

HISTOIRE

NATURELLE,

GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE.

DES OISEAUX.

TOME QUARANTE-UNIÈME.

O N S O U S C R I T

A P A R I S ,

CHEZ { D U F A R T , Imprimeur-Libraire , rue des
Noyers , N° 22 ;
B E R T R A N D , Libraire , rue Montmartre ,
N° 113 , à côté des diligences ;

A R O U E N ,

Chez V A L L É E , frères , Libraires , rue Beffroi , N° 22

A S T R A S B O U R G ,

Chez L E V R A U L T , frères , Imprimeurs-Libraires

Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

HISTOIRE NATURELLE,

GENÉRALE ET PARTICULIÈRE,

PAR LECLERC DE BUFFON;

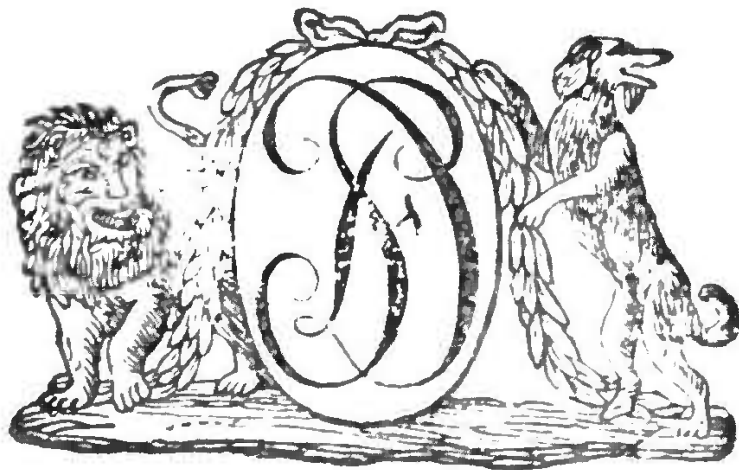
NOUVELLE ÉDITION, accompagnée de Notes, et dans laquelle les Supplémens sont insérés dans le premier texte, à la place qui leur convient. L'on y a ajouté l'histoire naturelle des Quadrupèdes et des Oiseaux découverts depuis la mort de Buffon, celle des Reptiles, des Poissons, des Insectes et des Vers; enfin, l'histoire des Plantes dont ce grand Naturaliste n'a pas eu le tems de s'occuper.

OUVRAGE formant un Cours complet d'Histoire naturelle;

PAR C. S. SONNINI,

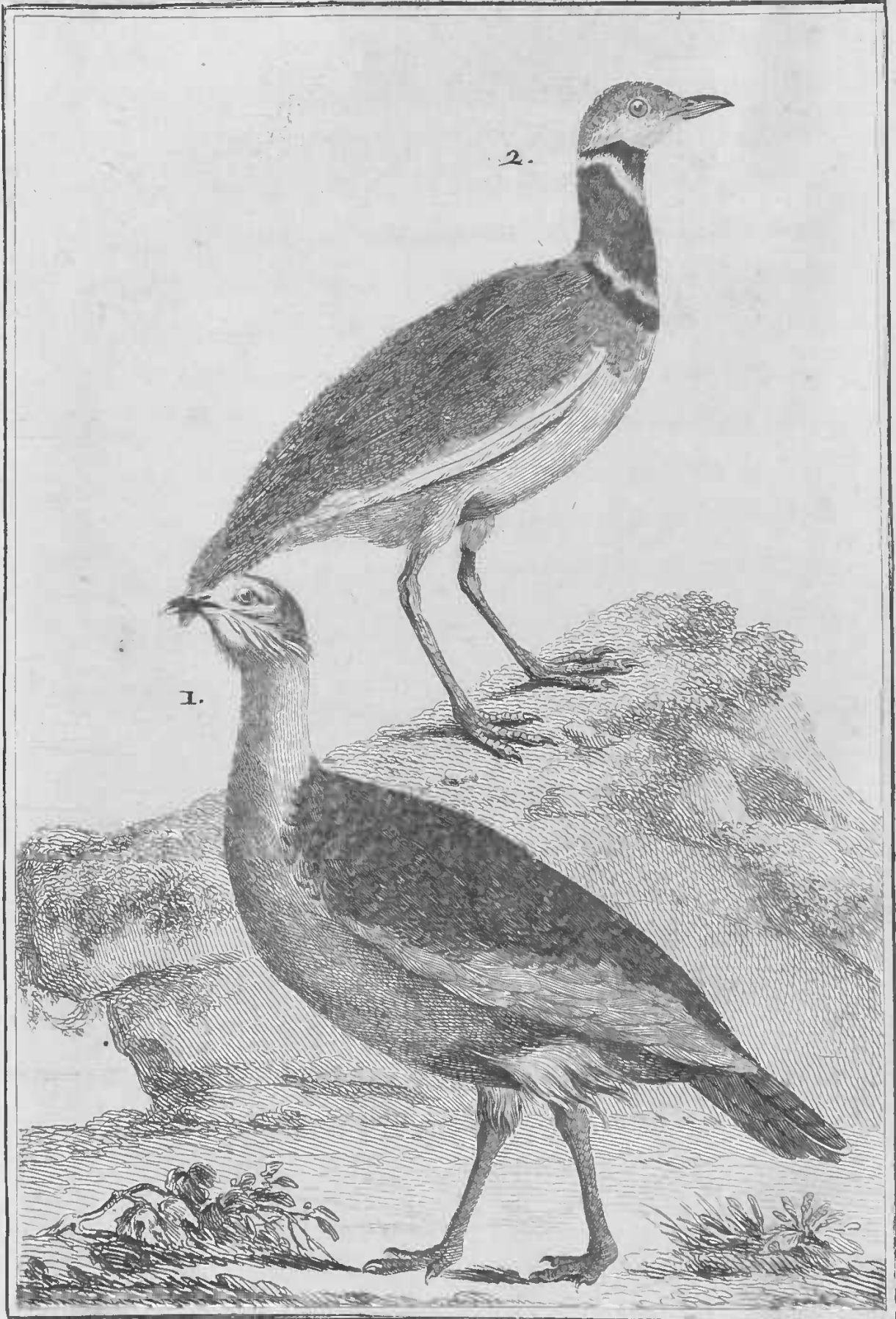
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

TOME QUARANTE-UNIÈME.



A P A R I S,
DE L'IMPRIMERIE DE F. DUFART.

—
A N I X.



Barraband del.

J. B. Racine sc.

1. L'OUTARDE .

2. LA PETITE OUTARDE ou Canepetière .

HISTOIRE

NATURELLE

DES OISEAUX.

L'OUTARDE (1) (2).

Voyez les planches enluminées, n^o 245, le mâle ; et
pl. XXXIV de ce volume.

LA première chose que l'on doit se proposer lorsqu'on entreprend d'éclaircir l'histoire d'un animal, c'est de faire une critique

(1) Outarde. En grec, *otis*. En latin *avis tarda*. En italien, *starda*. En allemand *trapp*. En polonais, *drop*. En anglais, *bustard*. — *Tarda*. Frisch, pl. cvi, avec une bonne figure enluminée. — Outarde. (Edwards, pl. LXXIII, le mâle, et pl. LXXIV la femelle, avec de bonnes figures enlum.) — Ostarde, houtarde, bistarde. (Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 235 ; et portraits d'oiseaux, p. 56, A.) — Otarde. (Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie II, pag. 101.)

(2) *Nota*. Cet article est de Guenau de Montbeillard.

L'outarde. *Otis supernè nigricante, fulvo et rufescente transversim striatis, infernè alba, cum levis-sima fulvi mixtura (capite gutture et collo dilutè*

sévère de sa nomenclature , de démêler exactement les différens noms qui lui ont été donnés dans toutes les langues et dans tous les tems , et de distinguer , autant qu'il est possible , les espèces différentes auxquelles les mêmes noms ont été appliqués ; c'est le seul moyen de tirer parti des connoissances des anciens , et de les lier utilement aux découvertes modernes , et par conséquent le seul moyen de faire de véritables progrès en histoire naturelle. En effet , comment , je ne dis pas un seul homme , mais une génération entière , mais plusieurs générations de suite , pourroient-elles faire complètement l'histoire d'un seul animal ? Presque tous les animaux craignent l'homme et le fuient ; le caractère de supériorité que la main du Très-Haut a gravé sur son front , leur inspire plus de frayeur que de respect ;

cinereis , mas) ; *rectricibus tæniis transversis nigris versus apicem notatis* *otis*. Brisson , Ornithol. gen. 66 , sp. 1.

Otis maris capite juguloque utrinque cristato .
otis tarda. Lin. Syst. nat. edit. 13 , gen. 95 , sp. 1.

Otis nigro rufoque undulato maculato subtùs albidula , capite (*maris*) , juguloque utrinque cristato. . .
otis tarda. Latham , Syst. ornith. gen. 59 , sp. 1.

S O N N I N I .

ils ne soutiennent point ses regards ; ils se défient de ses embûches ; ils redoutent ses armes ; ceux même qui pourroient se défendre par la force , ou résister par leur masse , se retirent dans des déserts que nous ne daignons pas leur disputer , ou se retranchent dans des forêts impénétrables : les petits , sûrs de nous échapper par leur petitesse , et rendus plus hardis par leur foiblesse même , vivent chez nous malgré nous , se nourrissent à nos dépens , quelquefois même de notre propre substance , sans nous être mieux connus ; et parmi le grand nombre de classes intermédiaires , renfermées entre ces deux classes extrêmes , les uns se creusent des retraites souterraines , les autres s'enfoncent dans la profondeur des eaux , d'autres se perdent dans le vague des airs , et tous disparaissent devant le tyran de la Nature : comment donc pourrions-nous , dans un court espace de tems , voir tous les animaux dans toutes les situations où il faut les avoir vus pour çonnoître à fond leur naturel , leurs mœurs , leur instinct , en un mot , les principaux faits de leur histoire ? On a beau rassembler à grands frais des suites nombreuses de ces animaux , conserver avec soin leur déponille exté-

rieure , y joindre leurs squelettes artistiquement montés , donner à chaque individu son attitude propre à son air naturel , tout cela ne représente que la nature morte , inanimée , superficielle ; et si quelque souverain avoit conçu l'idée vraiment grande de concourir à l'avancement de cette belle partie de la science , en formant de vastes ménageries , et réunissant sous les yeux des observateurs , un grand nombre d'espèces vivantes , on y prendroit encore des idées imparfaites de la nature ; la plupart des animaux intimidés par la présence de l'homme , importunés par ses observations , tourmentés d'ailleurs par l'inquiétude inséparable de la captivité , ne montreroient que des mœurs altérées , contraintes et peu dignes des regards d'un philosophe , pour qui la nature libre , indépendante , et si l'on veut sauvage , est la seule belle nature.

Il faut donc , pour connoître les animaux avec quelque exactitude , les observer dans l'état de sauvage , les suivre jusque dans les retraites qu'ils se sont choisies eux-mêmes , jusque dans ces antres profonds , et sur ces rochers escarpés où ils vivent en pleine liberté ; il faut même en les étudiant , faire en sorte de n'en être point aperçus :

car ici l'œil de l'observateur, s'il n'est en quelque façon invisible, agit sur le sujet observé et l'altère réellement; mais comme il est fort peu d'animaux, sur-tout parmi ceux qui sont ailés, qu'il soit facile d'étudier ainsi, et que les occasions de les voir agir d'après leur naturel véritable, et montrer leurs mœurs franches et pures de toute contrainte, ne se présentent que de loin en loin; il s'ensuit qu'il faut de siècles et beaucoup de hasards heureux pour amasser tous les faits nécessaires, une grande attention pour rapporter chaque observation à son véritable objet, et conséquemment pour éviter la confusion des noms qui, de toute nécessité, entraîneroit celle des choses; sans ces précautions, l'ignorance la plus absolue seroit préférable à une prétendue science, qui ne seroit au fond qu'un tissu d'incertitudes et d'erreurs; l'outarde nous en offre un exemple frappant. Les grecs lui avoient donné le nom d'*otis*; Aristote en parle en trois endroits sous ce nom (1), et tout ce qu'il en dit convient exactement à notre outarde; mais les latins,

(1) *Historia animalium*, lib. 2, cap. 17; lib. 6, cap. 6; et lib. 9, cap. 33.

trompés apparemment par la ressemblance des mots , l'ont confondue avec l'*otis* , qui est un oiseau de nuit. Pline ayant dit , avec raison , que l'oiseau appelé *otus* par les grecs , se nommoit *avis tarda* en Espagne , ce qui convient à l'outarde , ajoute que la chair en est mauvaise (1) , ce qui convient à l'*otus* , selon Aristote et la vérité , mais nullement à l'outarde ; et cette méprise est d'autant plus facile à supposer , que Pline , dans le chapitre suivant , confond évidemment l'*otis* avec l'*otus* (2) , c'est - à - dire , l'outarde avec le hibou.

Alexandre Myndien , dans Athénée (3) , tombe aussi dans la même erreur , en attribuant à l'*otus* ou à l'*otis* , qu'il prend pour un seul et même oiseau , d'avoir les pieds de lièvre , c'est-à-dire velus ; ce qui est vrai de l'*otus* , hibou qui , comme la plupart des oiseaux de nuit , a les jambes et les pieds velus , ou plutôt couverts jusque sur les ongles de plumes effilées , et non de l'*otis*

(1) Hist. nat. lib. 10 , cap. 22.

(2) *Otis bubone minor est , noctuis major , auribus plumeis eminentibus unde nomen illi.* Hist. nat. lib. 10 , cap. 23.

(3) Hist. nat. lib. 9.

qui est notre outarde, et qui a non seulement le pied, mais encore la partie inférieure de la jambe immédiatement au dessus du tarse, sans plumes.

Sigismond Galenius ayant trouvé dans Hesychius le nom de *raphos*, dont l'application n'étoit point déterminée, l'appropriâ de son bon plaisir à l'outarde (1); et depuis, MM. Moehring et Brisson l'ont appliqué au dronte, sans rendre compte des raisons qui les y ont engagés.

Les juifs modernes ont détourné arbitrairement l'ancienne acception du mot hébreu *anapha*, qui signifioit une espèce de milan, et par lequel ils désignent aujourd'hui l'outarde (2).

M. Brisson, après avoir donné le mot *otis* comme le nom grec de l'outarde, selon Belon, donne ensuite le mot *otida* pour son nom grec, selon Aldrovande (3), ne prenant pas garde que *otida* est l'accusatif de *otis*, et par conséquent un seul et même

(1) *In Lexico symphono.*

(2) Paul Fagius, apud Gesnerum, de Avibus, pag. 489.

(3) Ornithologic, tom. V, pag. 18.

nom ; c'est comme s'il eût dit que les uns l'appellent *tarda*, et les autres *tardam*.

Schwenckfeld prétend que le tetrax dont parle Aristote (1), et qui étoit l'ourax des athéniens, est aussi notre outarde (2) : cependant le peu que dit Aristote du tetrax ne convient point à l'outarde ; le tetrax niche parmi les plantes basses, et l'outarde parmi les blés, les orges, etc., que probablement Aristote n'a point voulu désigner par l'expression générique de plantes basses ; en second lieu, voici comment s'explique ce grand philosophe. « Les oiseaux qui volent peu, comme les perdrix et les cailles, ne font point de nids, mais pondent à terre sur de petits tas de feuilles qu'elles ont amoncelées ; l'alouette et le tetrax font aussi de même ». Pour peu qu'on fasse d'attention à ce passage, on voit qu'il est d'abord question des oiseaux pesans et qui volent peu, qu'Aristote parle ensuite de l'alouette et du tetrax, qui nichent à terre comme ces oiseaux qui volent peu, quoique apparemment ils soient moins pesans, puisque l'alouette est du nombre ; et que si

(1) Hist. anim. lib. 6, cap. 1.

(2) Aviarum Silesiæ, pag. 555.

Aristote eût voulu parler de notre outarde sous le nom de *tetrix*, il l'eût rangée sans doute, comme oiseau pesant, avec les perdrix et les cailles, et non avec les alouettes, qui, par leur vol élevé, ont mérité, selon Schwenckfeld lui-même, le nom de *ce-lipètes* (1).

Longolius (2) et Gesner (3) pensent l'un et l'autre que le *tetrax* du poète Nemesianus n'est autre chose que l'outarde, et il faut avouer qu'il en a à peu près la grosseur (4) et le plumage (5); mais ces rapports ne sont pas suffisans pour emporter l'identité de l'espèce, et d'autant moins suffisans, qu'en comparant ce que dit Nemesianus de son *tetrax* avec ce que nous savons de notre outarde, j'y trouve deux différences marquées; la première, c'est que le *tetrax* paroît familier par stupidité, et qu'il va se précipiter dans les pièges qu'il a vu qu'on

(1) *Aviarum Silesiæ*, pag. 191.

(2) *Dialog. de Avibus*.

(3) *De Avibus*, lib. 3, pag. 489.

(4) *Tarpeiæ est custos arcis non corpore major*.

(5) *Persimilis cineri dorsum (collum forte) maculosaque terga*

Inficiunt pullæ cacabantis (perdicis) imagine notæ.

dressoit contre lui (1) ; au lieu que l'outarde ne soutient pas l'aspect de l'homme , et qu'elle s'enfuit fort vîte , du plus loin qu'elle l'aperçoit (2) ; en second lieu , le tetrax faisoit son nid au pied du mont Apennin ; au lieu qu'Aldrovande , qui étoit italien , nous assure positivement qu'on ne voit d'outardes en Italie , que celles qui y ont été apportées par quelque coup de vent (3). Il est vrai que Willulghby soupçonne qu'elles ne sont point rares dans ces contrées , et cela sur ce qu'en passant par Modène , il en vit une au marché ; mais il me semble que cette outarde unique , aperçue au marché d'une ville comme Modène , s'accorde encore mieux avec le dire d'Aldrovande , qu'avec la conjecture de Willulghby.

M. Perrault impute à Aristote d'avoir avancé que l'otis , en Scythie (4), ne couve

(1) *Cum pedicas necti sibi contemplant adstans. Immemor ipse sui tamen in dispendia currit.*

(2) *Neque hominem ad se appropinquantem sustinent , sed cum eum longinquo cernunt statim fugam capessunt.* Willulghby , Ornith. pag. 129.

(3) *Italia nostra has aves nisi forte ventorum turbine advectas non habet.* Aldrov. Ornith. tom. II, pag. 92.

(4) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux , partie II , pag. 104.

point ses œufs comme les autres oiseaux, mais qu'elle les enveloppe dans une peau de lièvre ou de renard, et les cache au pied d'un arbre, au haut duquel elle se perche : cependant Aristote n'attribue rien de tout cela à l'outarde, mais à un certain oiseau de Scythie, probablement un oiseau de proie, puisqu'il savoit écorcher les lièvres et les renards, et qui seulement étoit de la grosseur d'une outarde, ainsi que Pline (1) et Gaza le traduisent (2) : d'ailleurs, pour peu qu'Aristote connût l'outarde, il ne pouvoit ignorer qu'elle ne se perche point.

Le nom composé de *trapp-gansz*, que les allemands ont appliqué à cet oiseau, a donné lieu à d'autres erreurs ; *trappen* signifie marcher, et l'usage a attaché à ses dérivés une idée accessoire de lenteur, de même qu'au *gradatim* des latins, et à l'*andante* des italiens ; et en cela le mot *trapp* peut très-bien être appliqué à l'outarde, qui, lorsqu'elle n'est point poursuivie, marche lentement et pesamment ; il lui conviendrait encore, quand cette idée accessoire de lenteur n'y seroit point attachée, parce qu'en caracté-

(1) Nat. historia, lib. 10, cap. 55.

(2) Hist. animalium, lib. 9, cap. 55.

risant un oiseau par l'habitude de marcher , c'est dire assez qu'il vole peu.

A l'égard du mot *gansz*, il est susceptible d'équivoque ; ici il doit peut-être s'écrire comme je l'ai écrit, avec un *z* final, et de cette manière il signifie *beaucoup*, et annonce un superlatif ; au lieu que lorsqu'on l'écrit par une *s*, *gans*, il signifie une oie ; quelques auteurs l'ayant pris dans ce dernier sens, l'ont traduit en latin par *anser trappus*, et cette erreur de nom influant sur la chose, on n'a pas manqué de dire que l'outarde étoit un oiseau aquatique qui se plaisoit dans les marécages (1), et Aldrovande lui-même, qui avoit été averti de cette équivoque de noms par un médecin hollandais, et qui penchoit à prendre le mot *gansz* dans le même sens que moi (2), fait cependant dire à Belon, en le traduisant en latin, que l'outarde aime les marécages (3), quoique Belon dise précisément le contraire (4) ; et cette erreur en

(1) *Sylvaticus* apud Gesnerum, pag. 488.

(2) *Ornitholog.* tom. II, pag. 86.

(3) *Ibidem*, pag. 92.

(4) « La nature de l'ostarde est de vivre par les spatieuses campagnes, comme l'autruche, fuyant l'eau sur toutes choses..... Ne hanter les eaux,

produisant une autre, on a donné le nom d'*outarde* à un oiseau véritablement aquatique, à une espèce d'oie noire et blanche que l'on trouve en Canada et dans plusieurs endroits de l'Amérique septentrionale (1); c'est sans doute par une suite de cette méprise qu'on envoya d'Ecosse à Gesner la figure d'un oiseau palmipède sous le nom de *gustarde* (2), qui est le nom que l'on donne dans ce pays à l'outarde véritable, et que Gesner fait dériver de *tarde* lent, tardif, et de *guss* et *gooss*, qui, en hollandais et en anglais, signifie une oie (3). Voilà donc l'outarde, qui est un oiseau tout à fait terrestre, travestie en un oiseau aquatique, avec lequel elle n'a cependant presque rien de commun; et cette

n'étoit de celle qui reste entre les seillons, après avoir plu, ou bien qu'elle hantât les marres pour en boire ». (Belon, Nature des oiseaux, lib. 5, cap. 3.)

(1) Voyez Histoire et description de la nouvelle France, par le P. Charlevoix tom. III, pag. 156. — Voyage du capitaine Robert Lade, tom. II, pag. 202. — Voyage du P. Théodat, pag. 300. — Lettres édifiantes, 11^e recueil, pag. 310; et 25^e recueil, pag. 238, etc.

(2) Gesner, de Avibus, pag. 162 et 489.

(3) *ibidem*, pag. 142.

bizarre métamorphose a été produite évidemment par une équivoque de mots. Ceux qui ont voulu justifier ou excuser le nom d'*anser trappus* ou *trapp-gansz*, ont été réduits à dire, les uns, que les outardes voloient par troupes comme les oies (1), les autres, qu'elles étoient de la même grosseur (2); comme si la grosseur ou l'habitude de voler par troupes pouvoient seules caractériser une espèce; à ce compte les vautours et les coqs de Bruyère pourroient être rangés avec l'oie : mais c'est trop insister sur une absurdité; je me hâte de terminer cette liste d'erreurs et cette critique peut-être un peu longue, mais que j'ai cru nécessaire.

Belon a prétendu que le *tetrao alter* de Pline (3) étoit l'outarde (4), mais sans fondement, puisque Pline parle au même endroit, de l'*avis tarda*. Il est vrai que Belon, défendant son erreur par une autre, avance que l'*avis tarda* des espagnols et l'*otis* des grecs désignent le duc; mais il faudroit prouver auparavant, 1° que l'outarde se tient sur

(1) Longolius, apud Gesner, pag. 486.

(2) Frisch, pl. cvl.

(3) Nat. Hist. lib. 10, cap. 22.

(4) Histoire naturelle des oiseaux, lib. 5, cap. 5.

les hautes montagnes , comme Pline l'assure du *tetrao alter* (*gigunt eos Alpes*) (1); ce qui est contraire à ce qui a été dit de cet oiseau par tous les naturalistes , excepté M. Barrère (2); 2° que le duc, et non l'outarde, a été en effet connu en Espagne sous le nom d'*avis tarda*, et en grec sous celui d'*otis*; assertion insoutenable et combattue par le témoignage de presque tous les écrivains. Ce qui peut avoir trompé Belon, c'est que Pline donne son second *tetrao* comme un des plus gros oiseaux après l'autruche; ce qui, suivant Belon, ne peut convenir qu'à l'outarde : mais nous verrons dans la suite que le grand tetras, ou coq de Bruyère, surpasse quelquefois l'outarde en grosseur; et si Pline ajoute que la chair de cette *avis tarda* est un mauvais manger, ce qui convient beaucoup mieux à l'otus hibou ou moyen duc, qu'à l'otis outarde, Belon auroit pu soupçonner que ce naturaliste confond ici

(1) Plin. Nat. Hist. lib. 10, cap. 22.

(2) *Nota.* M. Barrère reconnoît deux outardes d'Europe, mais il est le seul qui les donne pour des oiseaux des Pyrénées; et l'on sait que cet auteur, né en Roussillon, rapportoit aux montagnes des Pyrénées tous les animaux des provinces adjacentes.

l'otus avec l'otus, comme je l'ai remarqué plus haut, et qu'il attribue à une seule espèce les propriétés de deux espèces très-différentes, désignées dans ses recueils par des noms presque semblables; mais il n'auroit pas dû conclure que l'*avis tarda* est en effet un duc.

Le même Belon penchoit à croire que son *œdicnemus* étoit un ostardeau (1); et en effet, cet oiseau n'a que trois doigts, et tous antérieurs comme l'outarde; mais il a le bec très-différent, le tarse plus gros, le cou plus court, et il paroît avoir plus de rapport avec le pluvier qu'avec l'outarde; c'est ce que nous examinerons de plus près dans la suite.

Enfin il faut être averti que quelques auteurs, trompés apparemment par la ressemblance des mots, ont confondu le nom de *starda*, qui, en italien, signifie une outarde, avec le nom de *starna*, qui, dans la même langue, signifie perdrix (2).

Il résulte de toutes ces discussions, que l'otus des grecs et non l'otus, est notre

(1) Histoire naturelle des oiseaux, lib. 5, cap. 5.

(2) *Petrus Aponens Patavinus seu conciliator apud Aldrovand.* Ornith. lib. 13, cap. 12.

outarde;

outarde ; que le nom de *raphos* lui a été appliqué au hasard comme il l'a été ensuite au dronte ; que celui d'*anapha* que lui donnent les juifs modernes , appartenoit autrefois au milan ; que c'est l'*avis tarda* de Pline , ou plutôt des espagnols au tems de Pline , ainsi appelée à cause de sa lenteur , et non , comme le veut Nyphus , parce qu'elle n'auroit été connue à Rome que fort tard (1) ; qu'elle n'est ni le tetrax d'Aristote , ni le tetrax du poète Nemesianus , ni cet oiseau de Scythie dont parle Aristote dans son Histoire des animaux (2) , ni le tetrao

(1) Camus , dans ses notes sur l'Histoire des animaux d'Aristote (tom. II , pag. 601) , ajoute une preuve à toutes celles que Guenau de Montbcillard a données de l'identité de notre outarde et de l'*otis* des grecs. Pline dit expressément que les espagnols appellent *avis tarda* , l'oiseau que les grecs nomment *otis*. (*Proxima eis (tetraonibus) sunt quas Hispania aves tardas appellat , Græcia otidas*. Hist. nat. lib. 10 , cap. 22.) Or , de Funez , auteur espagnol , nous apprend que l'outarde s'appelle en espagnol *abutarda* , et que ce mot est formé de ceux-ci , *avis tarda*. (Hist. gener. lib. 1 , cap. 15 et 28.) *L'abutarda* des espagnols , qui est notre outarde , est donc l'*otis* des grecs. SONNINI.

(2) Lib. 9 , cap. 33.

alter de Pline, ni un oiseau aquatique ; et enfin que c'est la *starda* et non la *starna* des italiens (1).

(1) Voici tous les noms sous lesquels les différens auteurs en ont parlé.

Otis, tarda, bistarda. Gesner, de Avibus, p. 484 et 486 ; et Icon Avium, pag. 67.

Otis sive tarda. Jonston, de Avibus, pag. 42.

Otis seu tarda avis. Aldrovand. Ornithol. tom. II, pag. 85.

Otis, tarda, bistarda. Charlet, Exercit. pag. 82, n° 8.

Otis, Græcis ; *tarda*, Isidoro ; *bistarda*, Alberto ; Rzaczynski, Hist. nat. Poloniae, pag. 289 ; et Auc-tuarium ejusd. pag. 401.

Otis, tarda, Sibbaldi Scotia illustrata, part. II, lib. 3, pag. 16.

Otis, tarda. Willulghby, Ornith. pag. 129.

Otis, tarda. Ray, Synopsis Avium, pag. 58.

Otis jugulo utrinque cristato, tarda. Linnæus, Syst. nat. edit. 10, gen. 85, spec. 1.

Tarda recentiorum. Schwenckfeld, Aviarum Silesiæ, pag. 355.

Tarda. Klein, de Avibus, pag. 18, n° 1.

Tarda Pyrenaïca fulva, maculis nigricantibus, marginibus pennarum roseis. Barrère, Ornitholog. class. 3, gen. 9, spec. 1. *Nota.* Ce ne sont pas les bords des plumes, mais le duvet, qui est couleur de rose.

Tetrax seu tarax Nemesiani. Longolio, Gesn.

Pour sentir combien cette discussion préliminaire étoit importante, il ne faut que se représenter la bizarre et ridicule idée que

Tetraon. Longolio, Schwenckfeld, Charlet, Klein.

Tetrix, *ourax*. Aristote, Schwenckfeld.

Erythrontaon. Olai Magui, Schwenckfeld, Charlet, Klein.

Anser-trappa. Rzaczynski, Auctuarium, Hist. nat. Polon. pag. 401.

En français, *outarde*. Albin, tom. III, pag. 16. Edwards, planche LXXIII et LXXIV.

Otarde. Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie II, pag. 101.

Ostarde. Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 236.

Ostarde, *houtarde*, *bistarde*. Belon, Portraits d'oiseaux, pag. 56.

En hébreu, *alhabari*. Gesn. Aldrov. *Nota*. Il ne faut point confondre ce nom avec celui d'*houbaary*, qui, en Barbarie, signifie une petite outarde, dont je donnerai l'histoire.

Clas id est tarda avis sylvatici. Gesn. pag. 484.

Anapha Pauli Fagii. Gesn. pag. 489.

En grec, *otis*, *ôtis*, *outis*. Gesn. — *Paphos Sigism. Galenii*. Gesn. pag. 486.

En italien, *starda*.

En allemand, *trapp*. Gesner, Rzaczynski, Frisch. — *Acker-trapp*. Gesner. — *Trappe*. Schwenckfeld, Rzaczynski. — *Acker-trappe*. Schwenckfeld.

En flamand, *trap-gansz*. Gesn. — *Trapp-gans*. Schwenckfeld.

se feroit de l'outarde un commençant qui auroit recueilli, sans choix et avec une confiance aveugle, tout ce qui a été attribué par les auteurs à cet oiseau, ou plutôt aux différens noms par lesquels il l'auroit trouvé désigné dans leurs ouvrages; il seroit obligé d'en faire à la fois un oiseau de jour et de nuit, un oiseau de montagne et de vallée, un oiseau d'Europe et d'Amérique, un oiseau aquatique et terrestre, un oiseau granivore et carnassier, un oiseau très-gros et très-petit; en un mot, un monstre, et même un monstre impossible : ou, s'il vouloit opter entre ces attributs contradictoires, ce ne pourroit être qu'en rectifiant la nomenclature comme nous avons fait par la comparaison de ce que l'on sait de cet oiseau, avec

En suédois , *trapp*.

En polonais , *drop* , *trop*. Rzaczynski.

En Illyrien , *drofa*. Gesn.

En anglais , *bistard*. — Gesn. *Bustard*. Willulghby, Charleton , Albin.

En écossais , *gustarde*. Hector , Boeth. — *Gustard*. Aldrov. (*)

(*) En russe , *strépet*. Pallas.

En mongol , *sachaltou* , le mâle , à cause des belles plumes qui lui forment une barbe. Pallas.

Par les colons du cap de Bonne-Espérance , *paon sauvage*, Levailant.

SONNINI.

ce qu'en ont dit les naturalistes qui nous ont précédés.

Mais c'est assez nous arrêter sur le nom ; il est tems de nous occuper de la chose. Gesner s'est félicité d'avoir fait le premier la remarque que l'outarde pouvoit se rapporter au genre des gallinacés (1), et il est vrai qu'elle en a le bec et la pesanteur ; mais elle en diffère par sa grosseur, par ses pieds à trois doigts, par la forme de la queue, par la nudité du bas de la jambe, par la grande ouverture des oreilles, par les barbes de plumes qui lui tombent sous le menton, au lieu de ces membranes charnues qu'ont les gallinacés, sans parler des différences intérieures.

Aldrovande n'est pas plus heureux dans ses conjectures, lorsqu'il prend pour une outarde cet aigle frugivore, dont parle Elien (2),

(1) *Quanquam gallinaceorum generi otidem adscribendam nemo adhuc monuerit, mihi tamen rectè ad id referri videtur.* Gesner, de Avibus, pag. 484.

(2) Lib. 9, de nat. animal. cap. 10. Cet aigle, selon Elien, s'appeloit *aigle de Jupiter*, et étoit encore plus frugivore que l'outarde, qui mange des vers de terre, au lieu que l'aigle dont il s'agit ne mange aucun animal.

à cause de sa grandeur (1), comme si le seul attribut de la grandeur suffisoit pour faire naître l'idée d'un aigle; il me paroît bien plus vraisemblable qu'Élien vouloit parler du grand vautour, qui est un oiseau de proie comme l'aigle, et même plus puissant que l'aigle commun, et qui devient frugivore dans les cas de nécessité. J'ai ouvert un de ces oiseaux qui avoit été démonté par un coup de fusil, et qui avoit passé plusieurs jours dans les champs semés de blé; je ne lui trouvai dans les intestins qu'une bouillie verte, qui étoit évidemment de l'herbe à demi-digérée.

On retrouveroit bien plutôt les caractères de l'outarde dans le tetrax d'Athénée, plus grand que les plus gros coqs (et l'on sait qu'il y en a de très-gros en Asie), n'ayant que trois doigts aux pieds, des barbes qui lui tombent de chaque côté du bec, le plumage émaillé, la voix grave, et dont la chair a le goût de celle de l'autruche avec qui l'outarde a tant d'autres rapports (2); mais

(1) Ornithologie, tom. II, pag. 93.

(2) Gesner, de Avibus, pag. 487. *Otis avis fidipes est, tribus insistens digitis, magnitudine gallinacei majoris, capite oblongo, oculis amplis, rostro acuto, lingua osseâ, gracili collo.*

ce tetrax ne peut être l'outarde, puisque c'est un oiseau dont, selon Athénée, il n'est fait aucune mention dans les livres d'Aristote; au lieu que ce philosophe parle de l'outarde en plusieurs endroits.

On pourroit encore soupçonner, avec M. Perrault (1), que ces perdrix des Indes dont parle Strabon, qui ne sont pas moins grosses que des oies, sont des espèces d'outardes; le mâle diffère de la femelle par les couleurs du plumage qu'il a autrement distribuées et plus vives, par ces barbes de plumes qui lui tombent des deux côtés sur le cou, dont il est surprenant que M. Perrault n'ait point parlé, et dont mal à propos Albin a orné la figure de la femelle, par sa grosseur presque double de celle de la femelle, ce qui est une des plus grandes disproportions qui ait été observée en aucune autre espèce, de la taille de la femelle à celle du mâle (2).

Belon (3), et quelques autres qui ne connoissoient ni le casoar, ni l'autruche de

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie II, pag. 102.

(2) Edwards, Hist. nat. of birds, pl. LXXIV.

(3) *Ibidem*, pag. 236.

Magellan, ni le dronte, ni peut-être le griffon ou grand vautour, regardoient l'outarde comme un oiseau de la seconde grandeur, et le plus gros après l'autruche : cependant le pélican, qui ne leur étoit pas inconnu (1), est beaucoup plus grand, selon M. Perrault; mais il peut se faire que Belon ait vu une grosse outarde et un petit pélican, et dans ce cas tout son tort sera, comme celui de bien d'autres, d'avoir assuré de l'espèce, ce qui n'étoit vrai que de l'individu.

M. Edwards reproche à Willulghby de s'être trompé grossièrement, et d'avoir induit en erreur Albin, qui l'a copié, en disant que l'outarde avoit soixante pouces anglais de longueur, du bout du bec au bout de la queue : en effet, celles que j'ai mesurées n'avoient guère plus de trois pieds, ainsi que celle de M. Brisson; et la plus grande qui ait été mesurée par M. Edwards, avoit trois pieds et demi dans ce sens, et trois pieds neuf pouces et demi, du bout du bec au bout des ongles (2). Les auteurs de la Zoologie britannique la fixent à près de quatre pieds anglais, ce qui revient à un

(1) *Ibidem*, pag. 153.

(2) Edwards, *Hist. nat. of birds*, pl. LXXIII.

peu moins de trois pieds neuf pouces de France (1) : l'étendue du vol varie de plus de moitié en différens sujets ; elle a été trouvée de sept pieds quatre pouces par M. Edwards, de neuf pieds par les auteurs de la Zoologie britannique, et de quatre pieds de France par M. Perrault, qui assure n'avoir jamais observé que des mâles, toujours plus gros que les femelles.

Le poids de cet oiseau varie aussi considérablement ; les uns l'ont trouvé de dix livres (2), et d'autres de vingt-sept (3), et même de trente (4) ; mais outre ces variétés dans le poids et la grandeur, on en a aussi remarqué dans les proportions : tous les individus de cette espèce ne paroissent pas avoir été formés sur le même modèle. M. Perrault en a observé dont le cou étoit plus long, et d'autres dont le cou étoit plus court proportionnellement aux jambes ; et d'autres dont le bec étoit plus pointu, d'autres dont les oreilles étoient recou-

(1) On sait que le pied de Paris est plus long que celui de Londres, de près de neuf lignes.

(2) Gesner, de Avibus, pag. 488.

(3) British Zoology, pag. 87.

(4) Rzaczynski, Auctuarium, pag. 401.

vertes par des plumes plus longues (1); tous avoient le cou et les jambes beaucoup plus longs que ceux que Gesner et Aldrovande ont examinés. Dans les sujets décrits par M. Edwards, il y avoit de chaque côté du cou, deux places nues, de couleur violette; et qui paroissoient garnies de plumes lorsque le cou étoit fort étendu (2); ce qui n'a point été indiqué par les autres observateurs. Enfin M. Klein a remarqué que les outardes de Pologne ne ressembloient pas exactement à celles de France et d'Angleterre (3); et en effet, on trouve, en comparant les descriptions, quelques différences de couleurs dans le plumage, le bec, etc.

En général, l'outarde se distingue de l'autruche d'Afrique, de celle de Magellan, du casoar et du dronte, par ses ailes, qui, quoique peu proportionnées au poids de son corps, peuvent cependant l'élever et la soutenir quelque tems en l'air; au lieu que celle des quatre autres oiseaux que j'ai nommés, sont absolument inutiles pour le

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie II, pag. 99 et 102.

(2) Edwards, Hist. nat. of birds, pl. LXXIV.

(3) Histor. Avium, pag. 18.

vol : elle se distingue de presque tous les autres par sa grosseur, ses pieds à trois doigts isolés et sans membranes, son bec de dindon, son duvet couleur de rose, et la nudité du bas de la jambe ; non point par chacun de ces caractères, mais par la réunion de tous.

L'aile est composée de vingt-six pennes, selon M. Brisson, et de trente-deux ou trente-trois, suivant M. Edwards, qui peut-être compte celles de l'aile bâtarde. La seule chose que j'aie à faire remarquer dans ces pennes, et dont on ne peut guère prendre une idée en regardant la figure, c'est qu'aux troisième, quatrième, cinquième et sixième plumes de chaque aile, les barbes extérieures deviennent tout à coup plus courtes, et ces pennes conséquemment plus étroites à l'endroit où elles sortent de dessous leurs couvertures (1).

Les pennes de la queue sont au nombre de vingt, et les deux du milieu sont différentes de toutes les autres.

M. Perrault (2) impute à Belon comme

(1) Voyez l'Ornithologie de M. Brisson, tome V, pag. 22.

(2) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie II, pag. 102.

une erreur d'avoir dit que le dessus des ailes de l'outarde étoit blanc (1), contre ce qu'avoient observé MM. de l'académie, et contre ce qui se voit dans les oiseaux qui ont communément plus de blanc sous le ventre et dans toute la partie inférieure du corps, et plus de brun et d'autres couleurs sur le dos et les ailes; mais il me semble que sur cela Belon peut être aisément justifié, car il dit exactement, comme MM. de l'académie, que l'outarde étoit *blanche par dessous le ventre et dessous les ailes*; et lorsqu'il a avancé que le dessus des ailes étoit blanc, il a sans doute entendu parler des plumes de l'aile qui approchent du corps, et qui se trouvent en effet au dessous de l'aile, celle-ci étant supposé pliée et l'oiseau debout: or, dans ce sens, ce qu'il a dit se trouve vrai, et conforme à la description de M. Edwards, où la vingt-sixième plume de l'aile et suivantes jusqu'à la trentième, sont parfaitement blanches (2).

M. Perrault a fait une observation plus juste: c'est que quelques plumes de l'outarde ont du duvet, non seulement à leur

(1) Belon, Nature des oiseaux, pag. 255.

(2) Edwards, Hist. nat. of birds, pl. LXXIII.

base , mais encore à leur extrémité ; en sorte que la partie moyenne de la plume , qui est composée de barbes fermes et accrochées les unes aux autres , se trouve entre deux parties où il n'y a que du duvet ; mais ce qui est très-remarquable , c'est que le duvet de la base de toutes les plumes , à l'exception des pennes du bout de l'aile , est d'un rouge vif , approchant d'une couleur de rose ; ce qui est un caractère commun à la grande et à la petite outarde : le bout du tuyau est aussi de la même couleur (1).

Le pied ou plutôt le tarse , et la partie inférieure de la jambe qui s'articule avec le tarse , sont revêtus d'écailles très petites ; celles des doigts sont en tables longues et étroites ; elles sont toutes de couleur grise , et recouvertes d'une petite peau qui s'enlève comme la dépouille d'un serpent (2).

Les ongles sont courts , et convexes par dessous comme par dessus , ainsi que ceux de l'aigle que Belon appelle *haliætos* (3) ; en sorte qu'en les coupant perpendiculai-

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux , partie II , pag. 103.

(2) Animaux de Perrault , partie II , pag. 104.

(3) Belon , Nature des oiseaux , lib. 2 , cap. 7.

rement à leur axe , la coupe en seroit à peu près circulaire (1).

M. Salerne s'est trompé , en imprimant que l'outarde avoit au contraire les ongles caves en dessous (2).

Sous les pieds , on voit en arrière un tubercule calleux , qui tient lieu de talon (3).

La poitrine est grosse et ronde (4); la grandeur de l'ouverture de l'oreille est apparemment sujette à varier, car Belon a trouvé cette ouverture plus grande dans l'outarde que dans aucun autre oiseau terrestre (5); et MM. de l'académie n'y ont rien vu d'extraordinaire (6). Ces ouvertures sont cachées sous les plumes ; on aperçoit dans leur intérieur deux conduits , dont l'un se dirige au bec et l'autre au cerveau (7).

Dans le palais et la partie inférieure du bec , il y a sous la membrane qui revêt ces

(1) Animaux de Perrault , partie II , pag. 104.

(2) Ornithologie , pag. 153.

(3) Belon , Nature des oiseaux , pag. 235. — Gesn. de Avibus , pag. 488.

(4) Belon , pag. 235.

(5) On mettroit bien le bout du doigt dans le conduit. *Ibid.*

(6) Animaux de Perrault , pag. 102.

(7) Belon , Nature des oiseaux , pag. 235.

parties , plusieurs corps glanduleux qui s'ouvrent dans la cavité du bec par plusieurs tuyaux fort visibles (1).

La langue est charnue en dehors ; elle a au dedans un noyau cartilagineux qui s'attache à l'os hyoïde , comme dans la plupart des oiseaux ; ses côtés sont hérissés de pointes d'une substance moyenne entre la membrane et le cartilage (2) : cette langue est dure et pointue par le bout , mais elle n'est pas fourchue , comme l'a dit M. Linnæus , trompé sans doute par une faute de ponctuation qui se trouve dans Aldrovande , et qui a été copiée par quelques autres (3).

Sous la langue se présente l'orifice d'une espèce de poche , tenant environ sept pintes anglaises , et que le docteur Douglass , qui l'a découverte le premier , regarde comme un réservoir que l'outarde remplit d'eau pour s'en servir au besoin , lorsqu'elle se trouve

(1) Animaux de Perrault , pag. 109.

(2) *Ibidem.*

(3) *Lingua serrata , utrimque acuta* ; au lieu de *lingua serrata utrimque , acuta*. Cette phrase n'est qu'une traduction de celle-ci de Belon ; *sa langue est dentelée de chaque côté , pointue et dure par le bout* ; d'où l'on voit que *l'utrimque* doit se rapporter à *serrata* , et non au mot *acuta*.

au milieu des plaines vastes et arides où elle se tient par préférence ; ce singulier réservoir est propre au mâle (1), et je soupçonne qu'il a donné lieu à une méprise d'Aristote. Ce grand naturaliste avance que l'œsophage de l'outarde est large dans toute sa longueur (2) ; cependant les modernes, et notamment MM. de l'académie, ont observé qu'il s'élargissoit seulement en s'approchant du gésier (3). Ces deux assertions qui paroissent contradictoires, peuvent néanmoins se concilier, en supposant qu'Aristote ou les observateurs chargés de recueillir les faits dont il composoit son Histoire des animaux, ont pris pour l'œsophage cette poche ou réservoir, qui est en effet fort ample et fort large dans toute son étendue (4).

(1) Edwards, Hist. nat. of birds, pl. LXXIII.

(2) Hist. animal. lib. 2, cap. ultimo.

(3) Gesner, de Avibus, pag. 488. — Aldrov. Ornith. tom. II, pag. 92. — Animaux de Perrault, partie II, pag. 106.

(4) On lit dans la traduction française des Voyages de M. Pallas, par Gauthier de la Peyronie, que cette bourse, dont l'ouverture se trouve sous la langue de l'outarde, est de la grosseur d'un œuf d'oie, et pèse souvent plus de trente livres. (tom. IV, pag. 309.)

Le véritable œsophage, à l'endroit où il s'épaissit, est garni de glandes régulièrement arrangées ; le gésier qui vient ensuite (car il n'y a point de jabot), est long d'environ quatre pouces, large de trois ; il a la dureté de celui des poules communes, et cette dureté ne vient point, comme dans les poules, de l'épaisseur de la partie charnue, qui est fort mince ici, mais de la membrane interne, laquelle est très-dure, très-épaisse ; et de plus godronnée, plissée et replissée en différens sens, ce qui grossit beaucoup le volume du gésier.

Cette membrane interne paroît n'être point continue, mais seulement contiguë et jointe bout à bout à la membrane interne de l'œsophage ; d'ailleurs, celle-ci est blanche, au lieu que celle du gésier est d'un jaune doré (1).

La longueur des intestins est d'environ

Mais il y a évidemment dans ce passage une faute typographique ou une erreur de traduction. Comment supposer en effet qu'une poche de la grosseur d'un œuf d'oie, acquiert un poids de trente livres, et qu'un oiseau qui ne pèse pour l'ordinaire que de dix à trente livres, puisse contenir une bourse qui, à elle seule, pèseroit plus que l'oiseau entier ? SONNINI.

(1) Animaux de Perrault, partie II, pag. 107.

quatre pieds , non compris les *cæcum* : la tunique interne de l'iléon est plissée selon sa longueur , et elle a quelques rides transversales à son extrémité (1).

Les deux *cæcum* sortent de l'intestin à environ sept pouces de l'anus , se dirigeant d'arrière en avant. Suivant Gesner , ils sont inégaux selon toutes leurs dimensions , et c'est le plus étroit qui est le plus long dans la raison de six à cinq (2). M. Perrault dit seulement que le droit, qui a un pied plus ou moins , est ordinairement un peu plus long que le gauche (3).

A un pouce à peu près de l'anus , l'intestin se rétrécit , puis se dilatant , forme une poche capable de contenir un œuf , et dans laquelle s'insèrent les uretères et le canal défèrent : cette poche intestinale , appelée *bourse de Fabrice* (4) , a aussi son *cæcum* long de deux pouces , large de trois lignes , et le trou qui communique de l'un à l'autre est surmonté d'un repli de la

(1) Animaux de Perrault , partie II , pag. 107.

(2) Gesner de Avibus , pag. 486.

(3) Animaux de Perrault , partie II , pag. 107.

(4) Du nom de *Fabricius ab Aquapendente* , qui le premier l'a observée. *Ibidem*.

membrane interne , lequel peut servir de valvule (1).

Il résulte de ces observations; que l'outarde , bien loin d'avoir plusieurs estomacs et de longs intestins , comme les ruminans , a au contraire le tube intestinal fort court et d'une petite capacité, et qu'il n'a qu'un seul ventricule ; en sorte que l'opinion de ceux qui prétendent que cet oiseau rumine (2), seroit réfutée par cela seul ; mais il ne faut pas non plus se persuader, avec Albert, que l'outarde soit carnassière, qu'elle se nourrisse de cadavres, que même elle fasse la guerre au petit gibier, et qu'elle ne mange de l'herbe et du grain que dans le cas de grande disette ; il faut encore moins conclure de ces suppositions, qu'elle a le bec et les ongles crochus, toutes erreurs accumulées par Albert (3), d'après un passage d'Aristote mal entendu (4), admises par

(1) Animaux de Perrault , partie II , pag. 107.

(2) Athénée , Eustache ; voyez Gesner , pag. 484.

(3) Voyez Gesner , de Aibus , pag. 485.

(4) *Nota.* Aldrovande prétend que l'idée de faire de l'outarde un oiseau de proie , a pu venir à Albert de ce passage d'Aristote ; *avis schytica quædam* . . . que j'ai discuté plus haut. Voyez Aldrovande , Ornith.

Gesner avec quelques modifications (1), mais rejetées par tous les autres naturalistes.

L'outarde est un oiseau granivore ; elle vit d'herbes , de grains de toutes sortes de semences , de feuilles de choux , de dents de lion , de navets , de mysotis ou oreilles de souris , de vesce , d'ache , de *daucus* , et même de foin , et de ces gros vers de terre que , pendant l'été , l'on voit fourmiller sur les dunes tous les matins avant le lever du soleil (2) ; dans le fort de l'hyver et par les tems de neige , elle mange l'écorce des arbres (3) ; en tout tems elle avale de petites pierres , même des pièces de métal , comme l'autruche , et quelquefois en plus grande quantité. MM. de l'académie ayant ouvert le ventre de l'une des six outardes qu'ils avoient observées , le trouvèrent rempli en partie de pierres , dont quelques-unes étoient de la grosseur d'une noix , et en partie de

tom. II , pag. 90. Ce qu'il y a de certain , c'est que ce n'est pas d'après l'inspection de l'animal qu'Albert s'est formé cette idée.

(1) Gesner , de Avibus , pag. 485.

(2) Bristich Zoology , pag. 88 ; et presque tous les autres naturalistes que j'ai cités dans cet article.

(3) Gesner , de Avibus , pag. 488.

doubles, au nombre de quatre-vingt-dix, tous usés et polis dans les endroits exposés aux frottemens, mais sans aucune apparence d'érosion (1).

Willulghby a trouvé dans l'estomac de ces oiseaux, au tems de la moisson, trois ou quatre grains d'orge, avec une grande quantité de graines de ciguë (2); ce qui indique un appétit de préférence pour cette graine, et par conséquent le meilleur appât pour l'attirer dans les pièges.

Le foie est très-grand; la vésicule du fiel, le pancréas, le nombre des canaux pancréatiques, leur insertion, ainsi que celle des conduits hépatiques et cystiques, sont sujets à quelques variations dans les différens sujets (3).

Les testicules ont la forme d'une petite amande blanche, d'une substance assez ferme; le canal déférent va s'insérer à la partie inférieure de la poche du *rectum*, comme je l'ai dit plus haut, et l'on trouve au bord supérieur de l'anus une petite appendice qui tient lieu de verge.

(1) Animaux de Perrault, partie II, pag. 107.

(2) Ornithologia, pag. 129.

(3) Animaux de Perrault, pag. 105.

M. Perrault ajoute à ces observations anatomiques la remarque suivante ; c'est qu'entre tant de sujets qu'avoient disséqués MM. de l'académie , il ne s'étoit pas rencontré une seule femelle ; mais nous avons dit , à l'article de l'autruche , ce que nous pensions de cette remarque.

Dans la saison des amours , le mâle va piaffant autour de la femelle , et fait une espèce de roue avec sa queue (1).

Les œufs ne sont que de la grosseur de ceux d'une oie ; ils sont d'un brun olivâtre pâle , marqués de petites taches plus foncées , en quoi leur couleur a une analogie évidente avec celle du plumage.

Cet oiseau ne construit point de nid , mais il creuse seulement un trou en terre (2) , et y dépose ses deux œufs , qu'il couve pendant trente jours , comme font tous les gros oiseaux , selon Aristote (3). Lorsque cette mère inquiète se défie des chasseurs , et qu'elle craint qu'on n'en veuille à ses œufs , elle les prend sous ses ailes (on ne dit pas com-

(1) Klein , Hist. avium , pag. 18. — Merula apud Gesn. de Avibus , pag. 487.

(2) Britisch Zoology , pag. 88.

(3) Hist. anim. lib. 6 , cap. 6.

ment) et les transporte en lieu sûr (1). Elle s'établit ordinairement dans les blés qui approchent de la maturité, pour y faire sa ponte, suivant en cela l'instinct commun à tous les animaux, de mettre leurs petits à portée de trouver en naissant une nourriture convenable (2). M. Klein prétend qu'elle préfère les avoines comme plus basses, en sorte qu'étant posée sur ses œufs, sa tête domine sur la campagne, et qu'elle puisse avoir l'œil sur ce qui se passe autour d'elle; mais ce fait avancé par M. Klein (3), ne s'accorde ni avec le sentiment général des naturalistes, ni avec le naturel de l'outarde, qui, sauvage et défiante comme elle l'est, doit chercher sa sûreté plutôt en se cachant dans les grands blés, qu'en se tenant à portée de voir les chasseurs de loin, au risque d'en être elle-même aperçue.

Elle quitte quelquefois ses œufs pour aller chercher sa nourriture; mais si pendant ces courtes absences quelqu'un les touche ou les frappe seulement de son haleine, on

(1) Klein, Hist. avium, pag. 18.

(2) L'outarde, qui a un goût de préférence pour le seigle, choisit ordinairement les champs qui en sontensemencés pour y faire sa ponte. SONNINI.

(3) Klein, Hist. avium, pag. 18.

prétend qu'elle s'en aperçoit à son retour, et qu'elle les abandonne (1).

L'outarde, quoique fort grosse, est un animal très-craintif, et qui paroît n'avoir ni le sentiment de sa propre force, ni l'instinct de l'employer : elles s'assemblent quelquefois par troupes de cinquante ou soixante, et ne sont pas plus rassurées par leur nombre que par leur force et leur grandeur ; la moindre apparence de danger, ou plutôt la moindre nouveauté les effraie, et elles ne pourvoient guère à leur conservation que par la fuite : elles craignent surtout les chiens, et cela doit être, puisqu'on se sert communément des chiens pour leur donner la chasse ; mais elles doivent craindre aussi le renard, la fouine, et tout autre animal, si petit qu'il soit, qui sera assez hardi pour les attaquer ; à plus forte raison les animaux féroces, et même les oiseaux de proie, contre lesquels elles oseroient bien moins se défendre : leur pusillanimité est telle, que pour peu qu'on les blesse, elles meurent plutôt de la peur que de leurs blessures (2). M. Klein prétend néanmoins

(1) Hector Boeth, apud Gesn. pag. 488.

(2) Gesner, de Avibus, pag. 488.

qu'elles se mettent quelquefois en colère, et qu'alors on voit s'enfler une peau lâche qu'elles ont sous le cou. Si l'on en croit les anciens, l'outarde n'a pas moins d'amitié pour le cheval qu'elle a d'antipathie pour le chien; dès qu'elle aperçoit celui-là, elle, qui craint tout, vole à sa rencontre et se met presque sous ses pieds (1). En supposant bien constatée cette singulière sympathie entre des animaux si différens, on pourroit, ce me semble, en rendre raison en disant que l'outarde trouve dans la fiente du cheval des grains qui ne sont qu'à demi-digérés, et lui font une ressource dans la disette (2).

Lorsqu'elle est chassée, elle court fort vite, en battant des ailes, et va quelquefois plusieurs milles de suite et sans s'arrêter (3); mais comme elle ne prend son vol que difficilement et lorsqu'elle est aidée, ou, si l'on veut, portée par un vent favorable, et que d'ailleurs elle ne se perche ni ne peut se percher sur les arbres, soit à cause de sa

(1) Oppien, de Aucupio, lib. 5.

(2) *Otidus amicitia cum equis quibus appropinquare et fimum dejicere gaudent.* Plutarq. de Soc. animal.

(3) British Zoology, pag. 88.

pesanteur, soit faute de doigt postérieur dont elle puisse saisir la branche et s'y soutenir, on peut croire, sur le témoignage des anciens et des modernes (1), que les lévriers et les chiens courans la peuvent forcer : on la chasse aussi avec l'oiseau de proie (2), ou enfin on lui tend des filets, et on l'attire où l'on veut, en faisant paroître un cheval à propos, ou seulement en s'affublant de la peau d'un de ces animaux (3). Il n'est point de piège, si grossier qu'il soit, qui ne doive réussir, s'il est vrai, comme le dit Elie, que dans le royaume de Pont, les renards viennent à bout de les attirer à eux en se couchant contre terre, et relevant leur queue, à laquelle ils donnent, autant qu'ils peuvent, l'apparence et les mouvemens du cou d'un oiseau ; les outardes, qui prennent, dit-on, cet objet pour un oiseau de leur espèce, s'approchent sans défiance, et deviennent la proie de l'animal rusé (4) ; mais cela suppose bien de la subtilité dans le renard, bien de la stupidité dans l'outarde,

(1) Xénophon, Elie, Albin, Frisch, etc.

(2) Aldrov. Ornith. tom. II, pag. 92.

(3) Athénée.

(4) Elie, Nat. anim. lib. 6, cap. 24.

et peut-être encore plus de crédulité dans l'écrivain.

J'ai dit que ces oiseaux alloient quelquefois par troupes de cinquante ou soixante; cela arrive, sur-tout en automne, dans les plaines de la Grande-Bretagne; ils se répandent alors dans les terres semées de turnipes (1), et y font de très-grands dégâts (2). En France, on les voit passer régulièrement au printems et en automne, mais par plus petites troupes; et elles ne se posent guère que sur les lieux les plus élevés. On a observé leur passage en Bourgogne, en Champagne et en Lorraine (3).

(1) Le *turnip*, ou *turnep* des anglais est le gros navet, plante qui fait une des principales richesses de l'agriculture d'Angleterre, et dont les graines, analogues à celles de la navette, sont une nourriture de choix pour les outardes. SONNINI.

(2) *British Zoology*, pag. 88. — *Nec ullam pestem odere magis olitores, nam rapis, ventrem fulcit, nec mediocri prædâ contentus esset solet.* Longolius apud Aldrov. Ornith. tom. II, pag. 93.

(3) Mauduyt pense, avec vraisemblance, que les outardes ne sont point de passage, ni en Lorraine, ni en Champagne, ni en Poitou, et qu'elles y habitent toute l'année, ou qu'au moins il y en reste quelques-unes. Il a vu des outardes qui avoient été prises fort

L'outarde se trouve dans la Lybie , aux environs d'Alexandrie, selon Plutarque (1); dans la Syrie (2) ; dans la Grèce (3) ; en Espagne (4) ; en France , dans les plaines du Poitou et de la Champagne Pouilleuse (5) (6) ; dans les contrées ouvertes de

jeunes en été dans les plaines de Champagne , et il remarque que toutes les fois que l'hiver est rigoureux, et qu'en même tems la terre est couverte de neige pendant quelques jours, on apporte au marché de Paris des outardes qui viennent toutes de la Champagne ou de la Picardie. (Encyclop. méthod. partie ornith. article de l'*outarde*.) SONNINI.

(1) Si toutefois on n'a pas confondu l'*otis* avec l'*otus*, comme on a fait si souvent.

(2) Gesner , de Avibus , pag. 484.

(3) Pausanias, in Phocicis.

(4) Plin. lib. 10, cap. 22. — *Hispania otides producit*. Strabon.

(5) Ornithologie de Salerne , pag. 153.

(6) « On peut dire que c'est la véritable patrie des outardes en France , sur-tout depuis Fère-Champenoise jusqu'à Sainte-Menehould , qui est le canton où elles se plaisent le plus. Quelques-unes , mais en très-petit nombre , y font leur nid. La plus grande partie y arrive au commencement d'octobre et s'en va au printemps ». (Voyez l'Encyclopédie méthodique , partie des chasses.)

Ces oiseaux se montrent aussi fréquemment dans la plaine de la Crau , aux environs d'Arles , et l'on en

l'est et du sud de la Grande-Bretagne , depuis la province de Dorset jusqu'à celle de Mercie et de la Lothiane en Écosse (1) ; dans les Pays-bas , en Allemagne (2) ; en Ukraine et en Pologne , où , selon Rzaczynski , elle passe quelquefois l'hyver au milieu des neiges (3). Les auteurs de la Zoologie britannique assurent que ces oiseaux ne s'éloignent guère du pays qui les a vu naître,

voit encore assez souvent dans une grande plaine près d'Avignon , entre Saint-Saturnin et le Tor ; cette plaine appelée *Trentain* , environnée en partie par la rivière de Sorgues , ne produit qu'un fourrage maigre et sec , et il ne s'y trouve ni arbres , ni buissons , dans une étendue de près de quatre lieues.

S O N N I N I.

(1) *British Zoology* , pag. 88. — *Aldrov. Ornith.* tome II , pag. 92.

(2) *Nota.* Frisch l'appelle la plus grosse de toutes les poules sauvages naturelles à l'Allemagne ; cela ne prouve pas que l'outarde soit une poule , mais bien qu'elle se trouve en Allemagne.

(3) Dans les contrées inhabitées entre le Kinel et la Samara , près du pays des Tcherkasses , en Russie , M. Pallas a vu , au mois de juin , une grande quantité d'outardes qui se promenoient avec leurs petits. Dans une autre lande plus au nord , aux environs du pays habité par les cosaques du Jaïk , le même voyageur en a rencontré , au mois de septembre , une plus grande

et que leurs plus grandes excursions ne vont pas au delà de vingt à trente milles (1); mais Aldrovande prétend que sur la fin de l'automne ils arrivent par troupes en Hollande, et se tiennent par préférence dans les campagnes éloignées des villes et des lieux habités (2). M. Linnæus dit qu'ils passent en Hollande et en Angleterre. Aristote parle aussi de leur migration (3); mais c'est un point qui demande d'être éclairci par des observations plus exactes.

Aldrovande reproche à Gesner d'être tombé dans quelque contradiction à cet égard, sur ce qu'il dit que l'outarde s'en va avec les cailles (4), ayant dit plus haut qu'elle ne quittoit point la Suisse, où elle

quantité de la grande et petite espèce, qui se préparoient à chercher un climat plus chaud. (Voyages de Pallas en Russie et dans l'Asie septentrionale, traduction française, tom. I, pag. 317 et 689.)

S O N N I N I.

(1) British Zoology, pag. 88.

(2) Ornithologia, pag. 92.

(3) Hist. animal. lib. 8.

(4) Gesner, de Avibus, pag. 484. *Otidem de quâ scribo avolare puto cum coturnicibus, sed corporis gravitate impeditum, perseverare non posse, et in locis proximis remanere.*

est rare, et qu'on y en prenoit quelquefois l'hyver (1); mais cela peut se concilier, ce me semble, en admettant la migration des outardes et la resserrant dans des limites, comme les auteurs de la Zoologie britannique; d'ailleurs, celles qui se trouvent en Suisse sont des outardes égarées, dépaysées, en petit nombre, et dont les mœurs ne peuvent représenter celles de l'espèce: ne pourroit-on pas dire aussi que l'on n'a point de preuves que celles qu'on prend quelquefois à Zurich, pendant l'hyver, soient les mêmes qui y ont passé l'été précédent?

Ce qui paroît de plus certain, c'est que l'outarde ne se trouve que rarement dans les contrées montagneuses ou bien peuplées, comme la Suisse, le Tyrol, l'Italie, plusieurs provinces d'Espagne, de France, d'Angleterre et d'Allemagne (2); et que lorsqu'elle

(1) *Otis magna, si ea est quam vulgo trappum vocant, non avolat nisi fallor ex nostris regionibus (et si Helvetiæ rara est), et hieme etiam interdum capitur apud nos. Gesner, de Avibus, pag. 484.*

(2) Il arrive quelquefois, mais rarement, que des outardes se montrent dans la partie basse des Vosges Lorraines; encore ne font-elles qu'y passer, sans y séjourner.

s'y rencontre , c'est presque toujours en hyver (1) ; mais quoiqu'elle puisse subsister dans les pays froids , et qu'elle soit , selon quelques auteurs , un oiseau de passage , il ne paroît pas néanmoins qu'elle ait jamais passé en Amérique par le nord ; car bien que les relations des voyageurs soient remplies d'outardes trouvées dans ce nouveau continent , il est aisé de reconnoître que ces

(1) *Memini ter quaterque apud nos captum , et in Rhoetia circa Curiam, decembri et januario mensibus, nec apud nos , nec illic à quoquam agnitum.* Gesner , de Avibus , pag. 486.

« L'outarde se voit rarement dans l'Orléanais , et seulement en hyver dans les tems de neige. (Salerne , Ornithologie , pag. 153.) Un particulier , incapable d'en imposer , ajoute le même M. de Salerne , m'a raconté qu'un jour que la campagne étoit couverte de neiges et de frimats , un de ses domestiques trouva le matin une trentaine d'outardes à moitié gelées , qu'il amena à la maison , les prenant pour des dindons qu'on avoit laissé coucher dehors , et qu'on ne reconnut pour ce qu'elles étoient , que lorsqu'elles furent dégelées ». *Ibidem.*

Nota. Je me souviens moi-même d'en avoir vu deux , à deux différentes fois , dans une partie de la Bourgogne fertile en blé , et cependant montagneuse , mais ça toujours été en hyver et par un tems de neige.

prétendues

prétendues outardes sont des oiseaux aquatiques, comme je l'ai déjà remarqué plus haut, et absolument différens de la véritable outarde dont il est ici question. M. Barrère parle bien d'une outarde cendrée d'Amérique, dans son *Essai d'ornithologie*, pag. 33, qu'il dit avoir observée; mais 1° il ne paroît pas l'avoir vue en Amérique, puisqu'il n'en fait aucune mention dans sa France équinoxiale; 2° il est le seul, avec M. Klein, qui parle d'une outarde américaine: or, celle de M. Klein qui est le *macucagua* de Marcgrave, n'a point les caractères propres à ce genre, puisqu'elle a quatre doigts à chaque pied (1), et le bas de la jambe garni de plumes jusqu'à son articulation avec le tarse; qu'elle est sans queue, et qu'elle n'a guère d'autre rapport avec l'outarde, que d'être un oiseau pesant, qui ne se perche ni ne vole presque point (2). A l'égard de M. Barrère, son autorité n'est pas d'un assez grand poids en histoire naturelle, pour que son témoignage doive prévaloir contre celui de tous les autres; 3° enfin, son outarde cendrée d'Amérique a bien l'air d'être la femelle de

(1) Klein, *Ordo avium*, pag. 18.

(2) Marcgrav. *Hist. nat. brasil.* pag. 213.

L'outarde d'Afrique , laquelle est en effet toute couleur de cendre , selon M. Linnæus (1), (2).

On me demandera peut-être pourquoi un oiseau qui , quoique pesant , a cependant des ailes , et qui s'en sert quelquefois , n'est point passé en Amérique par le nord , comme ont fait plusieurs quadrupèdes : je répondrai que l'outarde n'y est point passée , parce que , quoiqu'elle vole en effet , ce n'est guère que lorsqu'elle est poursuivie ; parce qu'elle ne vole jamais bien loin , et que d'ailleurs elle évite sur-tout les eaux , selon la remarque de Belon , d'où il suit qu'elle n'a pas dû se hasarder à franchir de grandes étendues de mer ; je dis de grandes étendues , car quoique celles qui séparent les deux continens du côté du nord , soient bien moindres que celles qui les séparent entre les tropiques , elles sont néanmoins

(1) Hist. nat. edit. 10 , pag. 155.

(2) M. Pennant (Arct. zool. n° 186) assure néanmoins que l'outarde se trouve au nord de l'Amérique. Le capitaine King l'a informé qu'il avoit vu des troupeaux d'outardes très-sauvages et courant avec beaucoup de rapidité dans les plaines du golfe de Norton , au soixante - quatrième degré et demi de latitude septentrionale. SONNINI.

considérables , par rapport à l'espace que l'outarde peut parcourir d'un seul vol.

On peut donc regarder l'outarde comme un oiseau propre et naturel à l'ancien continent , et qui , dans ce continent , ne paroît point attaché à un climat particulier , puisqu'il peut vivre en Lybie , sur les côtes de la mer Baltique , et dans tous les pays intermédiaires.

C'est un très - bon gibier ; la chair des jeunes , un peu gardée , est sur-tout excellente (1) ; et si quelques écrivains ont dit le contraire , c'est pour avoir confondu l'otis avec l'otus , comme je l'ai remarqué plus haut. Je ne sais pourquoi Hippocrate l'interdisoit aux personnes qui tomboient du mal caduc(2). Pline reconnoît dans la graisse d'outarde la vertu de soulager les maux de mamelles qui surviennent aux nouvelles accouchées. On se sert des penes de cet oiseau , comme on fait de celles d'oie et de cygne , pour écrire , et les pêcheurs les recherchent

(1) La chair de l'outarde a le goût de celle du dindon ; les gourmets font une différence entre la saveur des cuisses et celle des ailes , et donnent la préférence aux cuisses. SONNINI.

(2) Vid. Aldrovand. Ornithologia , pag. 95.

pour les attacher à leurs hameçons , parce qu'ils croient que les petites taches noires dont elles sont émaillées , paroissent autant de petites mouches aux poissons qu'elles attirent par cette fausse apparence (1) (2).

(1) Gesner , de Avibus , pag. 488.

(2) Les traits de la description de l'outarde étant épars dans cet article , et quelques-uns y étant omis , il convient de les rassembler et de les compléter , afin d'avoir une connoissance exacte de l'extérieur de cet oiseau.

Sa longueur ordinaire est de trois pieds depuis l'extrémité du bec à celle de la queue ; je dis la grandeur ordinaire , car elle varie beaucoup , ainsi que les autres dimensions , d'individu à individu. La portion nue du bas des jambes ou la genouillère est d'environ quinze lignes , et ce caractère , commun aux oiseaux de rivage , a fait placer très-mal à propos l'outarde dans cette classe , par quelques méthodistes qui ne considèrent que des parties isolées des animaux , d'après lesquelles ils leur assignent un rang qui se trouve en contradiction avec leurs habitudes naturelles.

Les ailes pliées s'étendent environ aux deux tiers de la longueur de la queue ; l'envergure est de six pieds huit pouces , et la longueur du tarse de six pouces.

Il y a encore plus de variations dans les nuances et la distribution des couleurs sur le plumage des différens individus de cette espèce , qu'il n'y en a dans les

Dimensions. Ces différences tiennent vraisemblablement à l'âge, au sexe, à la saison. L'outarde a plus communément la tête, la gorge et le cou d'un cendré clair, de même que les longues plumes effilées qui forment au dessous du bec une espèce de barbe; le tour des yeux d'un blanc roussâtre; tout le dessus du corps roussâtre, avec des taches et des bandes transversales de brun noirâtre et de fauve; le dessous du corps blanc, très-légèrement teinté de fauve; le duvet, qui est à l'origine des plumes, d'un rouge vif; les ailes en partie noirâtres, et en partie blanches, avec des taches brunes et noirâtres; la queue roussâtre en dessus et blanchâtre en dessous, traversée par des bandes noirâtres, étroites en dessus, plus larges en dessous, et terminée de gris blanc; le bec d'un gris brun, l'iris des yeux de couleur orangée; les jambes, les pieds et les doigts cendrés et couverts d'écaillés fort petites; enfin les ongles gris.

Le mâle est près d'un tiers plus gros que la femelle; celle-ci n'a pas la barbe ou les moustaches du dessous du bec, et elle diffère encore du mâle en ce qu'elle a la gorge et la tête sur les côtés brunes, et le dessus de la tête et du cou varié des mêmes nuances que le dos.

Quoique naturellement farouche ou très-timide, l'outarde s'apprivoise assez aisément lorsqu'elle est prise jeune; elle s'habitue même fort bien à vivre en société avec les autres volailles. Un oiseleur de Paris a gardé long-tems dans sa boutique une outarde qui y demeurait sans être enfermée. Cet oiseau seroit donc pour nos basse-cours une acquisition facile et même importante, par sa grosseur et la bonté de sa

chair. C'est un essai qui n'a pas, que je sache, été tenté jusqu'à ce jour, et que l'économie domestique réclame. Pour y parvenir avec succès, il est bon de prévenir que la meilleure méthode d'élever les outardes à leur naissance, est de leur donner de la mie de pain de seigle détrempée avec des jaunes d'œufs dans de l'eau et du vin. Quand elles sont plus fortes, leur nourriture se compose avec du pain de seigle coupé par petits morceaux, et du foie de bœuf. SONNINI.

 LA PETITE OUTARDE,

VULGAIREMENT

LA CANEPETIÈRE (1) (2).

Voyez les planches enluminées, n° 25, le mâle, et n° 10, la femelle; et pl. XXXIV de ce volume.

CET oiseau ne diffère de l'outarde que parce qu'il est beaucoup plus petit, et par

(1) Petite outarde ou canepetière. En italien, *fosanella* (*). — Canepetière. (Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 237. . .) Canepetière, nommée par aucuns, *olive*. *Idem*. Portraits d'oiseaux, p. 56, b. — Petite outarde. (Edwards, Glanures, planche ccli, avec une bonne figure coloriée de la femelle.)

» Quant à l'étymologie, dit M. Salerne, Hist. nat. des oiseaux, pag. 155, on le nomme, cet oiseau, *canepetière* ou *canepetrace*, 1° parce qu'il ressemble en quelque chose à un canard sauvage, et qu'il vole comme lui; 2° parce qu'il se plaît parmi les pierres: il y en a qui pensent que ce nom lui vient de ce qu'il

(*) En russe, *Stepnoï teteref*, coq de bois des steppes, espèce de landes, et encore *tressoutschka*. SONNINI.

quelques variétés dans le plumage : il a aussi cela de commun avec l'outarde , qu'on lui

paîtrit son aire ou son repaire ; d'autres disent que c'est parce qu'il pète ; mais je préfère la première étymologie , d'autant plus que les orléanais appellent le petit moineau de muraille , dit Friquet , un *petrae* ou *petrat* ».

Nota. Cette étymologie de canepetière , parce que cet oiseau pète , dit-on, ne paroît uniquement fondée que sur l'analogie du mot ; car aucun naturaliste n'a rien dit de pareil dans l'histoire de cet oiseau ; notamment Belon , qui a été copié par presque tous les autres.

D'ailleurs, je remarque que le proyer, dont le même M. Salerne parle aux pages 291 et 292, est appelé *peteux* , quoiqu'il ne soit point dit dans son histoire qu'il pète , mais bien qu'il se plaît dans les prés , les sainfoins et les luzernes. Or , la canepetière est aussi appelée *anas pratensis*.

(2) *Nota.* Cet article est de Guenau de Montbeillard.

La petite outarde , appelée vulgairement canepetière. *Otis supernè nigro , fulvo , rufescente et albo eleganter variegata . infernè alba , (ad latera nigro transversim striata ; pectore albo rufescente , tæniis nigricantibus vario fæmina) ; (collo nigro , torque albo cincto mas) tectricibus tæniis transversis nigricantibus notatis..... otis minor , anas campestris vulgo dicta.* Brisson, Ornithol. gen. 66, sp. 2; avec une figure du mâle et une de la femelle , pl. II.

a donné le nom de *cane* et de *canard* (1), quoiqu'il n'ait pas plus d'affinité qu'elle avec les oiseaux aquatiques, et qu'on ne le voie jamais autour des eaux (2). Belon prétend qu'on l'a ainsi nommé, parce qu'il se tapit contre terre, comme font les canes dans l'eau (3); et M. Salerne, parce qu'il ressemble en quelque chose à un canard sauvage, et qu'il vole comme lui (4): mais l'incertitude et le peu d'accord de ces conjectures étymologiques, font voir qu'un

Otis capite juguloque lævi..... otis tetrax. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 95, sp. 3.

Otis nigro rufo alboque variegata, subtùs alba, capite juguloque lævi. otis tetrax. Latham, Syst. ornith. gen. 59, sp. 3. SONNINI.

(1) Belon, dans son Histoire naturelle des oiseaux, pag. 257, l'appelle *canepetière*. Gesner, de Avibus, pag. 795, l'appelle de même. — Jonston, *anas campestris*, de Avibus, pag. 43. — Charleton, *idem*, in Exercit. pag. 83, n° 9. — Aldrovande, *idem*, in Ornithol. tom. II, pag. 96. — Willulghby, *idem*, in Ornitholog. pag. 129. — Ray, *idem*, in Synops. méth. avium, pag. 59, n° 2. — Albin, *idem*, dans son Histoire naturelle des oiseaux, tom. III, pag. 17. Canard des prés.

(2) Salerne, Hist. nat. des oiseaux, pag. 155.

(3) Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 257.

(4) Salerne, *loco citato*.

rapport aussi vague, et sur-tout un rapport unique, n'est point une raison suffisante pour appliquer à un oiseau le nom d'un autre oiseau; car si un lecteur qui trouve ce nom, ne saisit point le rapport qu'on a voulu indiquer, il prendra nécessairement une fausse idée: or, il y a beaucoup à parier que ce rapport, étant unique, ne sera saisi que très-rarement.

La dénomination de petite outarde, que j'ai préférée, n'est point sujette à cet inconvénient, car l'oiseau dont il s'agit ayant tous les principaux caractères de l'outarde, à l'exception de la grandeur, le nom composé de petite outarde lui convient dans presque toute la plénitude de sa signification, et ne peut guère produire d'erreur.

Belon a soupçonné que cet oiseau étoit le tetrax d'Athénée, se fondant sur un passage de cet auteur, où il le compare, pour la grandeur, au spermologus (1), que Belon prend pour un freux, espèce de grosse

(1) *Tetrax*, inquit *Alexander Myndius*, *avis est magnitudine spermologi, colore siglino, sordidis quibusdam maculis lineisque magnis variegato: frugibus vescitur, et quando peperit, quadruplicem emittit vocem.* Athénée, lib. 9.

corneille ; mais Aldrovande assure au contraire que le spermologus est une espèce de moineau , et que par conséquent le tetrax auquel Athénée le compare pour la grandeur , ne sauroit être la petite outarde (1) ; aussi Willulghby prétend-il que cet oiseau n'a point été nommé par les anciens (2).

Le même Aldrovande nous dit que les pêcheurs de Rome ont donné , sans qu'on dise pourquoi , le nom de *stella* à un oiseau qu'il avoit pris d'abord pour la petite outarde , mais qu'ensuite il a jugé différent , en y regardant de plus près (3) : cependant , malgré un aveu aussi formel , Ray , et d'après lui M. Salerne , disent que la canepetière et le stella avis d'Aldrovande , paroissent être de la même espèce (4) ; et M. Brisson place sans difficulté le stella d'Aldrovande parmi les synonymes de la petite outarde ; il semble même imputer à Charleton et à

(1) Ornithologia , lib. 15 , pag. 61.

(2) *Idem* , pag. 130. *Veteribus indicta videtur.*

(3) Ornith. Aldrov. tom. II , pag. 98. *Arbitrabar cum Bellonianâ canepetière eandem esse , sed ex collatâ utriusque descriptione diversam esse judicavi.*

(4) Voy. Ray , Synopsis méthod. avium , pag. 59 ; et Salerne , Hist. nat. des oiseaux , pag. 154.

Willulghby, d'avoir pensé de même (1), quoique ces deux auteurs aient été fort attentifs à ne point confondre ces deux sortes d'oiseaux, que, selon toute apparence, ils n'avoient point vus (2).

D'un autre côté, M. Barrère brouillant la petite outarde avec le ralle, lui a imposé le nom d'*ortygometra melina*, et lui donne un quatrième doigt à chaque pied (3); tant il est vrai que la multiplicité des méthodes ne fait que donner lieu à de nouvelles erreurs, sans rien ajouter aux connaissances réelles.

Cet oiseau est une véritable outarde comme

(1) Ornithologia, pag. 25.

(2) *Nota.* Charleton en fait deux espèces différentes, dont l'une, qui est la neuvième de ses *phytivores*, est la canepetière; et l'autre, qui est la dixième espèce du même genre, est l'*avis stella*: sur celle-ci il renvoie à Jonston; et il ne parle de l'autre que d'après Belon. A l'égard de Willulghby, il ne donne nulle part le nom de *stella* à la canepetière (voyez son Ornithologie, pag. 129); ni le nom de canepetière à l'*avis stella* (voyez la figure qui est au bas de la planche xxxii, et qui paroît copiée d'après celle de l'*avis stella* d'Aldrovande; voyez aussi la table, au mot *stella*.)

(3) Specimen Ornith. class. 3, gen. 35, pag. 62.

j'ai dit , mais construite sur une plus petite échelle , d'où M. Klein a pris occasion de l'appeler *outarde naine* (1) ; sa longueur , prise du bout du bec au bout des ongles , est de dix-huit pouces , c'est-à-dire , plus d'une fois moindre que la même dimension prise dans la grande outarde : cette seule mesure donne toutes les autres , et il n'en faut pas conclure , avec M. Ray , que la petite outarde soit à la grande comme un est à deux (2) , mais comme un est à huit , puisque les volumes des corps semblables sont entre eux comme les cubes de celles de leurs dimensions simples qui se correspondent ; sa grosseur est à peu près celle d'un faisan (3) ; elle a , comme la grande outarde , trois doigts seulement à chaque pied , le bas de la jambe sans plumes , le bec

(1) *Tarda nana* , an otis uti videtur seu *tarda aquatica*. Ordo avium , pag. 18 , n° 2. Nota. Voilà encore la petite outarde transformée expressément en oiseau aquatique.

(2) *Tardæ persimilis est , sed duplo minor*. Ray , Synopsis meth. avium , pag. 59.

(3) Qui voudra avoir la perspective d'une canepetière , s' imagine voir une caille beaucoup madrée (*tachetée*) , aussi grande comme une moyenne faisane. (Belon , Hist. nat. des oiseaux , pag. 238.)

des gallinacés, et un duvet couleur de rose sous toutes les plumes du corps ; mais elle a deux plumes de moins à la queue, une plume de plus à chaque aile, dont les dernières plumes vont, l'aile étant pliée, presque aussi loin que les premières, par lesquelles on entend les plus éloignées du corps : outre cela le mâle n'a point ces barbes de plumes qu'a le mâle de la grande espèce, et M. Klein ajoute que son plumage est moins beau que celui de la femelle (1), contre ce qui se voit le plus souvent dans les oiseaux ; mais à ces différences près, qui sont assez légères, on retrouve dans la petite espèce, tous les attributs extérieurs de la grande, et même presque toutes les qualités intérieures, le même naturel, les mêmes mœurs ; les mêmes habitudes ; il semble que la petite soit éclosée d'un œuf de la grande, dont le germe auroit eu une moindre force de développement.

Le mâle se distingue de la femelle par un double collier blanc, et par quelques autres variétés dans les couleurs ; mais celles de la partie supérieure du corps sont presque les mêmes dans les deux sexes, et sont

(1) Klein, Ordo avium, pag. 81.

beaucoup moins sujettes à varier dans les différens individus , ainsi que Belon l'avoit remarqué.

Selon M. Salerne, ces oiseaux ont un cri particulier d'amour, qui commence au mois de mai : ce cri est *brout* ou *prout* ; ils le répètent sur-tout la nuit, et on l'entend de fort loin ; alors les mâles se battent entre eux avec acharnement, et tâchent de se rendre maîtres chacun d'un certain district ; un seul suffit à plusieurs femelles, et la place du rendez-vous d'amour est battue comme l'aire d'une grange (1).

La femelle pond, au mois de juin, trois, quatre et jusqu'à cinq œufs fort beaux, d'un verd luisant ; lorsque ses petits sont éclos, elle les mène comme la poule mène les

(1) Mauduyt (Encyclop. méthod. partie ornithologique, article de *la petite outarde*) cite une anecdote qui semble confirmer le témoignage de M. Salerne au sujet de la polygamie des mâles dans l'espèce de la petite outarde. Ayant prié une personne qui passoit en Berri pendant l'été, de lui apporter une petite outarde, Mauduyt reçut une seule peau d'un mâle et quatre peaux de femelles ; cependant la personne qui les lui procura les avoit prises au hasard, comme on les lui avoit apportées du marché où elle en avoit fait demander. SONNINI.

siens. Ils ne commencent à voler que vers le milieu du mois d'août ; et quand ils entendent du bruit, ils se tapissent contre terre, et se laisseroient plutôt écraser que de remuer de la place (1).

On prend les mâles au piège, en les attirant avec une femelle empaillée, dont on imite le cri ; on les chasse aussi avec l'oiseau de proie ; mais en général, ces oiseaux sont fort difficiles à approcher, étant toujours aux aguets sur quelque hauteur dans les avoines, mais jamais, dit-on, dans les seigles et les blés : lorsque sur la fin de la belle saison ils se disposent à quitter le pays pour passer dans un autre, on les voit se rassembler par troupes ; et pour lors il n'y a plus de

(1) Salerne, Hist. nat. des oiseaux, pag. 155. *Nota.* L'auteur n'indique point les sources où il a puisé tous ces faits ; ils ressemblent beaucoup à ce qu'on dit du coq de bruyère, qui s'appelle *tetrix* (voyez Hist. nat. des oiseaux, pag. 136) ; et comme on a donné le nom de *tetrax* à la petite outarde, on pourroit craindre qu'il n'y eût ici quelque méprise fondée sur une équivoque de nom, d'autant plus que M. Salerne est le seul naturaliste qui entre dans d'aussi grands détails sur la génération de la petite outarde, sans citer ses garans.

différence

différence entre les jeunes et les vieux (1).

Ils se nourrissent, suivant Belon (2), comme ceux de la grande espèce, c'est-à-dire, d'herbes et de graines; et outre cela de fourmis, de scarabées et de petites mouches; mais, selon M. Salerne, les insectes sont leur nourriture principale; seulement ils mangent quelquefois au printemps les feuilles les plus tendres du laitron (3).

La petite outarde est moins répandue que la grande, et paroît confinée dans une zone beaucoup plus étroite. M. Linnæus dit qu'elle se trouve en Europe, et particulièrement en France (4); cela est un peu vague, car il y a des pays très-considérables en Europe, et même de grandes provinces en France, où elle est inconnue: on peut mettre les climats de la Suède et de la Pologne, au nombre de ceux où elle ne se plaît point; car M. Linnæus lui-même n'en fait aucune mention dans sa *Fauna suecica* (1), ni le

(1) Voyez Salerne, Histoire naturelle des oiseaux, pag. 155.

(2) Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 237.

(3) Salerne, Hist. nat. des oiseaux, pag. 155.

(4) Linnæus, Syst. nat. edit. 10, pag. 154.

(5) Retzius, dans sa nouvelle édition de la *Fauna*

P. Rzaczynski dans son Histoire naturelle de Pologne; et M. Klein n'en a vu qu'une seule à Dantzick, laquelle venoit de la ménagerie du Marcgrave de Bareith (1) (2).

Il faut qu'elle ne soit pas non plus bien commune en Allemagne, puisque Frisch, qui s'attache à décrire et représenter les oiseaux de cette région, et qui parle assez au long de la grande outarde, ne dit pas un mot de celle-ci, et que Schwenckfeld ne la nomme seulement pas.

Gesner se contente de donner son nom dans la liste des oiseaux qu'il n'avoit jamais

suecica de Linnæus, dit que la petite outarde, quoique rare en Suède, s'y trouve néanmoins au printemps. SONNINI.

(1) Klein, Ordo avium, pag. 18.

(2) L'espèce de la petite outarde est répandue dans des pays encore plus septentrionaux que la Suède, puisqu'elle est commune dans les plaines du sud et du sud-ouest de la Russie, où ces oiseaux voyagent en petites troupes; ils s'avancent jusques dans les déserts de la Tartarie; mais on ne les voit jamais en Sibérie. (Arctic. Zoology, tom. II, n° 186 a.) M. Pallas en a rencontré un très-grand nombre pendant l'été, dans le pays habité par les cosaques du Jaïk. (Voyages, traduct. franç. tom. I, in-4, pag. 689.)

SONNINI.

vus, et il est bien prouvé qu'en effet il n'avoit jamais vu celui-ci, puisqu'il lui suppose des pieds velus comme à l'attagas (1); ce qui donne lieu de croire qu'il est au moins fort rare en Suisse.

Les auteurs de la Zoologie britannique, qui se sont voués à ne décrire aucun animal qui ne fût breton, ou du moins d'origine bretonne, auroient cru manquer à leur vœu, s'ils eussent décrit une petite outarde, qui avoit été cependant tuée dans la province de Cornouailles, mais qu'ils ont regardée comme un oiseau égaré, et tout à fait étranger à la Grande-Bretagne (2); elle l'est en effet à un tel point, qu'un individu de cette espèce ayant été présenté à la société royale, aucun des membres qui étoient présens ce jour-là, ne le reconnut, et qu'on fut obligé de députer à M. Edwards pour savoir ce que c'étoit (3).

D'un autre côté, Belon nous assure que de son tems, les ambassadeurs de Venise, de Ferrare et du pape, à qui il en montra une, ne la reconnurent pas mieux, ni per-

(1) Gesner, de Avium naturâ, pag. 715 et 795.

(2) Britisch zoology, pag. 288.

(3) Edwards, Glanures, planche ccli.

sonne de leur suite, et quelques-uns la prirent pour une faisane; d'où il conclut avec raison, qu'elle doit être fort rare en Italie (1); et cela est vraisemblable, quoique M. Ray, passant par Modène, en ait vu une au marché (2): voilà donc la Pologne, la Suède (3), la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, à excepter du nombre des pays de l'Europe où se trouve la petite outarde (4); et ce qui pourroit faire croire que ces exceptions sont encore trop limitées, et que la France est le seul climat propre,

(1) Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 237.

(2) Ray, Synops. method. avium, pag. 59.

(3) Voyez ma note, à la page 65. SONNINI.

(4) Cetti fait mention de la petite outarde sous le nom de *gallina pratojuola*, comme un oiseau de l'île de Sardaigne, (*Uccelli Sard. pag. 122.*) On la trouve aussi dans la Grèce asiatique, et probablement dans quelques autres parties du levant; ce qui a fait conjecturer sans fondement, par Mauduyt, que cet oiseau passoit la mer pour se retirer sur les côtes d'Afrique. L'on ne peut pas en effet supposer que l'outarde, dont toute la vitesse est dans les jambes, et qui ne vole que difficilement, puisse traverser un grand espace de mer en volant. D'un autre côté, c'est une singulière route que Mauduyt lui fait tenir, de passer par la Natolie pour se rendre depuis la France en Barbarie.

Le seul pays naturel de cet oiseau, c'est que les naturalistes français sont ceux qui paroissent le connoître mieux, et presque les seuls qui en parlent d'après leurs propres observations, et que tous les autres, excepté M. Klein, qui n'en avoit vu qu'un, n'en parlent que d'après Belon.

Mais il ne faut pas même croire que la petite outarde soit également commune dans tous les cantons de la France; je connois de très - grandes provinces de ce royaume où elle ne se voit point.

M. Salerne dit qu'on la trouve assez communément dans la Beauce (où cependant elle n'est que passagère); qu'on la voit arriver vers le milieu d'avril, et s'en aller aux approches de l'hyver : il ajoute qu'elle se plaît dans les terres maigres et pierreuses; raison pourquoi on l'appelle *canepetrace*, et ses petits *petraceaux*. On la voit aussi dans le Berri; où elle est connue sous le nom de *canepetrotte* (1) : enfin elle doit être connue dans le Maine et la Normandie, puisque Belon, jugeant de toutes les autres provinces de France par celle-ci

(1) Salerne, *Hist. nat. des oiseaux*, pag. 155.

qu'il connoissoit le mieux, avance qu'il n'y a paysan dans ce royaume qui ne la sache nommer (1).

La petite outarde est naturellement rusée et soupçonneuse, au point que cela a passé en proverbe, et que l'on dit des personnes qui montrent ce caractère, *qu'ils font de la canepetière* (2).

Lorsque ces oiseaux soupçonnent quelque danger, ils partent et font un vol de deux ou trois cents pas très-roide et fort près de terre; puis, lorsqu'ils sont posés, ils courent si vite qu'à peine un homme les pourroit atteindre (3).

La chair de la petite outarde est noire et d'un goût exquis; M. Klein nous assure que les œufs de la femelle qu'il a eus, étoient très-bons à manger, et il ajoute que la chair de cette femelle étoit meilleure que celle de la femelle du petit coq de bruyères (4), et dont il pouvoit juger par comparaison.

Quant à l'organisation intérieure, elle est

(1) Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 257.

(2) *Idem, ibidem.*

(3) Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 257.

(4) Klein, Ordo avium, pag. 18.

à peu près la même, suivant Belon, que dans le commun des granivores (1) (2).

(1) Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 238.

(2) La petite outarde est à peu près de la grosseur du faisan ; sa longueur, du bout du bec à celui de la queue, est communément d'un pied cinq pouces ; celle du bec de seize lignes ; de la queue quatre pouces ; l'envergure est de huit pouces et demi, et les ailes pliées s'étendent un peu au delà des trois quarts de la longueur de la queue.

La tête en dessus est noire, avec de petites lignes longitudinales roussâtres, sur les côtés d'un roussâtre très-clair, varié de petites taches longitudinales noirâtres ; la gorge a la même couleur et les mêmes taches que les côtés de la tête. Au dessous de la gorge est un collier blanc qui remonte des deux côtés, en se rétrécissant jusque vers le derrière de la tête. A quelque distance au dessous de ce collier est une bande transversale blanche, et plus bas, près de la poitrine, est une autre bande transversale noire ; le reste du cou est noir, avec quelques taches roussâtres au dessous du collier. Le dessus du corps, les plumes scapulaires et les couvertures supérieures de la queue sont agréablement variés de lignes en zigzags noires, fauves, roussâtres et très-peu de blanches. Tout le dessous du corps, et le haut des jambes sont blancs ; il y a quelques raies transversales noires sur les couvertures du dessous de la queue. Vingt-sept pennes composent l'aile ; les quatre premières sont blanches à leur origine, et noirâtres dans le reste de

leur longueur ; les six suivantes sont blanches et marquées vers leur extrémité d'une large bande transversale noirâtre ; les dix qui suivent , sont tout à fait blanches ; la vingt-unième est blanche et variée dans son milieu de bandes transversales et en zigzags fauves et noirâtres ; enfin , les six plus proches du corps sont variées des mêmes couleurs que les plumes scapulaires , mais distribuées par de plus larges bandes. La queue est formée de dix-huit plumes , dont les quatre du milieu sont fauves et marquées de bandes noirâtres ; les autres plumes sont blanches et marquées des mêmes bandes noirâtres , et de plus , d'une large bande transversale de la même couleur , vers leur extrémité. Le bec est d'un gris brun ; la partie des jambes dépourvue de plumes , les pieds et les ongles sont gris.

La femelle diffère du mâle en ce qu'elle a le dessus de la tête et le cou variés de noir et de roussâtre ; la gorge d'un blanc roussâtre ; les taches du dessus du corps plus grandes ; la poitrine d'un blanc roussâtre , varié de bandes noirâtres , et les plumes de l'aile , qui sont blanches au mâle , d'un blanc rayé transversalement de noirâtre. SONNINI.

 OISEAUX ÉTRANGERS

 QUI ONT RAPPORT AUX OUTARDES (1).

LE LOHONG

O U

L'OUTARDE HUPPÉE D'ARABIE (2).¹

L'OISEAU que les arabes appellent *lohong*, et que M. Edwards a dessiné et décrit le

(1) *Nota.* Cet article est de Guenau de Montbeillard. SONNINI.

(2) L'outarde d'Arabie. *Otis cristata*, *supernè rufescens*, *nigricante transversim striata*, *infernè alba*; *crístá et tæniá suprà oculos nigris*; *gutturè et collo inferiore cinereis*, *fusco transversim striatis*; *rectricibus tæniis transversis nigris versùs apicem notatis...* *otis arabica*. Brisson, *Ornith. gen.* 66, sp. 3.

Otis auribus erecto-cristatis. .. *otis arabs*. Lin. *Syst. nat. edit.* 13, *gen.* 95, sp. 2.

Otis rufescens nigricante striata subtùs alba, *auribus erecto-cristatis*. . . . *otis arabs*. Latham, *Syst. ornith. gen.* 59, sp. 4. SONNINI.

premier, est à peu près de la grosseur de notre grande outarde ; il a, comme elle, trois doigts à chaque pied, dirigés de même, seulement un peu plus courts, les pieds, le bec et le cou plus longs, et paroît en général modelé sur des proportions plus légères.

Le plumage de la partie supérieure du corps est plus brun, et semblable à celui de la bécasse, c'est-à-dire, fauve, rayé de brun foncé, avec des taches blanches en forme de croissant sur les ailes ; le dessous du corps est blanc, ainsi que le contour de la partie supérieure de l'aile ; le sommet de la tête, la gorge et le devant du cou ont des raies transversales d'un brun obscur sur un fond cendré ; le bas de la jambe, le bec et les pieds sont d'un brun clair et jaunâtre ; la queue est tombante comme celle de la perdrix, et traversée par une bande noire ; les grandes plumes de l'aile et la huppe sont de cette même couleur.

Cette huppe est un trait fort remarquable dans l'outarde d'Arabie ; elle est pointue, dirigée en arrière, et fort inclinée à l'horizon ; de sa base elle jette en avant deux lignes noires, dont l'une, plus longue, passe sur l'œil et lui forme une espèce de sourcil ; l'autre, beaucoup plus courte, se dirige

comme pour embrasser l'œil par dessous , mais n'arrive point jusqu'à l'œil , lequel est noir et placé au milieu d'un espace blanc.

En regardant cette huppe de profil , et d'un peu loin , on croiroit voir des oreilles un peu couchées , et qui se portent en arrière ; et comme l'outarde d'Arabie a été sans doute plus connue des grecs que la nôtre , il est vraisemblable qu'ils l'ont nommée *otis* , à cause de ces espèces d'oreilles ; de même qu'ils ont nommé le duc *otus* ou *otos* , à cause de deux aigrettes semblables qui le distinguent des chouettes.

Un individu de cette espèce , qui venoit de Moka dans l'Arabie heureuse , a vécu plusieurs années à Londres , dans les volières de M. Hans Sloane ; et M. Edwards , qui nous en a donné la figure coloriée , ne nous a conservé aucun détail sur ses mœurs , ses habitudes , ni même sur sa façon de se nourrir (1) : mais du moins il n'auroit pas

(1) M. Edwards l'appelle *arobian bustard* , pl. XII.

M. Linnæus , *otis arabs auribus e recto cristatis*.
Syst. nat. edit. 10 , gen. 85 , sp. 2.

M. Klein , *tarda mochaensis arabica*. Ordo avium.
pag. 18 , n° 3.

Nota. Les arabes lui donnent le nom de *lohong* ,

dû la confondre avec les gallinacés, dont elle diffère par des traits si frappants, ainsi que je l'ai fait voir à l'article de l'outarde.

selon M. Edwards, nom qui ne se trouve point dans le texte anglais, relatif à la planche XII, mais dans la traduction française, laquelle est avouée de l'auteur.

L' O U T A R D E
DE L' I L E DE LUÇON,
PAR SONNINI.

M. LATHAM a pris cette outarde, que Sonnerat a décrite dans son Voyage à la nouvelle Guinée, *page* 86, pour le même oiseau que le lohong ou l'outarde huppée d'Arabie, et il les a réunis comme ne faisant qu'une seule et même espèce. Cependant, en comparant ce qui a été dit du lohong dans l'article précédent, avec ce que Sonnerat a écrit de l'outarde de l'île de Luçon, il n'est pas possible de partager l'opinion de M. Latham. En effet, quoique cet oiseau ait sur la tête, comme le lohong, une longue aigrette, couchée en arrière, pointue, horizontale et parallèle au plan du corps, il en diffère par les couleurs de son plumage, et par celles même de cette aigrette, dont les plumes supérieures sont toutes noires, et les inférieures grises et traversées de bandes noires.

La tête , le cou et la poitrine sont d'un gris clair et coupé par des raies transversales noires et demi-circulaires. Le dos, les ailes et la queue sont de couleur brune. Les plumes qui recouvrent l'aile à son pli, ou l'aile bâtarde, sont blanches et terminées de gris. Le ventre est blanc, et le bec d'un noir lavé.

Mais, si cet oiseau ne paroît pas être le même que le lohong, il est bien moins encore un paon sauvage, dénomination sous laquelle Sonnerat l'a fait connoître, tout en avertissant qu'elle est faussement appliquée, puisqu'il s'agit d'un oiseau d'un genre fort éloigné de celui du paon, et se rapprochant beaucoup du genre du pluvier.

Ce nom de paon sauvage est celui que cette outarde porte aux Philippines : « Peut-être, dit Sonnerat, à cause de quelque attitude, de quelque position qui lui est ordinaire, semblable à celle qu'affecte le paon ». Elle se trouve aussi au cap de Bonne-Espérance, où, selon le même voyageur, on l'appelle aussi *paon sauvage*.

L'OUTARDE D'AFRIQUE (1),

C'EST celle dont M. Linnæus fait sa quatrième espèce; elle diffère de l'outarde d'Arabie par les couleurs du plumage; le noir y domine, mais le dos est cendré et les oreilles blanches.

Le mâle a le bec et les pieds jaunes, le sommet de la tête cendré, et le bord extérieur des ailes blanc, mais la femelle est par-tout de couleur cendrée, à l'exception du ventre et des cuisses, qui sont noirs comme dans l'outarde des Indes (2) (3).

(1) *Otis nigra*, dorso cinereo, auribus albis. ..
otis afra. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 95, sp. 4. —
 Latham, Syst. ornith. gen. 59, sp. 5.

Cette espèce s'appelle, au cap de Bonne-Espérance, *knor-cock*, suivant Kolbe; *knorrhane*, selon Sparrmann; et *korhaan*, suivant Latham.

SONNINI.

(2) Linnæus, Syst. nat. edit. 10, pag. 155.

(3) La longueur de cette outarde est de vingt-deux pouces; sa queue, légèrement arrondie et composé de quatorze pennes, a environ cinq pouces de long.

SONNINI.

Cet oiseau se trouve en Ethiopie, selon M. Linnæus; et il y a grande apparence que celui dont le voyageur le Maire parle sous le nom *d'autruche volante* du Sénégal (1), n'est pas un oiseau différent : car, quoique ce voyageur en dise peu de chose, ce peu s'accorde en partie et ne disconvient en rien avec la description ci-dessus : selon lui, son plumage est gris et noir, sa chair délicate, et sa grosseur à peu près de celle du cygne; mais cette conjecture tire une nouvelle force du témoignage de M. Adanson. Cet habile naturaliste ayant tué au Sénégal, et par conséquent examiné de près, une de ces autruches volantes, nous assure qu'elle ressemble à bien des égards à notre outarde d'Europe, mais qu'elle en diffère par la couleur du plumage, qui est généralement d'un gris cendré, par son cou qui est beaucoup plus long, et par une espèce de huppe qu'elle a derrière la tête (2).

Cette huppe est sans doute ce que M. Linnæus appelle les *oreilles*, et cette couleur

(1) Voyage de le Maire aux îles Canaries, cap Verd, Sénégal, etc., Paris, 1695, pag. 106.

(2) Voyage au Sénégal, par M. Adanson, Paris, 1757, in-4, pag. 160.

gris cendré est précisément celle de la femelle; et comme ce sont-là les principaux traits par lesquels l'outarde d'Afrique de M. Linnæus et l'autruche volante du Sénégal diffèrent de notre outarde d'Europe, on peut en induire, ce me semble, que ces deux oiseaux se ressemblent beaucoup, et par la même raison on peut encore étendre à tous deux ce qui a été observé sur chacun en particulier; par exemple, qu'ils ont à peu près la grosseur de notre outarde, et le cou plus long; cette longueur du cou dont parle M. Adanson, est un trait de ressemblance avec l'outarde d'Arabie, qui habite à peu près le même climat; et l'on ne peut tirer aucune conséquence contraire du silence de M. Linnæus, puisqu'il n'indique pas une seule dimension de son outarde d'Afrique; à l'égard de la grosseur, le Maire fait celle de l'autruche volante, égale à celle du cygne (1); et M. Adanson à celle de l'outarde d'Europe, puisque ayant dit qu'elle lui ressembloit à bien des égards, et ayant indiqué les principales différences, il n'en établit aucune à cet égard (2); et comme d'ailleurs

(1) Voyage de le Maire aux îles Canaries, pag. 72.

(2) Voyage au Sénégal, *loco citato*.

l'Ethiopie ou l'Abissinie, qui est le pays de l'outarde d'Afrique, et le Sénégal, qui est celui de l'autruche volante, quoique fort éloignés en longitude, sont néanmoins du même climat, je vois beaucoup de probabilité à dire que ces deux oiseaux appartiennent à une seule et même espèce (1).

(1) L'outarde d'Afrique se trouve plus particulièrement dans les environs du cap de Bonne-Espérance, où elle fréquente les lieux les plus sauvages; elle fait son nid dans les halliers, et elle pond deux œufs. « Elle a, dit Sparrman, l'art de se cacher parfaitement jusqu'à ce qu'on vienne tout près d'elle; alors elle s'élève tout à coup presque perpendiculairement en poussant un cri aigu, précipité et tremblant, en faisant retentir au loin ses *korr korr*, répétés, qui sont un cri d'alarme pour tous les animaux du voisinage, et leur découvre l'approche du chasseur ou de tout autre ennemi » (Voyage au cap de Bonne-Espérance, par Sparrman, tom. I de la traduction française, pag. 202.). Sa chair est, dit-on, aussi bonne que celle de l'outarde d'Europe. SONNINI.

LE CHURGE

O U

L'OUTARDE MOYENNE

DES INDES (1).

CETTE outarde est non seulement plus petite que celles d'Europe, d'Afrique et d'Arabie, mais elle est encore plus menue à proportion, et plus haut montée qu'aucune

(1) Le grand pluvier de Bengale. *Pluvialis supernè splendidè fusca, nigro respersa, infernè nigra; capite superiore, gutture et collo nigris; genis dilutè castaneis, rectricibus splendidè fuscis, punctulis et tæniis, transversis nigris notatis. pluvialis bengalensis major.* Brisson, Ornith. gen. 69, sp. 13.

Otis nigra, area oculorum fusca, dorso, uropygio caudâque splendidè fuscis.. .. otis bengalensis. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 95, sp. 5.

Otis nigra suprâ fulvo fusca, dorso maculis, caudâ fasciis nigris, tectricibus alarum albis.. .. otis bengalensis. Latham, Syst. ornith. gen. 59, sp. 6.

SONNINI.

F 2

autre outarde : elle a vingt pouces de haut , depuis le plan de position jusqu'au sommet de la tête : son cou paroît plus court , relativement à la longueur de ses pieds ; du reste elle a tous les caractères de l'outarde ; trois doigts seulement à chaque pied , et ces doigts isolés ; le bas de la jambe sans plumes ; le bec un peu courbé , mais plus allongé ; et je ne vois point par quelles raisons M. Brisson l'a renvoyée au genre des pluviers.

Le caractère distinctif par lequel les pluviers diffèrent des outardes , consiste , selon lui , dans la forme du bec , que celles - ci ont en cône courbé , et ceux-là droit et renflé par le bout. Or , l'outarde des Indes dont il s'agit ici , a le bec plutôt courbé que droit , et ne l'a point renflé par le bout comme les pluviers ; du moins c'est ainsi que l'a représenté M. Edwards (1) dans une figure que M. Brisson avoue comme exacte (2) : je puis même ajouter qu'elle a le bec plus courbé et moins renflé par le bout , que l'outarde d'Arabie de M. Edwards (3) ,

(1) Edwards , Glanures , pl. ccl.

(2) Brisson , Ornithologie , tom. V , pag. 82.

(3) Edwards , Natural History of un common birds , planche XII.

dont la figure a paru aussi très-exacte à M. Brisson (1), et qu'il a rangée sans difficulté parmi les outardes.

D'ailleurs, il ne faut que jeter les yeux sur la figure de l'outarde des Indes, et la comparer avec celles des pluviers, pour reconnoître qu'elle en diffère beaucoup par le port total, et par les proportions, ayant le cou plus long, les ailes plus courtes et la forme du corps plus développée : ajoutez à cela qu'elle est quatre fois plus grosse que le plus gros pluvier, lequel n'a que seize pouces de long, du bout du bec au bout des ongles (2), au lieu qu'elle en a vingt-six (3).

Le noir, le fauve, le blanc et le gris sont les principales couleurs du plumage, comme dans l'outarde d'Europe; mais elles sont distribuées différemment, le noir sur

(1) Brisson, Ornithologie; tom. V, pag. 30.

(2) Brisson, *ibidem*, pag. 76.

(3) *Ibidem*, pag. 82. *Nota.* Cela ne contredit pas ce que j'ai dit ci-dessus, qu'elle avoit vingt pouces de haut, depuis le plan de position jusqu'au sommet de la tête, parce qu'en mesurant ainsi la hauteur, on ne tient compte ni de la longueur du bec, ni de celle des doigts.

le sommet de la tête, le cou, les cuisses et tout le dessous du corps; le fauve plus clair sur les côtés de la tête et autour des yeux, plus brun et mêlé avec du noir sur le dos, la queue, la partie des ailes la plus proche du dos, et au haut de la poitrine, où il forme comme une large ceinture sur un fond noir; le blanc sur les couvertures des ailes les plus éloignées du dos, le blanc mêlé de noir sur leur partie moyenne; le gris plus foncé sur les paupières, l'extrémité des plus longues pennes de l'aile (1), de quelques-unes des moyennes et des plus courtes, et sur quelques-unes de leurs couvertures; enfin le gris plus clair et presque blanchâtre sur le bec et les pieds.

Cet oiseau est originaire de Bengale, où on l'appelle *charge*, et où il a été dessiné d'après nature (2) (3). Il est à remarquer que le climat de Bengale est à peu près le

(1) Comme à quelques outardes d'Europe. Voyez Animaux de Perrault, partie II, pag. 103.

(2) Edwards, Glanures, planche ccl, tome I, chapitre XL.

(3) On trouve aussi le charge dans différentes contrées des Indes orientales, où sa chair est un mets très-estimé. SONNINI.

même que celui d'Arabie , d'Abissinie et du Sénégal , où se trouvent les trois outardes précédentes : on peut appeler celle-ci *outarde moyenne*, parce qu'elle tient le milieu pour la grosseur entre les grandes et les petites espèces.

LE PASSARAGE (1),**PAR SONNINI.**

L'ON trouve encore dans l'Inde, suivant M. Latham (2), une seconde espèce d'outarde, qui ressemble beaucoup à l'outarde d'Afrique par les couleurs de son plumage, mais qui en diffère par la taille, n'étant pas plus grande que la petite outarde ou cane-petière.

Son bec est long, grêle et brun; sa tête, son cou, sa poitrine et son ventre sont noirs. Une large tache blanche entoure ses oreilles; il y a du blanc à la jonction de son cou et de son dos. Tout le dessus de son corps, ses ailes et sa queue sont d'une couleur

(1) *Otis nigra*, corpore suprâ fusco reticulato, occipite pennis utrinque quatuor capillaribus apice rhombeis, maculâ alarum auriumque albâ. *otis aurita*. Latham, Syst. ornith. gen. 59, sp. 7.

(2) Supplement to the general synopsis of birds, pag. 228.

blanche, avec des traits fins, noirs et bruns, disposés en forme de mailles de filet. Ses jambes et ses pieds sont forts, et d'un jaune pâle, et ses doigts sont séparés dès leur origine ; mais le caractère qui sépare cette espèce de toutes les autres, ce sont les quatre plumes étroites et effilées qui prennent naissance de chaque côté du derrière de la tête, et se terminent en fer de lance ; ces plumes sont de grandeur très-inégale ; les quatre du dessus ont environ quatre pouces de long, et les autres sont très-courtes.

Dans l'Inde, on donne à cet oiseau le nom de *pluvier passage* ; mais, en adoptant celui de *passage*, je n'ai pas conservé la dénomination générique de pluvier, parce qu'il m'a paru, ainsi qu'à M. Latham, qu'elle avoit été mal appliquée.

L'OUTARDE

A GORGE BLANCHE (1),

PAR SONNINI.

C'EST par ce caractère de la blancheur de la gorge que M. Latham a désigné cette troisième espèce d'outarde, qui se trouve dans l'Inde comme les deux précédentes (2). Miller, qui l'a décrite le premier, l'a nommée *outarde indienne* (3), dénomination qui ne peut être admise sans répandre

(1) *Otis supra ferruginea albo-nigroque undulata subtùs exalbida, mento albo, vertice, area oculorum et stria utrinque capitis nigris..... otis indica.* Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 95, sp. 8.

Otis fusca nigro undulata subtùs fusco albida, gulâ albâ, vertice nigro, lateribus capitis fascia nigra..... otis indica. Latham, Syst. ornith. gen. 59, sp. 10.

(2) *White chinned bustard.* General synopsis of birds, tom. IV, n° 8.

(3) Illustration. tab. 35. A. B,

de la confusion, parce qu'elle convient à d'autres outardes des mêmes contrées. Au reste, tout ce que Miller nous a transmis sur cet oiseau se borne à sa description, et personne ne nous en a appris davantage.

Le blanc de la gorge tranche agréablement avec le noir qui couvre le sommet de la tête et s'étend par les côtés et autour des yeux. Le dessus du corps est brun, avec des raies en ondes blanches et noires, et le dessous blanchâtre; les pieds sont d'un brun lavé.

Miller ajoute que cette outarde est de la grandeur du grand pluvier.

LE HOUBARA

OU

PETITE OUTARDE HUPPÉE

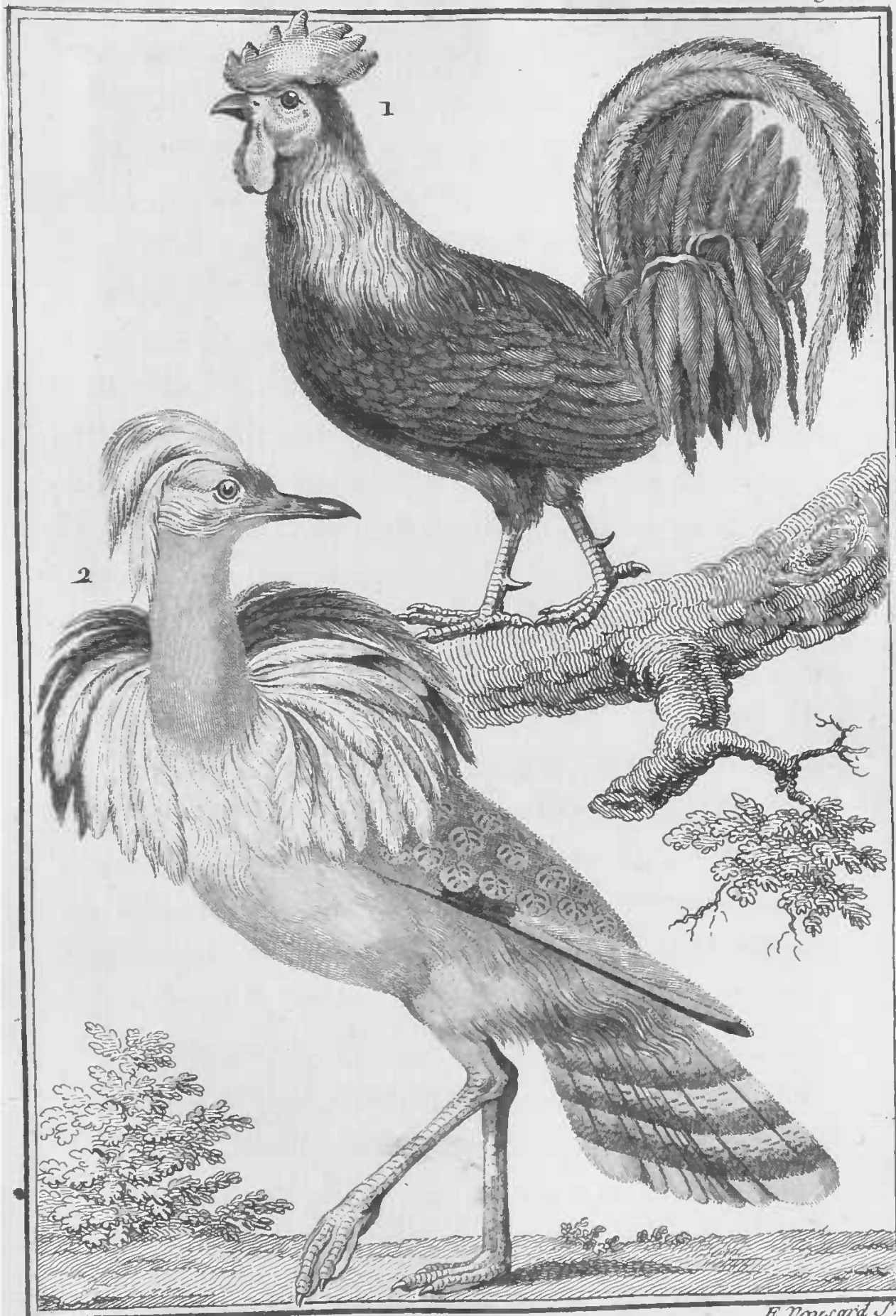
D'AFRIQUE (1).

Voyez planche XXXV de ce volume.

Nous avons vu que, parmi les grandes outardes, il y en avoit de huppées et d'autres qui ne l'étoient point, et nous allons retrouver la même différence entre les petites outardes ; car la nôtre n'a point de huppe, ni même de ces barbes de plumes qu'on voit à la grande outarde d'Europe, tandis que celles-ci ont non seulement des

(1) *Otis flavicans, colli pennis albidis nigro-striatis longissimis, remigibus magnis nigris, prope medium macula alba notatis.... otis houbara.* Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 95, sp. 6.

Otis flavescens fusco maculata, collo pennis elongatis albidis rachibus nigris, remigibus nigris medio macula alba. . . otis houbara. Latham, Syst. ornith. gen. 59, sp. 8. SONNINI.



Barraband del.

E. Voysard J.

1. LE COQ
2. LE HOUBARA.

huppés , mais encore des fraises ; et il est à remarquer que c'est en Afrique que se trouvent toutes les huppées , soit de la grande , soit de la petite espèce.

Celle que les barbaresques appellent *hou-baara* , est en effet huppée et fraisée : M. Shaw, qui en donne la figure (1) , dit positivement qu'elle a la forme et le plumage de l'outarde, mais qu'elle est beaucoup plus petite, n'ayant guère que la grosseur d'un chapon ; par cette raison seule , ce voyageur , d'ailleurs habile, mais qui , sans doute , ne connoissoit point notre petite outarde de France , blâme Goliath d'avoir traduit le mot *hcubaary* par outarde.

Elle vit comme la nôtre , de substances végétales et d'insectes , et elle se tient le plus communément sur les confins du désert.

Quoique M. Shaw ne lui donne point de huppe dans sa description , il lui en donne une dans la figure qui y est relative, et cette huppe paroît renversée en arrière et comme tombante ; sa fraise est formée par de longues plumes qui naissent du cou , et qui

(1) Travels or observations relating to several parts of barbary and the Lewant. By , Thomas Shaw, pag. 252.

se relèvent un peu et se renflent, comme il arrive à notre coq domestique lorsqu'il est en colère.

C'est, dit M. Shaw, une chose curieuse de voir, quand elle se sent menacée par un oiseau de proie, de voir, dis-je, par combien d'allées et de venues, de tours et de détours, de marches et de contre-marches; en un mot, par combien de ruses et de souplesses, elle cherche à échapper à son ennemi.

Ce savant voyageur ajoute qu'on regarde comme un excellent remède contre le mal des yeux, et que par cette raison l'on paye quelquefois très-cher son fiel, et une certaine matière qui se trouve dans son estomac (1).

(1) La figure du houbara que nous donnons ici, planche XXXV, et qui manque dans les éditions de l'Histoire naturelle, fera connoître cette belle et singulière outarde, mieux que ne pourroit le faire la description la plus minutieuse. Elle a été dessinée d'après un oiseau de cette espèce, rapporté vivant de Barbarie par Desfontaines, et que l'on conserve dans la magnifique collection du museum d'histoire naturelle de Paris. SONNINI.

L E R H A A D ,

AUTRE PETITE OUTARDE HUPPÉE

D' A F R I Q U E (1).

LE rhaad est distingué de notre petite outarde de France par sa huppe , et du houbaara d'Afrique , en ce qu'il n'a pas , comme lui , le cou orné d'une fraise ; du reste, il est de la même grosseur que celle-ci ; il a la tête noire, la huppe d'un bleu foncé, le dessus du corps et les ailes jaunes

(1) *Otis occipitis cristá (mari) ex atro cæruleá , capite nigro , corpore suprâ alisque flavis , fusco maculatis , abdomine albo , caudâ fucescente , striis transversis nigris . . . otis rhaad. Lin. Syst. nat. edit. 13 , gen. 95 , sp. 7.*

Otis cristata flavescens fusco maculata , subtùs alba , capite nigro , caudâ fuscá , fasciis nigris . . . otis rhaad. Latham , Syst. ornith. gen. 59 , sp. 9.

S O N N I N I .

tacheté de brun ; la queue d'une couleur plus claire, rayée transversalement de noir ; le ventre blanc et le bec fort , ainsi que les jambes.

Le petit rhaad ne diffère du grand que par sa petitesse (n'étant pas plus gros qu'un poulet ordinaire), par quelques variétés dans le plumage , et parce qu'il est sans huppe ; mais avec tout cela , il seroit possible qu'il fût de la même espèce que le grand , et qu'il n'en différât que par le sexe ; je fonde cette conjecture , 1° sur ce qu'habitait le même climat , il n'a point d'autre nom ; 2° sur ce que dans presque toutes les espèces d'oiseaux , excepté les carnassiers , le mâle paroît avoir une plus grande puissance de développement , qui se marque au dehors par la hauteur de la taille , par la force des muscles , par l'excès de certaines parties , telles que les membranes charnues , les éperons , etc. , par les huppés , les aigrettes et les fraises , qui sont , pour ainsi dire , une surabondance d'organisation , et même par la vivacité des couleurs du plumage.

Quoi qu'il en soit , on a donné au grand et au petit rhaad le nom de *saf-saf* ; *rhaad* signifie

signifie le tonnerre en langage africain, et exprime le bruit que font tous ces oiseaux en s'élevant de terre; et *saf-saf*, celui qu'ils font avec leurs ailes lorsqu'ils sont en plein vol (1).

(1) Voyez Thomas Shaw, Travels, etc. pag. 252.

L'OUTARDE BLANCHE,**PAR SONNINI.**

CE n'est qu'avec beaucoup de défiance, et seulement comme une indication aux voyageurs, que je place ici un oiseau dont je n'ai trouvé la désignation que dans l'ouvrage du chevalier Jauna (1). Mais cet auteur n'ayant fait preuve d'aucune connoissance en histoire naturelle, ayant au contraire montré, en plus d'une occasion, que les notions les plus ordinaires de cette science lui étoient étrangères, il est possible et même probable qu'il ait pris pour une espèce d'outarde, des oiseaux d'un genre différent.

Quoi qu'il en soit, voici le passage du livre du chevalier Jauna, dans lequel il est question de l'outarde blanche : « On prend, dit-il, quelquefois dans l'île de Chypre, des

(1) Histoire générale de Chypre, de Jérusalem, d'Arménie et d'Égypte, par le chevalier Jauna, in-4, tom. I, pag. 69.

DE L'OUTARDE. 99

outardes d'une grosseur prodigieuse, dont le plumage est extrêmement blanc, et la chair très-délicate. » Les naturalistes qui visiteront les mêmes contrées, décideront de la justesse de l'application du nom d'*outarde* à cet oiseau extrêmement blanc.

L'OUTARDE BLEUÂTRE,

PAR SONNINI.

C'EST une nouvelle espèce des parties australes de l'Afrique ; nous ne la connoissons encore que par une courte indication, donnée par Levaillant dans son premier Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, *t. II, pag. 226*. Cet habile ornithologiste, se réservant sans doute d'en parler, avec plus de détails, dans son Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique, dont on attend la suite avec l'impatience de la curiosité et de l'intérêt, s'est contenté de s'expliquer ainsi, au sujet de l'outarde, à laquelle j'ai donné la dénomination de *bleuâtre*, qui désigne la couleur la plus remarquable de son plumage.

« (En Cafrerie), mes chiens, dit Levaillant, firent lever une outarde, que je tuai ; elle formera encore une espèce nouvelle à décrire. Plus grosse que la canepetière d'Europe, elle a le plumage du cou par devant,

ainsi que la poitrine et le ventre, d'un gris bleu uniforme. Toute la partie supérieure du corps est d'une teinte roussâtre, pointillée et rayée d'une couleur presque noire; son ramage imite assez bien le cri du crapaud, mais il est plus fort ».

 LE P I O U Q U E N (1),

 PAR SONNINI.

SI l'on considère comme une marque caractéristique et indispensable au genre de l'outarde, d'avoir seulement trois doigts aux pieds, l'oiseau que l'on nomme au Pérou *piouquen*, ne peut y être compris, puisqu'il a quatre doigts assez gros, trois par devant, et le quatrième, qui est un peu plus élevé, par derrière. Mais, si l'on examine cet oiseau dans son ensemble, on lui trouve tous les traits de l'outarde, et l'on ne peut guère se refuser de le ranger avec les oiseaux de ce genre.

C'est du moins l'opinion de Molina, qui, dans son Histoire naturelle du Chili, n'a point hésité de présenter le piouquen comme

(1) *Otis capite juguloque lævi, corpore albo, vertice reatricibusque cinereis, remigibus primoribus nigris... otis chilensis.* Molina, Hist. nat. du Chili, traduct. franç., pag. 241. — Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 95, sp. 9. — Latham, Syst. ornith. gen. 59, sp. 2.

une espèce d'outarde, quoiqu'il ait les pieds divisés en trois doigts. Il est vrai que cet auteur a plus d'une fois écrit des choses un peu hasardées en histoire naturelle ; mais jusqu'à ce que d'autres observations viennent nous apporter d'autres éclaircissemens, le piouquen, terminant la notice des oiseaux étrangers qui ont rapport à l'outarde, me paroît à sa véritable place.

Cet oiseau est plus gros que l'outarde commune d'Europe ; il est presque tout blanc, à l'exception de la tête, de la partie antérieure des ailes, qui sont grises, et des premières penne des ailes, qui sont noires. La queue est composée de dix-huit penne courtes et blanches.

On trouve cette espèce dans les plaines du Chili, et on l'y voit presque toujours en troupes. Sa nourriture ne consiste qu'en herbes. Ce n'est qu'à deux ans que ces oiseaux commencent à se propager ; leur ponte est de six œufs blancs, et plus gros que ceux de l'oie. Ils s'appriivoisent facilement, et plusieurs personnes de la campagne au Chili, les ont rendu domestiques (1).

(1) Histoire naturelle du Chili, à l'endroit cité.

LE COQ (1) (2).

Voyez les planches enluminées, n° 1 ; et pl. XXXV de ce volume.

CET oiseau, quoique domestique, quoique le plus commun de tous, n'est peut-être

(1) En grec, *alektor*. En latin, *gallus*. En espagnol et en italien, *gallo*. En savoyard, *coq*, *gau*, *geau*. En allemand, *han*. En polonais, *kur*, *kogut*. En suédois, *hoens*, *tupt*. En anglais, *cok*. En vieux français, *gal*, *gog*. — *Gallus gallinaceus*. Gesner, *Avi.* pag. 394 (*). — Coc, coq, gau, geau, gal, gog. (Belon, *Hist. nat. des oiseaux*, pag. 242 ; et *Portraits d'oiseaux*, pag. 58, a.)

(2) A l'exception de quelques pages écrites par Buffon, cet article est de Guenau de Montbeillard.

Le coq et la poule. *Gallus versicolor*. .. *gallus*

(*) En hébreu, *sikvi*, et la poule *sakvia*. En chaldéen, *tarnegul*, et la poule *tarnegula*. En arabe, *farsha* la poule. En illyrien, *kokot*. En malais, *ayam* la poule. Aux îles des Amis, *moa* la poule. Aux îles Sandwich, *manet* la poule. Aux îles de la Société, *moa etoa* le coq, et *moa periaia* le poulet. Dans l'île de Vaygiou, *masanquienne* la poule. Dans la nouvelle Calédonie, *ho nemo* le coq, et *hali* la poule.

Le petit coq s'appelle *cochet* ; jadis à Orléans, *quoy* ou *cocher*. En Lorraine on dit *gea* pour le coq, et *geline* pour la poule. En Picardie on nomme la poule *glaine* ou *gleine*.

pas encore assez connu ; excepté le petit nombre de personnes qui font une étude particulière des productions de la Nature, il en est peu qui n'aient quelque chose à apprendre sur les détails de sa forme extérieure , sur la structure de ses parties internes , sur ses habitudes naturelles ou acquises , sur les différences qu'entraînent celles du sexe, du climat, des alimens ; enfin sur les variétés des races diverses qui se sont séparées plus tôt ou plus tard de la souche primitive.

Mais si le coq est trop peu connu de la plupart des hommes , il n'est pas moins embarrassant pour un naturaliste à méthode, qui ne croit connoître un objet que lorsqu'il a su lui trouver une place dans ses classes et dans ses genres ; car , si , prenant les carac-

domesticus. Gallina domestica. Brisson , Ornithol. gen. 3 , sp. 1.

Phasianus gallus et gallina. phasianus domesticus. Lin. Syst. nat. edit. 13 , gen. 101 , sp. 1 , var. *b.*

Phasianus carunculâ compressâ verticis geninâque gulâ , auribus nudis , caudâ compressâ adscendente , pennis colli linearibus elongatis. . . phasianus domesticus. Latham , Syst. ornith. gen. 54 , sp. 1 , var. *b.*

S O N N I N I.

tères généraux de ses divisions méthodiques dans le nombre des doigts, il le met au rang des oiseaux qui en ont quatre, que fera-t-il de la poule à cinq doigts, qui est certainement une poule, et même fort ancienne, puisqu'elle remonte jusqu'au tems de Columelle, qui en parle comme d'une race de distinction (1)? Que s'il fait du coq une classe à part, caractérisée par forme singulière de sa queue, où placera-t-il le coq sans croupion, et par conséquent sans queue, et qui n'en est pas moins un coq? Que s'il admet pour caractère de cette espèce d'avoir les jambes garnies de plumes jusqu'au talon, ne sera-t-il pas embarrassé du coq pattu, qui a des plumes jusqu'à l'origine des doigts, et du coq du Japon, qui en a jusqu'aux ongles? Enfin s'il veut ranger les gallinacés à la classe des granivores, et que, dans le nombre et la structure de leurs estomacs et de leurs intestins, il croie voir clairement qu'ils sont en effet destinés à se nourrir de graines et d'autres matières végétales, comment s'expliquera-t-il à lui-même cet appétit de préférence qu'il montre constamment pour les

(1) *Generosissimæ creduntur quæ quinos habent digitos.* Columelle, lib. 8, cap. 2.

vers de terre , et même pour toute chair hachée , cuite ou crue , à moins qu'il ne se persuade que la Nature ayant fait la poule granivore par ses longs intestins et son double estomac , l'a fait aussi vermivore , et même carnivore par son bec un tant soit peu crochu ; ou plutôt ne conviendra-t-il pas , s'il est de bonne foi , que les conjectures que l'on se permet ainsi sur les intentions de la Nature , et les efforts que l'on tente pour renfermer l'inépuisable variété de ses ouvrages , dans les limites étroites d'une méthode particulière , ne paroissent être faits que pour donner essor aux idées vagues et aux petites spéculations d'un esprit qui ne peut en concevoir de grandes , et qui s'éloigne d'autant plus de la vraie marche de la Nature , et de la connoissance réelle de ses productions ? Ainsi , sans prétendre assujettir la nombreuse famille des oiseaux à une méthode rigoureuse , ni la renfermer toute entière dans cette espèce de filet scientifique dont , malgré toutes nos précautions , il s'en échapperoit toujours quelques-uns , nous nous contenterons de rapprocher ceux qui nous paroîtront avoir quelque rapport entre eux , et nous tâcherons de les faire connoître par les traits les

plus caractérisés de leur conformation intérieure , et sur-tout par les principaux faits de leur histoire.

Le coq est un oiseau pesant, dont la démarche est grave et lente , et qui, ayant les ailes fort courtes, ne vole que rarement, et quelquefois avec des cris qui expriment l'effort ; il chante indifféremment la nuit et le jour , mais non pas régulièrement à certaines heures (1), et son chant

(1) Quoique le chant du coq ne se fasse pas entendre avec une exacte régularité à certaines heures , il est vrai de dire qu'il a lieu à des tems du jour et de la nuit assez marqués pour devenir une espèce d'horloge qui sert aux habitans de la campagne à diriger des travaux auxquels une exacte précision n'est pas nécessaire. Le batteur en grange se lève au chant matutinal du coq , c'est-à-dire , à deux ou trois heures après minuit ; les cris répétés des coqs d'un village , s'écoutant et se répondant entre eux , annoncent le milieu du jour. Pendant quelques mois de l'hyver , le coq n'attend pas l'approche de l'aurore pour faire entendre ses cris perçans ; il s'agite et bat des ailes dans le poulailler vers dix à onze heures du soir , et avertit les femmes qui veillent rassemblées , que bientôt elles doivent se retirer. Comme c'est ordinairement au commencement de l'hyver que les coqs chantent ainsi le soir , les habitans superstitieux des campagnes de mon pays (la Lorraine) sont persuadés

est fort différent de celui de sa femelle, quoiqu'il y ait aussi quelques femelles qui ont le même cri du coq, c'est-à-dire; qui font le même effort du gosier avec un moindre effet; car leur voix n'est pas si forte, et ce cri n'est pas si bien articulé. Il gratte la terre pour chercher sa nourriture; il avale autant de petits cailloux que de grains, et n'en digère que mieux; il boit en prenant de l'eau dans son bec et levant la tête à chaque fois pour l'avaler; il dort le plus souvent un pied en l'air (1) et en cachant sa tête sous l'aile du même côté; son corps, dans sa situation naturelle, se soutient à peu près parallèle au plan de position; le bec de même; le cou s'élève verticalement; le front est orné d'une crête rouge et charnue, et le dessous du bec d'une double membrane de même couleur et de même nature: ce n'est cependant ni de la

que c'est un accessoire de l'*avent*, et que la divinité a chargé les coqs d'annoncer l'avènement du rédempteur des hommes ou la venue des fêtes de Noël.

S O N N I N I.

(1) *Nota.* Par une suite de cette attitude habituelle, la cuisse qui porte ordinairement le corps est la plus charnue, et nos gourmands savent bien la distinguer de l'autre dans les chapons et les poulardes.

chair, ni des membranes, mais une substance particulière, et qui ne ressemble à aucune autre.

Dans les deux sexes, les narines sont placées de part et d'autre du bec supérieur, et les oreilles de chaque côté de la tête, avec une peau blanche au dessous de chaque oreille; les pieds ont ordinairement quatre doigts, quelquefois cinq, mais toujours trois en avant et le reste en arrière; les plumes sortent deux à deux de chaque tuyau, caractère assez singulier, qui n'a été saisi que par très-peu de naturalistes; la queue est à peu près droite, et néanmoins capable de s'incliner du côté du cou et du côté opposé; cette queue, dans les races de gallinacés qui en ont une, est composée de quatorze grandes plumes qui se partagent en deux plans égaux, inclinés l'un à l'autre, et qui se rencontrent par leur bord supérieur sous un angle plus ou moins aigu; mais ce qui distingue le mâle, c'est que les deux plumes du milieu de la queue sont beaucoup plus longues que les autres, et se recourbent en arc; que les plumes du cou et du croupion sont longues et étroites, et que leurs pieds sont armés d'éperons: il est vrai qu'il se trouve aussi des poules qui ont des épe-

rons , mais cela est rare ; et les poules ainsi éperonnées , ont beaucoup d'autres rapports avec le mâle ; leur crête relève ainsi que leur queue ; elles imitent le chant du coq (1), et cherchent à l'imiter en choses plus essen-

(1) Toutes les poules qui cherchent à imiter le chant du coq , n'ont pas les pieds armés d'éperons ni d'autres caractères qui les rapprochent des formes du coq. J'ai eu souvent dans ma basse-cour de ces poules chanteuses , qui n'offroient rien de particulier dans leur conformation , et j'ai remarqué que cette manie d'imitation dans le chant ne prend qu'à des jeunes poules de l'année , et qu'elles ne la conservent pas toujours. Je ne sais sur quoi les livres d'économie rurale , qui se copient tous , parce qu'il est plus facile de copier que d'observer , se fondent pour recommander de se défaire promptement des poules qui chantent ; et souvent je me suis assuré qu'elles pouvoient comme les autres , et qu'elles ne méritoient sous aucun rapport l'espèce de proscription à laquelle on les a vouées. Les ménagères de la Lorraine ne manquent pas de tuer sur le champ toute poule qui imite le coq , et qu'elles appellent *poule qui chante le coq* , mais c'est par un préjugé superstitieux ; elles pensent que ces poules tiennent à quelque maléfice du démon , et sont d'un augure sinistre. Elles citent à ce sujet un proverbe fort plaisant : *Poule qui chante , prêtre qui danse , femme qui parle latin , n'arrivent jamais à belle fin.* SONNINI

tielles (1) ; mais on auroit tort de les regarder pour cela comme hermaphrodites , puisqu'étant incapables des véritables fonctions du mâle , et n'ayant que du dégoût pour celles qui leur conviendroient mieux , ce sont , à vrai dire , des individus viciés , indécis , privés de l'usage du sexe , et même des attributs essentiels de l'espèce , puisqu'ils ne peuvent en perpétuer aucune.

Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux , de la fierté dans la démarche , de la liberté dans ses mouvemens , et toutes les proportions qui annoncent la force : un coq ainsi fait , n'imprimerait pas la terreur à un lion , comme on l'a dit et écrit tant de fois , mais il inspirera de l'amour à un grand nombre de poules ; si on veut le ménager , on ne lui en laissera que douze ou quinze. Columelle vouloit qu'on ne lui en donnât pas plus de cinq ; mais quand il en auroit cinquante chaque jour , on prétend qu'il ne manqueroit à aucune (2) : à la vérité , personne ne peut assurer que toutes ses approches soient réelles , efficaces et capables de féconder les œufs de sa femelle. Ses desirs

(1) Aristot. Hist. anim. lib. 9 , cap. 49.

(2) Aldrovande , tom. II , lib. 14.

ne sont pas moins impétueux que ses besoins paroissent être fréquens. Le matin, lorsqu'on lui ouvre la porte du poulailler où il a été enfermé pendant la nuit, le premier usage qu'il fait de sa liberté est de se joindre à ses poules; il semble que chez lui le besoin de manger ne soit que le second; et lorsqu'il a été privé de poules pendant du tems, il s'adresse à la première femelle qui se présente, fût-elle d'une espèce fort éloignée (1), et même il s'en fait une du premier mâle qu'il trouve en son chemin: le premier fait est cité par Aristote, et le second est attesté par l'observation de M. Edwards (2), et par une loi dont parle Plutarque (3), laquelle condamnoit au feu tout coq convaincu de cet excès de nature.

(1) *Ex perdice et gallinaceo tertium generatur quod procedente tempore feminæ assimilatur.* Aristot. loco citato.

(2) *Nota.* Ayant renfermé trois ou quatre jeunes coqs dans un lieu où ils ne pouvoient avoir de communication avec aucune poule, bientôt ils déposèrent leur animosité précédente; et au lieu de se battre, chacun tâchoit de cocher son camarade, quoiqu'aucun ne parût bien aise d'être coché. (Voyez Préface des Glanures, tom. II.)

(3) *Tractatu NUM BRUTA RATIONE UTANTUR.*

Les poules doivent être assorties au coq, si l'on veut une race pure ; mais si l'on cherche à varier et même à perfectionner l'espèce, il faut croiser les races. Cette observation n'avoit point échappé aux anciens : Columelle dit positivement que les meilleurs poulets sont ceux qui proviennent du mélange d'un coq de race étrangère avec les poules communes ; et nous voyons dans Athénée que l'on avoit encore enchéri sur cette idée, en donnant un coq-faisan aux poules ordinaires (1).

Dans tous les cas, on doit choisir celles qui ont l'œil éveillé, la crête flottante et rouge, et qui n'ont point d'éperons ; les proportions de leur corps sont en général plus légères que celles du mâle ; cependant elles ont les plumes plus larges et les jambes plus basses : les bonnes fermières donnent la préférence aux poules noires, comme étant plus fécondes que les blanches, et pouvant

(1) De Re rusticâ, lib. 8, cap. 2. — *Nota.* Longolius indique la façon de faire réussir cette union du coq-faisan avec les poules communes. (Gesner, de Avibus, pag. 445.) Et l'on m'a assuré que ces poules se mêlent aussi avec le coq-peintade, lorsqu'on les a élevés de jeunesse ensemble ; mais que les mulets qui proviennent de ce mélange sont peu féconds.

échapper plus facilement à la vue perçante de l'oiseau de proie qui plane sur les basses-cours (1).

Le coq a beaucoup de soin, et même d'inquiétude et de souci pour ses poules; il ne les perd guère de vue; il les conduit, les défend, les menace, va chercher celles qui s'écartent, les ramène, et ne se livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour de lui: à juger par les différentes inflexions de sa voix, et par les différentes expressions de sa mine, on ne peut guère douter qu'il ne leur parle différens langages. Quand il les perd, il donne des signes de regrets; quoique aussi jaloux qu'amoureux, il n'en maltraite aucune; sa jalousie ne l'irrite que contre ses concurrents; s'il se présente un autre coq, sans lui donner le tems de rien entreprendre, il accourt, l'œil en feu, les plumes hérissées, se jette sur son rival et lui livre un combat opiniâtre jusqu'à ce que l'un ou l'autre suc-

(1) L'on prétend, je ne sais sur quel fondement, que les poules qui sont haut montées sur jambes, pondent moins que les autres; mais ce qui est plus certain, c'est que les poules trop grasses pondent peu.

combe , ou que le nouveau venu lui cède le champ de bataille : le desir de jouir , toujours trop violent , le porte non seulement à écarter tout rival , mais même tout obstacle innocent ; il bat et tue quelquefois les poussins pour jouir plus à son aise de la mère : mais ce seul desir est-il la cause de sa fureur jalouse ? Au milieu d'un sérail nombreux , et avec toutes les ressources qu'il sait se faire , comment pourroit-il craindre le besoin ou la disette ? Quelque véhémens que soient ses appétits , il semble craindre encore plus le partage qu'il ne desire la jouissance ; et comme il peut beaucoup , sa jalousie est au moins plus excusable et mieux sentie que celle des autres sultans ; d'ailleurs , il a , comme eux , une poule favorite qu'il cherche de préférence , et à laquelle il revient presque aussi souvent qu'il va vers les autres.

Et ce qui paroît prouver que sa jalousie ne laisse pas d'être une passion réfléchie , quoiqu'elle ne porte pas contre l'objet de ses amours , c'est que plusieurs coqs dans une basse-cour ne cessent de se battre , au lieu qu'ils ne battent jamais les chapons , à moins que ceux-ci ne prennent l'habitude de suivre quelque poule.

Les hommes , qui tirent parti de tout ,

pour leur amusement, ont bien su mettre en œuvre cette antipathie invincible que la Nature a établie entre un coq et un coq ; ils ont cultivé cette haine innée avec tant d'art, que les combats de deux oiseaux de basse-cour sont devenus des spectacles dignes d'intéresser la curiosité des peuples, même des peuples polis, et en même tems des moyens de développer et entretenir dans les âmes cette précieuse férocité, qui est, dit-on, le germe de l'héroïsme. On a vu, on voit encore tous les jours dans plus d'une contrée, des hommes de tous états accourir en foule à ces grotesques tournois, se diviser en deux partis, chacun de ces partis s'échauffer pour son combattant, joindre la fureur des gageures les plus outrées à l'intérêt d'un si beau spectacle, et le dernier coup de bec de l'oiseau vainqueur renverser la fortune de plusieurs familles : c'étoit autrefois la folie des rhodiens, des tangriens, de ceux de Pergame (1); c'est aujourd'hui celle des chinois (2), des habitans des Philippines, de Java,

(1) Pline, Hist. nat. lib. 10, cap. 27.

(2) Gemelli Carreri, tom. V, pag. 36, anciennes relations des Indes et de la Chine. Traduction de l'arabe, pag. 105.

de l'isthme de l'Amérique, et de quelques autres nations des deux continens. (1) (2).

Au reste, les coqs ne sont pas les seuls oiseaux dont on ait ainsi abusé : les athéniens, qui avoient un jour dans l'année (3)

(1) Navarete, Description de la Chine, pag. 40.

(2) Dans l'île de Sumatra, la passion pour les combats des coqs est si grande, que c'est pour les naturels plutôt une occupation sérieuse qu'un amusement. On rencontre rarement un homme, voyageant dans le pays, sans un coq sous le bras, et quelquefois on trouve cinquante personnes de compagnie avec leurs coqs. Ils font souvent de gros paris ; ils risquent quelquefois jusqu'à cent piastres ; on a même vu des pères aventurer leur fille ou leur femme, et des enfans leur mère ou leur sœur, sur l'issue d'un combat de coqs, lorsqu'un hasard malheureux les a dépouillés de leurs biens et réduits au désespoir. Il y a toujours quatre arbitres nommés pour décider toutes les contestations qui peuvent s'élever pendant ces combats, sur lesquels on trouve des détails curieux, mais trop longs pour être rapportés ici, dans l'histoire de Sumatra, par Marsden, traduct. franç. t. II, pag. 70 et suivantes. SONNINI.

(3) Thémistocle allant combattre les perses, et voyant que ses soldats montroient peu d'ardeur, leur fit remarquer l'acharnement avec lequel des coqs se battoient : « Voyez, leur dit-il, le courage indomptable de ces animaux ; cependant ils n'ont d'autre motif que le desir de vaincre, et vous, qui combattez

consacré à ces combats de coqs, employoient aussi les cailles au même usage ; et les chinois élèvent encore aujourd'hui, pour le combat, certains petits oiseaux ressemblans à des cailles ou à des linottes ; et par-tout la manière dont ces oiseaux se battent est différente, selon les diverses écoles où ils ont été formés, et selon la diversité des armes offensives dont on les affuble : mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les coqs de Rhodes, qui étoient plus grands, plus forts que les autres, et beaucoup plus ardens au combat, l'étoient au contraire beaucoup moins pour leurs femelles ; il ne leur falloit que trois poules au lieu de quinze ou vingt, soit que leur feu se fût éteint dans la solitude forcée où ils avoient coutume de vivre, soit que leur colère, trop souvent excitée, eût étouffé en eux des passions plus douces, et qui cependant étoient dans l'origine le principe de leur courage et la source de leurs disposi-

pour vos foyers, pour les tombeaux de vos pères, pour la liberté..... ». Ce peu de mots ranima le courage de l'armée, et Thémistocle remporta la victoire : ce fut en mémoire de cet événement que les athéniens instituèrent une espèce de fête qui se célébroit par des combats de coqs. (Voyez Elie'n , de variâ Historiâ. lib. 2.)

tions guerrières. Les mâles de cette race étoient donc moins mâles que les autres, et les femelles, qui souvent ne sont que ce qu'on les fait, étoient moins fécondes et plus paresseuses, soit à couvrir leurs œufs, soit à mener leurs poussins : tant l'art avoit bien réussi à dépraver la Nature ! tant l'exercice des talens de la guerre est opposé à ceux de la propagation !

Les poules n'ont pas besoin du coq pour produire des œufs ; il en naît sans cesse de la grappe commune de l'ovaire, lesquels, indépendamment de toute communication avec le mâle, peuvent y grossir, et en grossissant acquièrent leur maturité, se détachent de leur calice et de leur pédicule, parcourent l'*oviductus* dans toute sa longueur, chemin faisant, s'assimilent, par une force qui leur est propre, la lymphe dont la cavité de cet *oviductus* est remplie, en composent leur blanc, leurs membranes, leurs coquilles, et ne restent dans ce viscère que jusqu'à ce que ses fibres élastiques et sensibles, étant gênées, irritées par la présence de ces corps devenus désormais des corps étrangers, entrent en contradiction, et les poussent au dehors, le gros bout le premier, selon Aristote.

Ces œufs sont tout ce que peut faire la nature prolifique de la femelle seule et abandonnée à elle-même; elle produit bien un corps organisé capable d'une sorte de vie, mais non un animal vivant semblable à sa mère, et capable lui-même de produire d'autres animaux semblables à lui; il faut pour cela le concours du coq et le mélange intime des liqueurs séminales des deux sexes; mais lorsqu'une fois ce mélange a eu lieu, les effets en sont durables. Harvey a observé que l'œuf d'une poule séparée du coq depuis vingt jours, n'étoit pas moins fécond que ceux qu'elle avoit pondus peu après l'accouplement, mais l'embryon qu'il contenoit n'étoit pas plus avancé pour cela, et il ne falloit pas le tenir sous la poule moins de tems qu'aucun autre pour le faire éclore; preuve certaine que la chaleur seule ne suffit pas pour opérer ou avancer le développement du poulet, mais qu'il faut encore que l'œuf soit formé, ou bien qu'il se trouve en lieu où il puisse transpirer, pour que l'embryon qu'il renferme soit susceptible d'incubation, autrement tous les œufs qui resteroient dans l'*oviductus* vingt-un jours après avoir été fécondés, ne manqueroient pas d'y éclore, puisqu'ils auroient le tems

et la chaleur nécessaires pour cela , et les poules seroient tantôt ovipares et tantôt vivipares (1).

Le poids moyen d'un œuf de poule ordinaire est d'environ une once six gros ; si on ouvre un de ces œufs avec précaution , on trouvera d'abord sous la coque une membrane commune qui en tapisse toute la cavité , ensuite le blanc externe , qui a la forme de cette cavité ; puis le blanc interne , qui est plus arrondi que le précédent , et enfin au centre de ce blanc le jaune , qui est sphérique : ces différentes parties sont contenues chacune dans sa membrane propre ; et toutes ces membranes sont attachées ensemble à l'endroit de ces *chalazæ* ou cordons , qui forment comme les deux poles du jaune ; la petite vésicule lenticulaire appelée *cicatricule* , se trouve à peu près sur son équateur , et fixée solidement à sa surface (2).

(1) *Nota.* Je ne vois que le docteur Michel Lyzerats qui ait parlé d'une poule vivipare ; mais les exemples en seroient plus fréquens , s'il ne falloit que de la chaleur à un œuf fécondé pour éclore. (Voyez Ephémérides d'Allemagne , dec. 2 , ann. 4 append. observ. 28.)

(2) *Nota.* Bellini , trompé par ses expériences ,

A l'égard de sa forme extérieure, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la décrire, mais elle est assez souvent altérée par des accidens dont il est facile, ce me semble, de rendre raison, d'après l'histoire de l'œuf même et de sa formation.

Il n'est pas rare de trouver deux jaunes dans une seule coque; cela arrive lorsque deux œufs également mûrs se détachent en même tems de l'ovaire, parcourent ensemble l'*oviductus*, et formant leur blanc sans se séparer, se trouvent réunis sous la même enveloppe.

ou plutôt par les conséquences qu'il en avoit tirées, croyoit et avoit fait croire à beaucoup de monde, que dans les œufs frais durcis à l'eau bouillante, la cicatricule quittoit la surface du jaune pour se retirer au centre; mais que dans les œufs couvés, durcis de même, la cicatricule restoit constamment attachée à la surface. Les savans de Turin, en répétant et variant les mêmes expériences, se sont assurés que dans tous les œufs couvés ou non couvés, la cicatricule restoit toujours adhérente à la surface du jaune durci, et que le corps blanc que Bellini avoit vu au centre, et qu'il avoit pris pour la cicatricule, n'étoit rien moins que cela, et ne paroissoit en effet au centre du jaune que lorsqu'il étoit ni trop, ni trop peu cuit.

Si, par quelque accident facile à supposer, un œuf détaché depuis quelque tems de l'ovaire, se trouve arrêté dans son accroissement, et qu'étant formé autant qu'il peut l'être, il se rencontre dans la sphère d'activité d'un autre œuf qui aura toute sa force, celui-ci l'entraînera avec lui, et ce sera un œuf dans un œuf (1) (2).

On comprendra de même comment on y trouve quelquefois une épingle ou tout autre corps étranger qui aura pu pénétrer jusque dans l'*oviductus* (3).

Il y a des poules qui donnent des œufs hardés ou sans coque, soit par le défaut de la matière propre dont se forme la coque, soit parce qu'ils sont chassés de l'*oviductus* avant leur entière maturité; aussi n'en voit-on jamais éclore de poulet, et cela arrive, dit-on aux poules qui sont trop grasses : des

(1) Collection académique, partie française, tom. I, pag. 388; et tom. II, pag. 327; et partie étrangère, tom. IV, pag. 37.

(2) Il est question, dans le Journal de physique, année 1798, d'un œuf nouvellement pondu, qui contenoit un poulet; mais Serrain, médecin de Saintes, qui annonce cette particularité, n'a pas vu lui-même cet œuf.

SONNINI.

(3) *Ibidem*, partie française, tom. I, pag. 388.

causes directement contraires produisent les œufs à coque trop épaisse et même des œufs à double coque : on en a vu qui avoient conservé le pédicule par lequel ils étoient attachés à l'ovaire, d'autres qui étoient contournés en manière de croissant, d'autres qui avoient la forme d'une poire, d'autres enfin qui portoient sur leur coquille l'empreinte d'un soleil, d'une comète (1), d'une éclipse ou de tel autre objet dont on avoit l'imagination frappée ; on en a même vu quelques-uns de lumineux : ce qu'il y avoit de réel dans ces premiers phénomènes, c'est-à-dire, les altérations de la forme de l'œuf, ou les empreintes à la surface, ne doit s'attribuer qu'aux différentes compressions qu'il avoit éprouvées dans le tems que sa coque étoit encore assez souple pour céder à l'effort, et néanmoins assez ferme pour en conserver l'impression. Il ne seroit pas tout à fait si facile de rendre raison des œufs lumineux (2) ; un docteur allemand en a observé de tels, qui étoient actuellement

(1) Collection académique, partie étrangère, t. IV, pag. 160.

(2) Ephémérides des curieux de la Nature, déc. 2, ann. 6, append. observ. 25.

sous une poule blanche, fécondée, ajoute-t-il, par un coq très-ardent : on ne peut honnêtement nier la possibilité du fait, mais comme il est unique, il est prudent de répéter l'observation avant de l'expliquer.

A l'égard de ces prétendus œufs de coq, qui sont sans jaune, et contiennent, à ce que croit le peuple, un serpent (1), ce n'est autre chose, dans la vérité, que le premier produit d'une poule trop jeune, ou le dernier effort d'une poule épuisée par sa fécondité même, ou enfin ce ne sont que des œufs imparfaits dont le jaune aura été crevé dans l'*oviductus* de la poule, soit par quelque accident, soit par un vice de conformation, mais qui auront toujours conservé leurs cordons ou *chalazæ*, que les amis du merveilleux n'auront pas manqué de prendre pour un serpent. C'est ce que M. de la Peyronie a mis hors de doute, par la dissection d'une poule qui pondoit de ces œufs; mais ni M. de la Peyronie, ni Thomas Bartholin, qui ont disséqué de prétendus coqs ovipares (2), ne leur ont trouvé d'œufs, ni d'ovaires, ni aucune partie équivalente.

(1) Collection académique, partie française, t. III,

(2) Collect. académ., partie étrang., t. IV p. 225.

Les poules pondent indifféremment pendant toute l'année, excepté pendant la mue, qui dure ordinairement six semaines ou deux mois, sur la fin de l'automne et au commencement de l'hiver : cette mue n'est autre chose que la chute des vieilles plumes qui se détachent comme les vieilles feuilles des arbres, et comme les vieux bois des cerfs, étant poussées par les nouvelles. Les coqs y sont sujets comme les poules ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les nouvelles plumes prennent quelquefois une couleur différente de celle des anciennes. Un de nos observateurs a fait cette remarque sur une poule et sur un coq, et tout le monde la peut faire sur plusieurs autres espèces d'oiseaux, et particulièrement sur les bengalis, dont le plumage varie presque à chaque mue ; et en général, presque tous les oiseaux ont leurs premières plumes, en naissant, d'une couleur différente de celle dont elles doivent revenir dans la suite.

La fécondité ordinaire des poules consiste à pondre presque tous les jours ; on dit qu'il y en a en Samogitie (1), à Malaca et

(1) Rzaczynski, Hist. nat. polon. pag. 432.

ailleurs (2), qui pondent deux fois par jour. Aristote parle de certaines poules d'Illyrie qui pondoient jusqu'à trois fois, et il y a apparence que ce sont les mêmes que ces petites poules adriènes ou adriatiques dont il parle dans un autre endroit, et qui étoient renommées par leur fécondité : quelques-uns ajoutent qu'il y a telle manière de nourrir les poules communes, qui leur donne cette fécondité extraordinaire; la chaleur y contribue beaucoup : on peut faire pondre les poules en hyver, en les tenant dans une écurie où il y a toujours du fumier chaud, sur lequel elles puissent séjourner (1).

Dès qu'un œuf est pondu, il commence à transpirer, et perd chaque jour quelques grains de son poids par l'évaporation des parties les plus volatiles de ses sucs. A mesure que cette évaporation se fait, ou bien il s'épaissit, se durcit et se dessèche, ou bien

(1) Bontekœ, Voyage aux Indes orientales, page 234.

(2) La nourriture contribue encore plus que la chaleur à la fécondité des poules. Pendant un hyver fort dur, mes poules n'ont cessé de pondre, quoique mon poulailler fût isolé et qu'il ne tînt à aucune écurie, ni à d'autres lieux échauffés; je les nourrissois avec des graines de tournesol. SONNINI.

il contracte un mauvais goût, et il se gâte enfin totalement au point qu'il devient incapable de rien produire. L'art de lui conserver long-tems toutes ses qualités, se réduit à mettre obstacle à cette transpiration (1) par une couche de matière grasse quelconque, dont on enduit exactement sa coque quelques momens après qu'il a été pondu; avec cette seule précaution on gardera, pendant plusieurs mois et même pendant des années, des œufs bons à manger, susceptibles d'incubation, et qui auront en un mot toutes les propriétés des œufs frais (2). Les habitans de Tonquin les conservent dans une espèce de pâte faite avec de la cendre tamisée et de la

(1) *Nota.* Le Journal économique du mois de mars 1755. fait mention de trois œufs, bons à manger, trouvés en Italie dans l'épaisseur d'un mur construit il y avoit trois cents ans; ce fait est d'autant plus difficile à croire, qu'un enduit de mortier ne seroit pas suffisant pour conserver un œuf, et que les murs les plus épais étant sujets à l'évaporation dans tous les points de leur épaisseur, puisque les mortiers de l'intérieur se sèchent à la longue, ils ne peuvent empêcher la transpiration des œufs cachés dans leur épaisseur, ni par conséquent les conserver.

(2) Pratique de l'art de faire éclore les poulets, pag. 158.

saumure, d'autres indiens dans de l'huile (1) le vernis peut aussi servir à conserver les œufs que l'on veut manger; mais la graisse n'est pas moins bonne pour cet usage, et vaut mieux pour conserver les œufs que l'on veut faire couver, parce qu'elle s'enlève plus facilement que le vernis, et qu'il faut nettoyer de tout enduit les œufs dont on veut que l'incubation réussisse; car tout ce qui nuit à la transpiration nuit aussi au succès de l'incubation.

J'ai dit que le concours du coq étoit nécessaire pour la fécondation des œufs, et c'est un fait acquis par une longue et constante expérience; mais les détails de cet acte si essentiel dans l'histoire des animaux sont trop peu connus; on sait, à la vérité, que la verge du mâle est double, et n'est autre chose que les deux mamelons par lesquels se terminent les vaisseaux spermaticques à l'endroit de leur insertion dans le cloaque; on sait que la vulve de la femelle est placée au dessus de l'anus, et non au dessous comme dans les quadrupèdes (2);

(1) Suite du Voyage de Tavernier, t. V, p. 225 et 226.

(2) Redi, degli Animali viventi, etc. Collection académique, partie étrangère, tom. IV, pag. 520; et Regnier Graaf, pag. 243.

On sait que le coq s'approche de la poule par une espèce de pas oblique, accéléré, baissant les ailes comme un coq-d'Inde qui fait la roue, étalant même sa queue à demi, et accompagnant son action d'un certain murmure expressif, d'un mouvement de trépidation et de tous les signes du desir pressant; on sait qu'il s'élançe sur la poule, qui le reçoit en pliant les jambes, se mettant ventre à terre, et écartant les deux plans de longues plumes dont sa queue est composée; on sait que le mâle saisit avec son bec la crête ou les plumes du sommet de la tête de la femelle, soit par manière de caresse, soit pour garder l'équilibre; qu'il ramène la partie postérieure de son corps où est la double verge, et l'applique vivement sur la partie postérieure du corps de la poule où est l'orifice correspondant; que cet accouplement dure d'autant moins qu'il est plus souvent répété, et que le coq semble s'applaudir après par un battement d'ailes et par une espèce de chant de joie ou de victoire; on sait que le coq a des testicules, que sa liqueur séminale réside, comme celle des quadrupèdes, dans des vaisseaux spermatiques; on sait, par mes observations, que celle de la poule réside

dans la cicatricule de chaque œuf, comme celle des femelles quadrupèdes dans le corps glanduleux des testicules ; mais on ignore si la double verge du coq, ou seulement l'une des deux, pénètre dans l'orifice de la femelle, et même s'il y a intromission réelle ou une compression forte, ou un simple contact ; on ne sait pas encore quelle doit être précisément la condition d'un œuf pour qu'il puisse être fécondé, ni jusqu'à quelle distance l'action du mâle peut s'étendre ; en un mot, malgré le nombre infini d'expériences et d'observations que l'on a faites sur ce sujet, on ignore encore quelques-unes des principales circonstances de la fécondation.

Son premier effet connu est la dilatation de la cicatricule et la formation du poulet dans sa cavité, car c'est la cicatricule qui contient le véritable germe, et elle se trouve dans les œufs fécondés ou non, même dans ces prétendus œufs de coq dont j'ai parlé plus haut (1) ; mais elle est plus petite dans

(1) *Nota.* M. de la Peyronie a observé dans un de ces œufs, une tache ronde, jaune, d'une ligne de diamètre, sans épaisseur, située sur la membrane qu'on trouve sur la coque : on peut croire que cette

les œufs inféconds. Malpighi l'ayant examinée dans des œufs féconds nouvellement pondus et avant qu'ils eussent été couvés, vit au centre de la cicatricule une bulle nageant dans une liqueur, et reconnut au milieu de cette bulle l'embryon du poulet bien formé ; au lieu que la cicatricule des œufs inféconds et produits par la poule seule, sans communication avec le mâle, ne lui présenta qu'un petit globule informe muni d'appendices, remplies d'un suc épais, quoique transparent et environné de plusieurs cercles concentriques (1) ; on n'y aperçoit aucune ébauche d'animal ; l'organisation intime et complète d'une matière informe, n'est que l'effet instantané du mélange des deux liqueurs séminales ; mais s'il ne faut qu'un moment à la Nature pour donner la forme première à cette glaire

tache, qui devrait être blanche, n'étoit jaune ici que parce que le jaune de l'œuf s'étoit épanché de toutes parts, comme on l'a reconnu par la dissection de la poule ; et si elle étoit située sur la membrane qu'on trouve sous la coque, c'est qu'après l'épanchement du jaune, la membrane qui contenoit ce jaune, étoit restée adhérente à celle de la coque.

(1) Malpighi, *Pullus in ovo*.

transparente , et pour la pénétrer du principe de vie dans tous ses points , il lui faut beaucoup de tems et de secours pour perfectionner cette première ébauche ; ce sont principalement les mères qu'elle semble avoir chargées du soin de ce développement , en leur inspirant le desir ou le besoin de couver. Dans la plupart des poules , ce desir se fait sentir aussi vivement , se marque au dehors par des signes aussi énergiques que celui de l'accouplement auquel il succède dans l'ordre de la Nature , sans même qu'il soit excité par la présence d'aucun œuf ; une poule qui vient de pondre éprouve une sorte de transport que partagent les autres poules qui n'en sont que témoins , et qu'elles expriment toutes par des cris de joie répétés (1) ; soit que la cessation subite

(1) *Nota.* Nous n'avons point dans notre langue de termes propres pour exprimer les différens cris de la poule , du coq , des poulets ; les latins , qui se plaignoient de leur pauvreté , étoient beaucoup plus riches que nous , et avoient des expressions pour rendre toutes ces différences. (Voyez Gesner , de *Avibus* , pag. 431.) *Gallus cucurrit* , *pulli pipiunt* , *gallina canturit* , *gracillat* , *pipat* , *singultit* ; *glociunt* *œ quæ volunt incubare* , d'où vient le mot français *glousser* , le seul que nous ayons dans ce genre.

des douleurs de l'accouchement soit toujours accompagnée d'une joie vive, soit que cette mère prévoie dès-lors tous les plaisirs que ce premier plaisir lui prépare : quoi qu'il en soit, lorsqu'elle aura pondu vingt-cinq ou trente œufs, elle se mettra tout de bon à les couvrir ; si on les lui ôte à mesure, elle pondra peut-être deux ou trois fois davantage, et s'épuisera par sa fécondité même ; mais enfin il viendra un tems où, par la force de l'instinct, elle demandera à couvrir par un gloussement particulier, et par des mouvemens et des attitudes non équivoques ; si elle n'a pas ses propres œufs, elle couvrera ceux d'une femelle d'une autre espèce, et même des œufs de pierre ou de craie ; elle couvrera encore après que tout lui aura été enlevé, et elle se consumera en regrets et en vains mouvemens (1) ; si ses recherches sont heureuses, et qu'elle trouve des œufs vrais ou feints dans un lieu retiré et convenable, elle se pose aussitôt dessus, les environne de ses ailes, les échauffe de sa chaleur, les remue doucement

(1) *Nota.* On vient à bout d'éteindre le besoin de couvrir, en trempant souvent dans l'eau froide les parties postérieures de la poule.

les uns après les autres comme pour en jouir plus en détail, et leur communiquer à tous un égal degré de chaleur; elle se livre tellement à cette occupation, qu'elle en oublie le boire et le manger; on dirait qu'elle comprend toute l'importance de la fonction qu'elle exerce; aucun soin n'est omis, aucune précaution n'est oubliée pour achever l'existence de ces petits êtres commencés, et pour écarter les dangers qui les environnent (1). Ce qu'il y a de plus digne de remarque, c'est que la situation d'une couveuse, quelque insipide qu'elle nous paroisse, est peut-être moins une situation d'ennui qu'un état de jouissance continuelle, d'autant plus délicieuse qu'elle est plus recueillie, tant la Nature semble avoir mis d'attraits à tout ce qui a rapport à la multiplication des êtres!

L'effet de l'incubation se borne au développement de l'embryon du poulet qui, comme nous l'avons déjà dit, existe tout

(1) *Nota.* Il n'y a pas jusqu'au bruit qui ne leur soit contraire : on a remarqué qu'une couvée entière de poulets éclos dans la boutique d'un serrurier, fut atteinte de vertiges. (Voyez Collection académique, partie étrangère, tom. III, pag. 25.)

formé dans la cicatrice de l'œuf fécondé : voici à peu près l'ordre dans lequel se fait ce développement, ou plutôt comme il se présente à l'observateur ; et comme j'ai déjà donné dans un assez grand détail tous les faits qui ont rapport au développement du poulet dans l'œuf (1) ; je me contenterai d'en rappeler ici les circonstances essentielles.

Dès que l'œuf a été couvé pendant cinq ou six heures, on voit déjà distinctement la tête du poulet jointe à l'épine du dos, nageant dans la liqueur dont la bulle qui est au centre de la cicatrice est remplie ; sur la fin du premier jour la tête s'est déjà recourbée en grossissant.

Dès le second jour, on voit les premières ébauches des vertèbres qui sont comme de petits globules disposés des deux côtés du milieu de l'épine ; on voit aussi paroître le commencement des ailes et les vaisseaux ombilicaux, remarquables par leur couleur obscure ; le cou et la poitrine se débrouillent, la tête grossit toujours ; on y aperçoit les premiers linéimens des yeux et trois vésicules entourées, ainsi que l'épine, de

(1) Voyez le volume XVII de cet ouvrage, p. 140 et suivantes.

membranes transparentes : la vie du fœtus devient plus manifeste ; déjà l'on voit son cœur battre et son sang circuler.

Le troisième jour, tout est plus distinct, parce que tout a grossi : ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le cœur qui pend hors de la poitrine et bat trois fois de suite, une fois en recevant par l'oreillette le sang contenu dans les veines, une seconde fois en le renvoyant aux artères, et la troisième fois en le poussant dans les vaisseaux ombilicaux ; et ce mouvement continue encore vingt-quatre heures après que l'embryon a été séparé de l'œuf : on aperçoit aussi des veines et des artères sur les vésicules du cerveau, les rudimens de la moëlle de l'épine commencent à s'étendre le long des vertèbres : enfin on voit tout le corps du fœtus, comme enveloppé d'une partie de la liqueur environnante, qui a pris plus de consistance que le reste.

Les yeux sont déjà fort avancés le quatrième jour ; on y reconnoît fort bien la prunelle, le cristallin, l'humeur vitrée ; on voit, outre cela, dans la tête, cinq vésicules remplies d'humeur, lesquelles, se rapprochant et se recouvrant peu à peu les jours suivans, formeront enfin le cerveau enveloppé de

toutes ses membranes ; les ailes croissent, les cuisses commencent à paroître et le corps à prendre de la chair.

Les progrès du cinquième jour consistent, outre ce qui vient d'être dit, en ce que tout le corps se recouvre d'une chair onctueuse ; que le cœur est retenu au dedans par une membrane fort mince, qui s'étend sur la capacité de la poitrine, et que l'on voit les vaisseaux ombilicaux sortir de l'abdomen (1).

Le sixième jour, la moëlle de l'épine s'étant divisée en deux parties, continue de s'avancer le long du tronc ; le foie, qui étoit blanchâtre auparavant, est devenu de couleur obscure, le cœur bat dans ses deux ventricules, le corps du poulet est recouvert de la peau, et sur cette peau l'on voit déjà poindre les plumes.

Le bec est facile à distinguer le septième jour ; le cerveau, les ailes, les cuisses et les pieds ont acquis leur figure parfaite ; les

(1) *Nota.* Les vaisseaux qui se répandent dans le jaune de l'œuf, et qui par conséquent se trouvent hors de l'abdomen du poulet, rentrent peu à peu dans cette cavité, selon la remarque de Stenou. (Voyez Collection académique, partie étrangère, tome V, pag. 572.)

deux ventricules du cœur paroissent comme deux bulles contiguës et réunies par leur partie supérieure avec le corps des oreillettes : on remarque deux mouvemens successifs dans les ventricules aussi bien que dans les oreillettes , ce sont comme deux cœurs séparés.

Le poumon paroît à la fin du neuvième jour, et sa couleur est blanchâtre ; le dixième jour, les muscles des ailes achèvent de se former, les plumes continuent de sortir, et ce n'est que le onzième jour qu'on voit des artères, qui auparavant étoient éloignées du cœur, s'y attacher, et que cet organe se trouve parfaitement conformé et réuni en deux ventricules.

Le reste n'est qu'un développement plus grand des parties, qui se fait jusqu'à ce que le poulet casse sa coquille après avoir pipé (1) ; ce qui arrive ordinairement le vingt unième jour, quelquefois le dix-huitième, d'autres fois le vingt-septième.

Toute cette suite de phénomènes, qui forme un spectacle si intéressant pour un observateur, est l'effet de l'incubation opérée

(1) Voyez le volume XVII de cet ouvrage, p. 160 et suivantes.

par une poule , et l'industrie humaine n'a pas trouvé qu'il fût au dessous d'elle d'en imiter les procédés. D'abord de simples villageois d'Egypte , et ensuite des physiciens de nos jours , sont venus à bout de faire éclore des œufs aussi bien que la meilleure couveuse , et d'en faire éclore un très-grand nombre à la fois ; tout le secret consiste à tenir ces œufs dans une température qui réponde à peu près au degré de la chaleur de la poule , et à les garantir de toute humidité et de toute exhalaison nuisible , telle que celle du charbon , de la braise , même de celle des œufs gâtés : en remplissant ces deux conditions essentielles , et en y joignant l'attention de retourner souvent les œufs , et de faire circuler dans le four ou l'étuve les corbeilles qui les contiendront , en sorte que non seulement chaque œuf , mais chaque partie du même œuf participe à peu près également à la chaleur requise , on réussira toujours à faire éclore des milliers de poulets.

Toute chaleur est bonne pour cela ; celle de la mère poule n'a pas plus de privilège que celle de tout autre animal , sans en excepter l'homme (1) , ni celle du feu solaire

(1) *Nota.* On sait que Livie , étant grosse , imagina

ou terrestre, ni celle d'une couche de tan ou de fumier : le point essentiel est de savoir s'en rendre maître, c'est-à-dire, d'être toujours en état de l'augmenter et de la diminuer à son gré : or, il sera toujours possible, au moyen de bons thermomètres distribués avec intelligence dans l'intérieur du four ou de l'étuve, de savoir le degré de chaleur de ses différentes régions ; de la conserver

de couvrir et faire éclore un œuf dans son sein, voulant augurer du sexe de son enfant par le sexe du poussin qui viendrait ; ce poussin fut mâle, et son enfant aussi. Les augures ne manquèrent pas de se prévaloir du fait pour montrer aux plus incrédules la vérité de leur art : mais ce qui reste le mieux prouvé, c'est que la chaleur humaine est suffisante pour l'incubation des œufs (*).

(*) Ce que Livie imagina pour satisfaire sa curiosité, une demoiselle du Barrois, qui vraisemblablement n'avait pas lu l'Histoire romaine, le tenta en 1706, pour procurer à son directeur un mets extraordinaire. Cette demoiselle, dont la Clef du Cabinet qui rapporte ce fait (mois de mars 1707) vante la sagesse, la vertu et la dévotion, feignit d'être assez malade pour tenir le lit. Pendant ce tems elle chercha, par la chaleur de son corps, à faire éclore un œuf de poule d'Inde ; elle y parvint, et ayant pris un soin particulier de l'oiseau qui lui dut la vie et la mort, elle le fit apprêter lorsqu'il eut atteint la pesanteur de sept ou huit livres, et le servit au directeur : la Clef du Cabinet ajoute que l'homme pour lequel on avait des prévenances aussi recherchées, convint qu'il n'avait jamais mangé de morceau plus délicat. SONNINI.

en étouppant les ouvertures et fermant tous les registres du couvercle, de l'augmenter, soit avec des cendres chaudes, si c'est un four, soit en ajoutant du bois dans le poêle, si c'est une étuve à poêle, soit en faisant des réchauds, si c'est une couche, et enfin de la diminuer en ouvrant les registres pour donner accès à l'air extérieur, ou bien en introduisant dans le four un ou plusieurs corps froids, etc.

Au reste, quelque attention que l'on donne à la conduite d'un four d'incubation, il n'est guère possible d'y entretenir, constamment et sans interruption, le 32° degré, qui est celui de la poule; heureusement ce terme n'est point indivisible, et l'on a vu la chaleur varier du 38° au 24° degré, sans qu'il en résultât d'inconvénient pour la couvée; mais il faut remarquer qu'ici l'excès est beaucoup plus à craindre que le défaut, et que quelques heures du 38° et même du 36° degré, feroient plus de mal que quelques jours du 24°; et la preuve que cette quantité de moindre chaleur peut encore être diminuée sans inconvénient, c'est qu'ayant trouvé, dans une prairie qu'on fauchoit, le nid d'une perdrix, et ayant gardé et tenu à l'ombre les œufs pendant trente-six

heures qu'on ne put trouver de poule pour les couvrir, ils éclorement néanmoins tous au bout de trois jours, excepté ceux qui avoient été ouverts pour voir où en étoient les perdreaux ; à la vérité ils étoient très-avancés, et sans doute il faut un degré de chaleur plus fort dans les commencemens de l'incubation que sur la fin de ce même tems ; où la chaleur du petit oiseau suffit presque seule à son développement.

A l'égard de son humidité, comme elle est fort contraire au succès de l'incubation, il faut avoir des moyens sûrs pour reconnoître si elle a pénétré dans le four, pour la dissiper lorsqu'elle y a pénétré, et pour empêcher qu'il n'en vienne de nouvelle.

L'hygromètre le plus simple et le plus approprié pour juger de l'humidité de l'air de ces sortes de fours, c'est un œuf froid qu'on y introduit et qu'on y tient pendant quelque tems, lorsque le juste degré de chaleur y est établi ; si au bout d'un demi-quart d'heure au plus, cet œuf se couvre d'un nuage léger, semblable à celui que l'haleine produit sur une glace polie, ou bien à celui qui se forme l'été sur la surface extérieure d'un verre où l'on verse des liqueurs à la glace, c'est une preuve que l'air
du

du four est trop humide , et il l'est d'autant plus que ce nuage est plus long-tems à se dissiper ; ce qui arrive principalement dans les fours à tan et à fumier , que l'on a voulu renfermer dans un lieu clos : le meilleur remède à cet inconvénient est de renouveler l'air de ces endroits fermés , en y établissant plusieurs courans par le moyen des fenêtres opposées , et , à défaut de fenêtres , en y plaçant et agitant un ventilateur proportionné à l'espace : quelquefois la seule transpiration du grand nombre d'œufs , produit dans le four même une humidité trop grande ; et dans ce cas , il faut tous les deux ou trois jours retirer , pour quelques instans , les corbeilles d'œufs hors du four , et l'éventer simplement avec un chapeau qu'on y agitera en différens sens.

Mais ce n'est pas assez de dissiper l'humidité qui s'est accumulée dans les fours , il faut encore , autant qu'il est possible , lui interdire tout accès par dehors , en revêtissant leurs parois extérieures , de plomb laminé ou de bon ciment , ou de plâtre ou de goudron bien cuit , ou du moins en leur donnant plusieurs couches à l'huile qu'on laissera bien sécher , et en collant sur leurs

parois intérieures, des bandes de vessies ou de fort papier gris.

C'est à ce peu de pratiques aisées que se réduit tout l'art de l'incubation artificielle, et il faut y assujettir la structure et les dimensions des fours ou étuves, le nombre, la forme et la distribution des corbeilles, et toutes les petites manœuvres que la circonstance prescrit, que le moment inspire et qui nous ont été détaillées avec une immensité de paroles, et que nous réduirons ici dans quelques lignes, sans cependant rien omettre (1).

Le four le plus simple est un tonneau revêtu par dedans de papier collé, bouché par le haut d'un couvercle qui l'emboîte, lequel est percé dans son milieu d'une grande ouverture fermant à coulisses, pour regarder dans le four, et de plusieurs autres petites autour de celle-là, servant de registre pour le ménagement de la chaleur, et fermant aussi à coulisses : on noie ce tonneau plus qu'aux trois quarts de sa hauteur dans du fumier chaud ; on place dans son intérieur les unes au dessus des autres et à de justes

(1) Voyez l'art de faire éclore les poulets, par M. de Réaumur, deux volumes in-12.

intervalles, deux ou trois corbeilles à claire voie, dans chacune desquelles on arrange deux couches d'œufs, en observant que la couche supérieure soit moins fournie que l'inférieure, afin que l'on puisse avoir l'œil sur celle-ci; on ménage, si l'on veut, une ouverture dans le centre de chaque corbeille, et dans l'espèce de petit puits formé par la rencontre de ces ouvertures qui répondent toutes à l'axe du tonneau; on y suspend un thermomètre bien gradué; on en place d'autres en différens points de la circonférence; on entretient par-tout la chaleur au degré requis, et on a des poulets.

On peut aussi, en économisant la chaleur et tirant parti de celle qu'ordinairement on laisse perdre, employer à l'incubation artificielle, celle des fours de pâtissiers et de boulangers, celle des forges et des verreries, celle même d'un poêle ou d'une plaque de cheminée, en se souvenant toujours que le succès de la couvée est attaché principalement à une juste distribution de la chaleur, et à l'exclusion de toute humidité.

Lorsque les fournées sont considérables et qu'elles vont bien, elles produisent des milliers de poulets à la fois; et cette abondance même ne seroit pas sans inconvénient

dans un climat comme le nôtre, si l'on n'eût trouvé moyen de se passer de poule pour élever les poulets, comme on savoit s'en passer pour les faire éclore ; et ces moyens se réduisent à une imitation plus ou moins parfaite, des procédés de la poule, lorsque ses poussins sont éclos.

On juge bien que cette mère, qui a montré tant d'ardeur pour couvrir, qui a couvé avec tant d'assiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'existoient point encore pour elle, ne se refroidit pas lorsque ses poussins sont éclos ; son attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur foiblesse ; sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux ; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les alimens qu'elle recèle dans son sein, et elle s'en prive en leur faveur ; elle les rappelle lorsqu'ils s'égarerent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries, et les couve une seconde fois ; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il est facile de distinguer

de toute autre poule une mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées et à ses ailes traînantes, soit au son enroué de sa voix et à ses différentes inflexions toutes expressives, et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

Mais si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre ; paroît-il un épervier dans l'air, cette mère si foible, si timide, et qui en toute autre circonstance chercheroit son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse ; elle s'élançe au devant de la serre redoutable, et par ses cris redoublés, ses battemens d'ailes et son audace, elle en impose souvent à l'oiseau carnassier, qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher une proie plus facile ; elle paroît avoir toutes les qualités du bon cœur ; mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au surplus de son instinct, c'est que si par hasard on lui a donné à couvrir des œufs de cane ou de tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le seroit pour ses propres poussins ; elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur bonne, et non pas leur

mère ; et lorsqu'ils vont , guidés par la Nature , s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine , c'est un spectacle singulier de voir la surprise , les inquiétudes , les trances de cette pauvre nourrice , qui se croit encore mère , et qui , pressée du desir de les suivre au milieu des eaux , mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément , s'agite , incertaine sur le rivage , tremble et se désole , voyant toute sa couvée dans un péril évident ; sans oser lui donner du secours.

Il seroit impossible de suppléer à tous les soins de la poule pour élever ses petits , si ces soins supposoient nécessairement un degré d'attention et d'affection égal à celui de la mère elle-même ; il suffit , pour réussir , de remarquer les principales circonstances de la conduite de la poule , et ses procédés à l'égard de ses petits , et de les imiter autant qu'il est possible. Par exemple , ayant observé que le principal but des soins de la mère , est de conduire ses poussins dans des lieux où ils puissent trouver à se nourrir , et de les garantir du froid et de toutes les injures de l'air , on a imaginé le moyen de leur procurer tout cela , avec encore plus d'avantage que la mère ne peut le faire ; s'ils

naissent en hyver , on les tient pendant un mois ou six semaines dans une étuve échauffée au même degré que les fours d'incubation ; seulement on les en tire cinq ou six fois par jour pour leur donner à manger au grand air , et sur-tout au soleil ; la chaleur de l'étuve favorise leur développement , l'air extérieur les fortifie , et ils prospèrent : de la mie de pain , des jaunes d'œufs , de la soupe , du millet sont leur première nourriture. Si c'est en été , on ne les tient dans l'étuve que trois ou quatre jours , et dans tous les tems on ne les tire de l'étuve que pour les faire passer dans la poussinière ; c'est une espèce de cage carrée , fermée par-devant d'un grillage en fil de fer , ou d'un simple filet , et par dessus d'un couvercle à charnière ; c'est dans cette cage que les poussins trouvent à manger : mais lorsqu'ils ont mangé et couru suffisamment , il leur faut un abri où ils puissent se réchauffer et se reposer , et c'est pour cela que les poulets qui sont menés par une mère , ont coutume de se rassembler alors sous ses ailes. M. de Réaumur a imaginé pour ce même usage une mère artificielle ; c'est une boîte doublée de peau de mouton , dont la base est carrée et le dessus incliné comme le dessus

d'un pupitre ; il place cette boîte à l'un des bouts de sa poussinière , de manière que les poulets puissent y entrer de plein pied et en faire le tour au moins de trois côtés , et il l'échauffe par dessous au moyen d'une chaufferette qu'on renouvelle selon le besoin ; l'inclinaison du couvercle de cette espèce de pupitre offre des hauteurs différentes pour les poulets de différentes tailles ; mais, comme ils ont coutume , surtout lorsqu'ils ont froid , de se presser et même de s'entasser en montant les uns sur les autres , et que dans cette foule les petits et les foibles courent risque d'être étouffés , on tient cette boîte ou mère artificielle ouverte par les deux bouts , ou plutôt on ne la ferme aux deux bouts que par un rideau que le plus petit poulet puisse soulever facilement , afin qu'il ait toujours la facilité de sortir lorsqu'il se sent trop pressé , après quoi il peut , en faisant le tour , revenir par l'autre bout et choisir une place moins dangereuse.

M. de Réaumur tâche encore de prévenir ce même inconvénient par une autre précaution ; c'est de tenir le couvercle de la mère artificielle incliné assez bas pour que les poulets ne puissent pas monter les uns

sur les autres ; et à mesure que les poulets croissent, il élève le couvercle en ajoutant sur le côté de la boîte des hausses proportionnées : il renchérit encore sur tout cela, en divisant ses plus grandes poussinières en deux par une cloison transversale, afin de pouvoir séparer les poulets de différentes grandeurs ; il les fait mettre aussi sur des roulettes pour la facilité du transport, car il faut absolument les rentrer dans la chambre toutes les nuits, et même pendant le jour lorsque le tems est rude ; et il faut que cette chambre soit échauffée en tems d'hyver : mais, au reste, il est bon, dans les tems qui ne sont ni froids, ni pluvieux, d'exposer les poussinières au grand air et au soleil, avec la seule précaution de les garantir du vent ; on peut même en tenir les portes ouvertes ; les poulets apprendront bientôt à sortir pour aller gratter les fumiers ou becqueter l'herbe tendre, et à rentrer pour prendre leur repas ou s'échauffer sous la mère artificielle. Si l'on ne veut pas courir le risque de les laisser ainsi vaquer en liberté, on ajoute au bout de la poussinière une cage à poulets ordinaire qui, communiquant avec la première, leur fournira un plus grand espace pour s'ébattre, et une

promenade close où ils seront en sûreté. Mais plus on les tient en captivité, plus il faut être exact à leur fournir une nourriture qui leur convienne; outre le millet, les jaunes d'œufs, la soupe et la mie de pain, les jeunes poulets aiment aussi la navette, le chenevis et autres menus grains de ce genre; les pois, les fèves, les lentilles, le ris, l'orge et l'avoine mondés, le turquis écrasé et le blé noir. Il convient, et c'est même une économie, de faire crever dans l'eau bouillante la plupart de ces graines avant de les leur donner; cette économie va à un cinquième sur le froment, à deux cinquièmes sur l'orge, à une moitié sur le turquis, à rien sur l'avoine et le blé noir; il y auroit de la perte à faire crever le seigle, mais c'est de toutes ces graines celle que les poulets aiment le moins. Enfin, on peut leur donner, à mesure qu'ils deviennent grands, de tout ce que nous mangeons nous-mêmes, excepté les amandes amères (1) (2)

(1) Voyez Ephémérides des curieux de la Nature, déc. 1, ann. 8, observ. 99.

(2) Les amandes amères sont également un poison pour d'autres animaux. Gaspard Hoffman (de Med. off. liv. 2, cap. 162) assure que ces fruits font périr

et les grains de café (1); toute viande hachée, cuite ou crue leur est bonne, sur-tout les vers de terre; c'est le mets dont ces oiseaux,

les chats. Le docteur Janisius (Ephémérides des curieux de la Nature, année 1677, obs. 99) a observé que deux écureuils qu'il nourrissoit, moururent, sous ses yeux, l'un pour avoir mangé une amande amère, et l'autre l'amande d'un noyau de pêche. Les perroquets périssent aussi lorsqu'ils mangent les amandes amères, etc. etc.

Les poules qui en ont avalé commencent à chanceler en marchant; elles penchent d'un côté le cou et la tête, se couchent par terre, appuyées sur leur poitrine, enfin étendent les jambes et meurent. Quoique personne ne soit tenté de nourrir ses poules avec des amandes amères, comme il peut arriver qu'elles en mangent par accident, il n'est pas inutile d'avertir que l'on a sauvé des poules prêtes à périr, après avoir avalé du marc de ces amandes pilées, en leur faisant prendre de la thériaque.

S O N N I N I.

(1) Deux poulets ayant été nourris, l'un avec du café des îles rôti, l'autre avec le même café non rôti, devinrent tous deux étiques, et moururent, l'un le huitième jour et l'autre le dixième, après avoir consommé chacun trois onces de café : les pieds et les jambes étoient fort enflés, et la vésicule du fiel se trouva aussi grosse que celle d'une poule d'Inde. (Mémoires de l'académie royale des sciences, année 1746, pag. 101.)

qu'on croit si peu carnassiers, paroissent être le plus friands, et peut-être ne leur manque-t-il, comme à bien d'autres, qu'un bec crochu et des serres pour être de véritables oiseaux de proie.

Cependant il faut avouer qu'ils ne diffèrent pas moins des oiseaux de proie par la façon de digérer, et par la structure de l'estomac, que par le bec et par les ongles; l'estomac de ceux-ci est membraneux, et leur digestion s'opère par le moyen d'un dissolvant qui varie dans les différentes espèces, mais dont l'action est bien constatée (1); au lieu que les gallinacés peuvent être regardés comme ayant trois estomacs; savoir, 1^o le jabot, qui est une espèce de poche membraneuse, où les grains sont d'abord macérés, et commencent à se ramollir; 2^o la partie la plus évasée du canal intermédiaire entre le jabot et le gésier, et la plus voisine de celui-ci; elle est tapissée d'une quantité de petites glandes qui fournissent un suc dont les aliments peuvent aussi se pénétrer à leur passage; 3^o enfin, le gésier, qui fournit un suc manifestement acide, puisque de l'eau

(1) Voyez Mémoires de l'académie royale des sciences, année 1752, pag. 266.

dans laquelle on a broyé sa membrane interne, devient une bonne présure pour faire cailler les crèmes ; c'est ce troisième estomac qui achève , par l'action puissante de ses muscles , la digestion qui n'avoit été que préparée dans les deux premiers. La force de ses muscles est plus grande qu'on ne le croiroit ; en moins de quatre heures elle réduit en poudre impalpable une boule d'un verre assez épais pour porter un poids d'environ quatre livres ; en quarante-huit heures elle divise longitudinalement, en deux espèces de gouttières , plusieurs tubes de verre de quatre lignes de diamètre et d'une ligne d'épaisseur, dont au bout de ce tems toutes les parties aiguës et tranchantes se trouvent émoussées et le poli détruit, sur-tout celui de la partie convexe ; elle est aussi capable d'aplatir des tubes de fer blanc, et de broyer jusqu'à dix-sept noisettes dans l'espace de vingt-quatre heures, et cela par des compressions multipliées , par une alternative de frottement dont il est difficile de voir la mécanique. M. de Réaumur ayant fait nombre de tentatives pour la découvrir, n'a aperçu qu'une seule fois des mouvemens un peu sensibles dans cette partie ; il vit dans un chapon dont il avoit mis le gésier

à découvert, des portions de ce viscère se contracter, s'aplatir et se relever ensuite; il observa des espèces de cordons charnus qui se formoient à sa surface, ou plutôt qui paroisoient s'y former, parce qu'il se faisoit entre-deux des enfoncemens qui les séparoient, et tous ces mouvemens sembloient se propager comme par ondes et très-lentement (1).

(1) Ces différentes expériences au sujet de la force digestive de l'estomac des gallinacés, faites par Redi, Magoletti et Réaumur, ont été répétées par Spallanzani et trouvées exactement vraies. Une observation de ce physicien célèbre, c'est que les fractures des globes de verre qui avoient séjourné dans l'estomac des poules, n'étoient point aiguës et coupantes, comme le deviendroient celles qu'on produiroit en cassant ces boules avec un marteau; mais elles étoient émoussées, comme si leurs angles eussent été rabattus sur le tour; en un mot, elles s'étoient tellement arrondies, qu'en les plaçant entre les deux mains, on pouvoit les froter l'une contre l'autre sans se blesser.

Spallanzani ne se borna pas à ces expériences déjà connues; il ficha dans une balle de plomb douze grosses aiguilles d'acier qui excédoient de trois lignes la superficie de la balle, et il fit avaler le tout à un coq d'Inde; il le laissa pendant un jour et demi sans que l'animal parut souffrir; et en effet il ne souffroit point, car en le disséquant on trouva que les aiguilles s'étoient parfaitement arrondies. La balle paroissoit même avoir

Ce qui prouve que dans les gallinacés la digestion se fait principalement par l'action des muscles du gésier, et non par celle d'un dissolvant quelconque, c'est que si l'on fait avaler à l'un de ces oiseaux un petit tube de plomb ouvert par les deux bouts, mais assez épais pour n'être point aplati par l'effort du gésier, et dans lequel on aura introduit un grain d'orge, le tube de plomb aura perdu sensiblement de son poids dans l'espace de deux jours, et le grain d'orge qu'il renferme, fût-il cuit et même mondé, se retrouvera au bout de deux jours un peu renflé, mais aussi peu altéré que si on l'eût

plus souffert que l'estomac; il y avoit sur sa surface de légers sillons. Cette expérience fut répétée, en substituant aux aiguilles 12 lancettes, dont les lames pouvoient également couper et percer; et l'animal ne se trouva pas plus mal de cette épreuve que de la précédente. Il est vrai que les gallinacés ne résistent à ces deux épreuves que lorsqu'ils sont adultes; dans leur premier âge ils succombent; les muscles de leur estomac ne parviennent pas alors à casser les lancettes, et ils se laissent entamer; mais quand ils ont acquis toute leur force, ils n'en reçoivent pas la plus légère atteinte. (Voyez l'Extrait des dissertations de physique animale et végétale de l'abbé Spallanzani, dans le Journal de physique du mois de janvier 1782.)

S O N N I N I.

laissé pendant le même tems dans tout autre endroit également humide; au lieu que ce même grain, et d'autres beaucoup plus durs, qui ne seroient pas garantis par un tube, seroient digérés en beaucoup moins de tems (1).

(1) Cette opinion, qui attribue tout le mécanisme de la digestion à la trituration, sans qu'un dissolvant y soit nécessaire, est celle de Réaumur; mais les expériences de Spallanzani prouvent que la trituration prépare à la vérité, et hâte la digestion, mais que l'action des sucs gastriques est indispensable pour la compléter, et même que dans les animaux à ventricule musculueux, elle peut s'opérer uniquement par dissolution.

L'erreur de Réaumur est venue de ce qu'il ne donnoit pas assez de tems à ses expériences. Quand il voyoit qu'après quelques heures de séjour, les alimens enfermés dans des tubes épais ne digéroient point, il en concluait qu'il n'y avoit pas de dissolvant. Si, au lieu de deux ou trois heures, il eût attendu tout un jour, il auroit vu que, quoique la digestion de quelques substances soit plus lente, lorsqu'il n'y a point de trituration préliminaire, néanmoins elle s'établit et se consomme en entier par la seule dissolution.

Entre les expériences nombreuses que Spallanzani a faites, et qui sont détaillées dans les dissertations que j'ai citées précédemment, celle-ci est la plus décisive. Il remplit de morceaux de chair une petite boule creuse de métal dont les parois étoient assez

Une

Une chose qui peut aider encore à l'action du gésier, c'est que les oiseaux en tiennent la cavité remplie, autant qu'il est possible, et par-là mettent en jeu les quatre muscles dont il est composé; à défaut de grains, ils le lestent avec de l'herbe et même avec de petits cailloux, lesquels, par leur dureté et leurs inégalités, sont des instrumens propres à broyer les grains avec lesquels ils sont continuellement froissés; je dis par leurs inégalités, car, lorsqu'ils sont polis, ils passent fort vite; il n'y a que les raboteux qui restent; ils abondent d'autant plus dans le gésier qu'il s'y trouve moins d'alimens; et ils y séjournent beaucoup plus de tems

solides pour résister à la compression des muscles de l'estomac; il la fit avaler à un canard. Après un séjour plus ou moins long dans le ventricule de l'oiseau, la chair changea de consistance et de couleur, et se trouva considérablement diminuée; en un mot, elle présenta les signes d'une dissolution très-avancée. Dans ce cas, on ne pouvoit pas supposer qu'il y eût une trituration, puisque la sphère de métal étoit trop épaisse pour céder aux muscles: la diminution de la chair ne venoit donc que de l'action des sucs gastriques, qui abondent en effet dans l'estomac des gallinacés et de plusieurs autres oiseaux.

SONNINI.

TOME XLII.

L

qu'aucune autre matière digestible ou non digestible (1).

Et l'on ne sera point surpris que la membrane intérieure de cet estomac soit assez forte pour résister à la réaction de tant de corps durs sur lesquels elle agit sans relâche, si l'on fait attention que cette membrane est en effet fort épaisse et d'une substance analogue à celle de la corne; d'ailleurs ne sait-on pas que les morceaux de bois et les cuirs dont on se sert pour frotter avec une poudre extrêmement dure, les corps auxquels on veut donner le poli, résistent fort longtemps : on peut encore supposer que cette

(1) La supposition que les petites pierres avalées par les gallinacés contribuent beaucoup à la force de leur estomac, est sans fondement. En effet, Spallanzani a vu non seulement que les oiseaux dont le ventricule contenoit le moins de petites pierres, digéroient aussi bien que les autres, mais encore que des oiseaux qu'il avoit élevés depuis la sortie de l'œuf, jusqu'au moment où il les exposoit à ses intéressantes, mais bien cruelles expériences, et qu'il n'avoit nourris qu'avec des alimens triés grain à grain, pour être sûr qu'ils n'avoient pas une seule pierre dans leur intérieur, avoient un estomac aussi capable de briser les boules de verre que ceux dont la cavité du ventricule contenoit le plus de petites pierres.

SONNINI.

membrane dure se répare de la même manière que la peau calleuse des mains de ceux qui travaillent à des ouvrages de force (1).

Au reste, quoique les petites pierres puissent contribuer à la digestion, il n'est pas bien avéré que les oiseaux granivores aient une intention bien décidée en les avalant. Redi ayant renfermé deux chapons avec de l'eau et de ces petites pierres pour toute nourriture, ils burent beaucoup d'eau et moururent, l'un au bout de vingt jours, l'autre au bout de vingt-quatre, et tous deux sans avoir avalé une seule pierre. M. Redi en trouva bien quelques-unes dans leur

(1) La tunique intérieure de l'estomac des gallinacés est, suivant Spallanzani, dure et cartilagineuse. Lorsqu'on la détache des tuniques adjacentes, et qu'on l'étend sur un verre, on trouve qu'il faut assez d'effort pour l'entamer avec des outils tranchans. Il y a plus : si on sépare un ventricule tout entier, et qu'après l'avoir bien purifié de tout ce qu'il contient, on le remplit de morceaux de verre aigus, pour le frotter ensuite pendant quelques instans entre les deux mains, on verra que cette tunique intérieure ne souffrira que quelques égratignures, et que cependant le tranchant des morceaux de verre aura déjà commencé à s'émousser et à s'arrondir. SONNINI.

membranes devoient concourir à la formation de la voix des oiseaux , mais moins essentiellement encore que la membrane de l'os de la lunette , laquelle termine une cavité assez considérable qui se trouve au dessus de la partie supérieure et interne de la poitrine , et qui a aussi quelques communications avec les cellules aériennes supérieures. Cet anatomiste dit s'être assuré, par des expériences réitérées , que lorsque cette membrane est percée, la voix se perd aussi ; et que, pour la faire entendre de nouveau , il faut boucher exactement l'ouverture de la membrane , et empêcher que l'air ne puisse sortir (1).

D'après de si grandes différences observées dans l'appareil des organes de la voix , ne paroîtra-t-il pas singulier que les oiseaux, avec leur langue cartilagineuse et leurs lèvres de cornes , aient plus de facilité à imiter nos chants et même notre parole , que ceux d'entre les quadrupèdes qui ressemblent le plus à l'homme ? tant il est difficile de juger de l'usage des parties par leur simple structure , et tant il est vrai

(1) Mémoires de l'académie royale des sciences ,
année 1755 , pag. 291.

que la modification de la voix et des sons dépend presque en entier de la sensibilité de l'ouïe !

Le tube intestinal est fort long dans les gallinacés , et surpasse environ cinq fois la longueur de l'animal , prise de l'extrémité du bec jusqu'à l'anüs ; on y trouve deux *cæcum* d'environ six pouces , qui prennent naissance à l'endroit où le colon se joint à l'iléon ; le *rectum* s'élargit à son extrémité , et forme un réceptacle commun qu'on a appelé *cloaque* , où se rendent séparément les excréments solides et liquides , et d'où ils sortent à la fois sans être néanmoins entièrement mêlés : les parties caractéristiques des sexes s'y trouvent aussi ; savoir , dans les poules , la vulve ou l'orifice de l'*oviductus* , et dans les coqs , les deux verges , c'est-à-dire , les mamelons des deux vaisseaux spermatiques : la vulve est placée , comme nous l'avons dit plus haut , au dessus de l'anüs , et par conséquent tout au rebours de ce qu'elle est dans les quadrupèdes.

On savoit , dès le tems d'Aristote , que tout oiseau mâle avoit des testicules , et qu'ils étoient cachés dans l'intérieur du corps ; on attribuoit même à cette situation la véhémence de l'appétit du mâle pour la femelle ,

qui a, disoit-on, moins d'ardeur, parce que l'ovaire est plus près du diaphragme, et par conséquent plus à portée d'être rafraîchi par l'air de la respiration (1). Au reste, les testicules ne sont pas tellement propres au mâle, que l'on n'en trouve aussi dans la femelle de quelques espèces d'oiseaux, comme dans la canepetière et peut-être l'outarde (2): quelquefois les mâles n'en ont qu'un; mais le plus souvent ils en ont deux; et il s'en faut beaucoup que la grosseur de ces espèces de glandes soit proportionnée à celle de l'oiseau: l'aigle les a comme des pois, et un poulet de quatre mois les a déjà comme des olives; en général, leur grosseur varie non seulement d'une espèce à l'autre, mais encore dans la même espèce, et n'est jamais plus remarquable que dans le tems des amours: au reste, quelque peu considérable qu'en soit le volume, ils jouent un grand rôle dans l'économie animale, et cela se voit clairement par les changemens qui arrivent à la suite de leur extirpation. Cette opération se fait communément aux poulets qui ont trois

(1) Aristot. de Partibus animalium, lib. 4, cap. 5.

(2) Histoire de l'académie royale des sciences, année 1756, pag. 44.

ou quatre mois ; celui qui la subit prend désormais plus de chair , et sa chair , qui devient plus succulente et plus délicate , donne aux chimistes des produits différens que ceux qu'elle eût donnés avant la castration (1) ; il n'est presque plus sujet à la mue , de même que le cerf qui est dans le même cas ne quitte plus son bois ; il n'a plus le même chant ; sa voix devient enrouée , et il ne la fait entendre que rarement : traité durement par les coqs , avec dédain par les poules , privé de tous les appétits qui ont rapport à la reproduction , il est non seulement exclus de la société de ses semblables , il est encore , pour ainsi dire , séparé de son espèce ; c'est un être isolé , hors d'œuvre , dont toutes les facultés se replient sur lui-même , et n'ont pour but que sa conservation individuelle ; manger , dormir et s'engraisser , voilà désormais ses principales fonc-

(1) L'extrait tiré de la chair du poulet dégraissé , est un peu moins du quatorzième du poids total , au lieu qu'il en fait un dixième dans le poulet , et un peu plus du septième dans le coq ; de plus , l'extrait de la chair du coq est très-sec , au lieu que celle de chapon est difficile à sécher. (Voyez Mémoires de l'académie royale des sciences , année 1730 , pag. 251.)

tions, et tout ce qu'on peut lui demander : cependant, avec un peu d'industrie, on peut tirer parti de sa foiblesse même, et de sa docilité, qui en est la suite, en lui donnant des habitudes utiles ; celle, par exemple, de conduire et d'élever les jeunes poulets ; il ne faut pour cela que le tenir pendant quelques jours dans une prison obscure, ne l'en tirant qu'à des heures réglées pour lui donner à manger, l'accoutumant peu à peu à la vue et à la compagnie de quelques poulets un peu forts ; il prendra bientôt ces poulets en amitié, et les conduira avec autant d'affection et d'assiduité que le feroit leur mère ; il en conduira même plus que la mère, parce qu'il en peut réchauffer sous ses ailes un plus grand nombre à la fois. La mère poule, débarrassée de ce soin, se remettra plutôt à pondre (1), et de cette manière les chapons, quoique voués à la stérilité, contribueront encore indirectement à la conservation et à la multiplication de leur espèce.

Un si grand changement dans les mœurs du chapon, produit par une cause si petite et si peu suffisante en apparence, est un fait

(1) Voyez Pratique de faire éclore les œufs, etc. pag. 98.

d'autant plus remarquable, qu'il est confirmé par un très-grand nombre d'expériences que les hommes ont tentées sur d'autres espèces, et qu'ils ont osé étendre jusque sur leurs semblables.

On a fait sur les poulets un essai beaucoup moins cruel, et qui n'est peut-être pas moins intéressant pour la physique; c'est après leur avoir emporté la crête (1), comme on fait ordinairement, d'y substituer un de leurs éperons naissans, qui ne sont encore que de petits boutons; ces éperons, ainsi entés, prennent peu à peu racine dans les chairs, en tirent de la nourriture, et croissent souvent plus qu'ils n'eussent fait dans le lieu de leur origine: on en a vu qui avoient deux pouces et demi de longueur, et plus de trois lignes et demie de diamètre à la base; quelquefois, en croissant, ils se recourbent comme les cornes de bélier, d'autres fois ils

(1) *Nota.* La raison qui semble avoir déterminé à couper la crête aux poulets qu'on fait devenir chapons, c'est qu'après cette opération, qui ne l'empêche pas de croître, elle cesse de se tenir droite, elle devient pendante comme celle des poules; et si on la laissoit, elle les incommoderoit en leur couvrant un œil.

se renversent comme celle des boucs (1).

C'est une espèce de greffe animale dont le succès a dû paroître fort douteux la première fois qu'on l'a tentée, et dont il est surprenant qu'on n'ait tiré, depuis qu'elle a réussi, aucune connoissance pratique. En général, les expériences destructives sont plus cultivées; suivies plus vivement que celles qui tendent à la conservation, parce que l'homme aime mieux jouir et consommer, que faire du bien et s'instruire.

Les poulets ne naissent point avec cette crête et ces membranes rougeâtres qui les distinguent des autres oiseaux; ce n'est qu'un mois après leur naissance que ces parties commencent à se développer; à deux mois les jeunes mâles chantent déjà comme les coqs, et se battent les uns contre les autres; ils sentent qu'ils doivent se haïr, quoique le fondement de leur haine n'existe pas encore: ce n'est guère qu'à cinq ou six mois qu'ils commencent à rechercher les poules, et que celles-ci commencent à pondre: dans les deux sexes, le terme de l'accroisse-

(1) Voyez anciens Mémoires de l'académie royale des sciences, tom. XI, pag. 48. — Le Journal économique, mars 1761, page 120.

ment complet est à un an ou quinze mois; les jeunes poules pondent plus, à ce qu'on dit, mais les vieilles couvent mieux; ce tems nécessaire à leur accroissement indiqueroit que la durée de leur vie naturelle ne devoit être que de sept ou huit ans, si dans les oiseaux cette durée suivoit la même proportion que dans les animaux quadrupèdes, mais nous avons vu qu'elle est beaucoup plus longue; un coq peut vivre jusqu'à vingt ans dans l'état de domesticité, et peut-être trente dans celui de liberté : malheureusement pour eux, nous n'avons nul intérêt de les laisser vivre long-tems; les poulets et les chapons qui sont destinés à paroître sur nos tables, ne passent jamais l'année, et la plupart ne vivent qu'une saison; les coqs et les poules qu'on emploie à la multiplication de l'espèce, sont épuisés assez promptement, et nous ne donnons le tems à aucun de parcourir la période entière de celui qui leur a été assigné par la Nature; en sorte que ce n'est que par des hasards singuliers que l'on a vu des coqs mourir de vieillesse.

Les poules peuvent subsister par-tout avec la protection de l'homme; aussi sont-elles répandues dans tout le monde habité:

les gens aisés en élèvent en Islande, où elles pondent comme ailleurs (1), et les pays chauds en sont pleins : mais la Perse est le climat primitif des coqs, selon le docteur Thomas Hyde (2); ces oiseaux y sont en abondance et en grande considération, surtout parmi certains Dervis, qui les regardent comme des horloges vivantes; et l'on sait qu'une horloge est l'ame de toute communauté de Dervis.

Dampier dit qu'il a vu et tué, dans les îles de Poulocondor, des coqs sauvages qui ne surpassoient pas nos corneilles en grosseur, et dont le chant, assez semblable à celui des coqs de nos basse-cours, étoit seulement plus aigu (3); il ajoute ailleurs qu'il y en a dans l'île de Timor et à Sanjago, l'une des îles du cap Verd (4). Gemelli

(1) Horrebous, Description de l'Islande, tome I, pag. 199.

(2) *Historia Religionis veterum Persarum, etc.* pag. 163. Remarquez cependant que l'art d'engraisser les chapons a été porté d'Europe en Perse par des marchands arméniens. (Voyez Tavernier, tome II, pag. 24.)

(3) Nouveau Voyage autour du Monde, tom. II, pag. 82.

(4) Dampier, Suite du Voyage de la nouvelle Hollande, tom. V, pag. 61.

Carreri rapporte qu'il en avoit aperçu dans les îles Philippines ; et Merolla prétend qu'il y a des poules sauvages au royaume de Congo, qui sont plus belles et de meilleur goût que les poules domestiques, mais que les nègres estiment peu ces sortes d'oiseaux (1).

De leur climat naturel, quel qu'il soit (2), ces oiseaux se sont répandus facilement dans le vieux continent, depuis la Chine jusqu'au cap Verd, et depuis l'Océan méridional jusqu'aux mers du nord; ces migrations sont

(1) Une coutume bien singulière est établie chez les habitans nègres de Trésie, dans l'intérieur de l'Afrique; les femmes n'ont pas le droit de manger un œuf; cette défense est suivie avec la plus stricte rigueur, et la plus grande insulte que l'on puisse faire à une femme dans ce pays-là, c'est de lui offrir un œuf; mais les hommes en mangent sans difficulté, et en présence de leurs femmes. Mongo Park, qui rapporte cette étrange coutume (Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, traduct. franç. tom. I, pag. 119), ajoute qu'elle est particulière aux habitans de Trésie, et que les femmes mandingues des contrées voisines, quoiqu'étant de la même nation, ne se font point de scrupule de manger les œufs. SONNINI.

(2) Voyez à la suite de cet article, celui du coq et de la poule sauvages. SONNINI.

fort anciennes et remontent au-delà de toute tradition historique ; mais leur établissement dans le nouveau monde, paroît être beaucoup plus récent. L'historien des Incas (1) assure qu'il n'y en avoit point au Pérou avant la conquête, et même que les poules ont été plus de trente ans sans pouvoir s'accoutumer à couver dans la vallée de Cusco. Coréal dit positivement que les poules ont été apportées au Brésil par les espagnols, et que les brasiiliens les connoissoient si peu, qu'ils n'en mangeoient d'aucune sorte, et qu'ils regardoient leurs œufs comme une espèce de poison : les habitans de l'île de Saint-Domingue n'en avoient point non plus, selon le témoignage du P. Charlevoix ; et Oviedo donne comme un fait avéré, qu'elles ont été transportées d'Europe en Amérique : il est vrai qu'Acosta avance tout le contraire ; il soutient que les poules existoient au Pérou avant l'arrivée des espagnols ; il en donne pour preuves, qu'elles s'appellent dans la langue du pays *gualpa*, et leurs œufs *ponto* ; et de l'ancienneté du mot, il croit pouvoir conclure

(1) Histoire des incas, tome II, page 239.

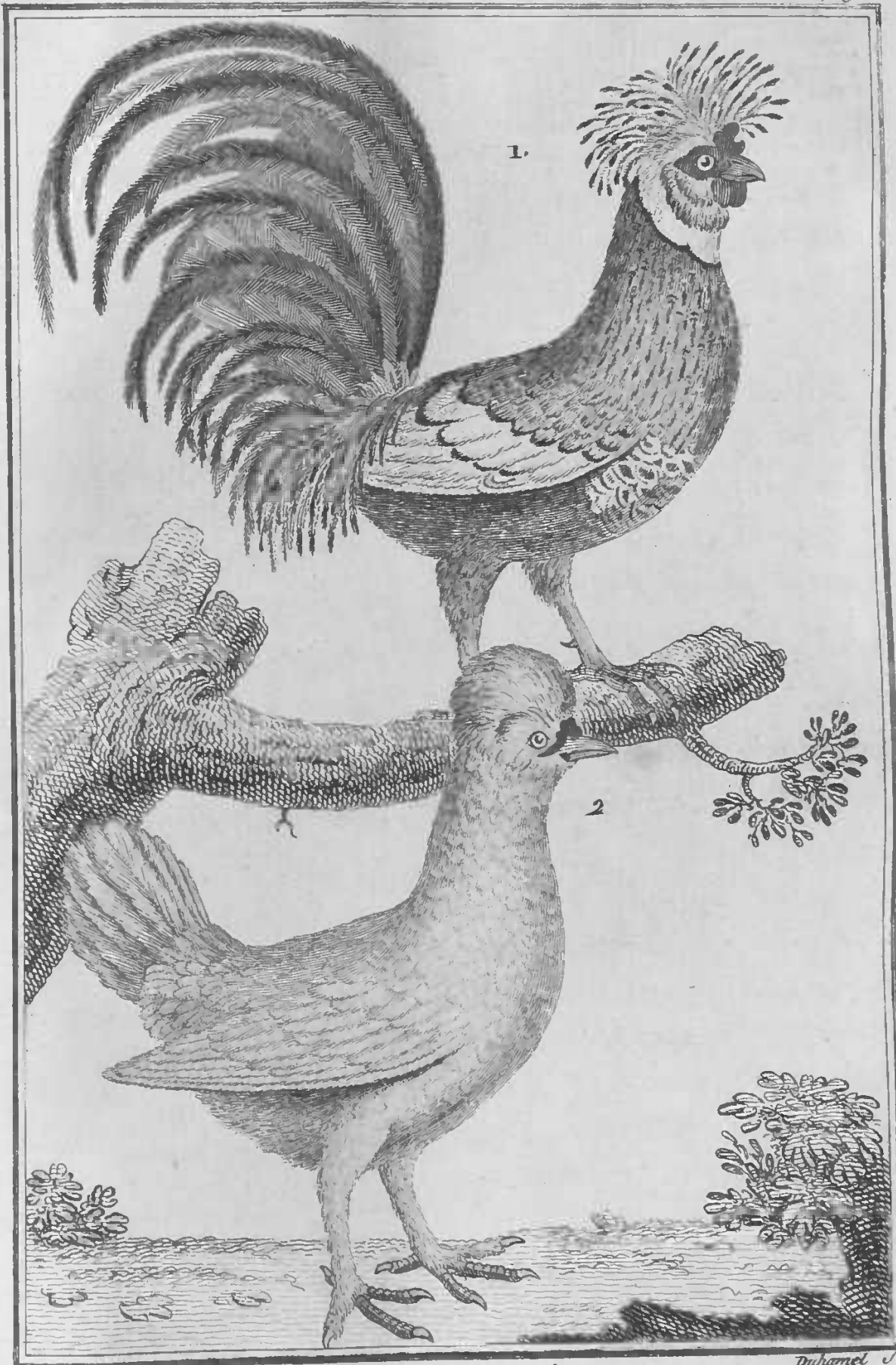
celle de la chose, comme s'il n'étoit pas fort simple de penser que des sauvages, voyant pour la première fois un oiseau étranger, auront songé d'abord à le nommer, soit d'après sa ressemblance avec quelque oiseau de leur pays, soit d'après quelque autre analogie; mais ce qui doit, ce me semble, faire préférer absolument la première opinion, c'est qu'elle est conforme à la loi du climat; cette loi, quoiqu'elle ne puisse avoir lieu en général à l'égard des oiseaux, sur-tout à l'égard de ceux qui ont l'aile forte, et à qui toutes les contrées sont ouvertes, est néanmoins suivie nécessairement par ceux qui, comme la poule, étant pesans et ennemis de l'eau, ne peuvent ni traverser les airs comme les oiseaux qui ont le vol élevé, ni passer les mers ou même les grands fleuves comme les quadrupèdes qui savent nager, et sont par conséquent exclus pour jamais de tout pays séparé du leur par de grands amas d'eau, à moins que l'homme, qui va par-tout, ne s'avise de les transporter avec lui. Ainsi le coq est encore un animal qui appartient en propre à l'ancien continent, et qu'il faut ajouter à la liste que j'ai donnée de tous les animaux qui n'existoient pas

dans le nouveau Monde , lorsqu'on en a fait la découverte (1).

A mesure que les poules se sont éloignées de leur pays natal , qu'elles se sont accoutumées à un autre climat , à d'autres alimens , elles ont dû éprouver quelque altération dans leur forme , ou plutôt dans celles de leurs parties qui en étoient le plus susceptibles ; et de là sans doute ces variétés qui constituent les différentes races dont je vais parler ; variétés qui se perpétuent constamment dans chaque climat , soit par l'action continuée des mêmes causes qui les ont produites d'abord , soit par l'attention que l'on a d'assortir des individus destinés à la propagation.

Il seroit bon de dresser pour le coq , comme je l'ai fait pour le chien , une espèce d'arbre généalogique de toutes ses races , dans lequel on verroit la souche primitive et ses différentes branches , qui représenteroient les divers ordres d'altérations et de changemens relatifs à ses différens états ; mais il faudroit avoir pour cela des mémoires plus exacts , plus détaillés que ceux que l'on trouve dans la plupart des relations : ainsi je me con-

(1) Voyez l'article qui suit. SONNINI.



Barraband del.

Duhamel sc.

1. LE COQ HUPPÉ.
2 LA POULE du japon

tenterai de donner ici mon opinion sur la poule de notre climat , et de rechercher son origine après avoir fait le dénombrement des races étrangères qui ont été décrites par les naturalistes , ou seulement indiquées par les voyageurs.

1°. Le *coq commun* , le coq de notre climat (*).

2°. Le *coq huppé* (**)(1); il ne diffère du coq commun que par une touffe de plumes qui s'élève sur sa tête , et il a ordinairement la crête plus petite; vraisemblablement parce que la nourriture, au lieu d'être portée toute à la crête , est en partie employée à l'ac-

(*) Voyez les planch. enlum., n° 1, et pl. XXXV de ce volume.

(**) Voyez les planches enluminées , n° 49, et planche XXXVI de ce volume.

(1) Le coq huppé et la poule huppée. *Gallus cristatus*. *Gallina cristata*. Brisson , Ornith. gen. 3, sp. 1, var. A.

Gallina cristata in vertice plumosa densissima...
phasianus cristatus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, sp. 1, var. g. — Latham , Syst. ornithol. gen. 54, sp. 1, var. g.

Les anglais l'appellent *crestedcock*; les suédois, *tofs-hæns* et *topphæns*. SONNINI.

croissement des plumes. Quelques voyageurs assurent que toutes les poules du Mexique sont huppées : ces poules, comme toutes les autres de l'Amérique, y ont été transportées par les hommes, et viennent originairement de l'ancien continent. Au reste, la race des poules huppées est celle que les curieux ont le plus cultivée ; et comme il arrive à toutes les choses qu'on regarde de très-près, ils y ont remarqué un grand nombre de différences, sur-tout dans les couleurs du plumage, d'après lesquelles ils ont formé une multitude de races diverses, qu'ils estiment d'autant plus, que les couleurs sont plus belles ou plus rares ; telles que les dorées et les argentées ; la blanche à huppe noire et la noire à huppe blanche ; les agates et les chamois ; les ardoisées ou périnettes ; celles à écailles de poisson et les herminées ; la poule veuve, qui a de petites larmes blanches semées sur un fond rembruni ; la poule couleur de feu ; la poule pierrée, dont le plumage fond blanc est marqueté de noir ou de chamois, ou d'ardoise ou de doré, etc. ; mais je doute fort que ces différences soient assez constantes et assez profondes pour constituer des espèces vraiment différentes,

comme le prétendent quelques curieux, qui assurent que plusieurs des races ci-dessus ne propagent point ensemble (1).

(1) Il y a dans cette race des individus qui n'ont point de crête ni de membrane sous le bec, remplacées par une huppe et des bouquets de plumes. En général ces belles poules sont haut montées. J'en ai vu de grande taille, à grosses et hautes jambes, à touffe épaisse de plumes sur la tête, et à plumage élégamment varié, dans la Thébaidc, et particulièrement à Dendera; elles sont estimées aussi dans toute l'Égypte, à cause de la bonté de leur chair; les arabes appellent cette race, *farsha danderaoui*, poule de Dendera. Ces poules sont si communes dans la haute Égypte, qu'elles n'y valent que trois à quatre parats, ou cinq à six sous tournois la pièce.

L'on prétend que la race des poules huppées est celle qui s'engraisse le mieux et le plus facilement, et dont la chair est la plus délicate, mais elle est moins profitable, du moins dans nos pays, par le nombre des œufs qu'elle pond, et qui est fort inférieur à celui que donne la race des poules communes; race dans laquelle l'on remarque aussi de nombreuses variétés, non seulement par le plumage, mais aussi par la couleur des pieds; plusieurs de ces poules ayant les pieds noirs, d'autres noirâtres, d'autres jaunes, etc.; les poules communes à pieds bien noirs sont, généralement parlant, les meilleures pour peupler les basse-cours.

S O N I N N I.

M 3

3° Le *coq sauvage de l'Asie* (1) : c'est sans doute celui qui approche le plus de la souche originaire des coqs de ce climat ; car, n'ayant jamais été gêné par l'homme, ni dans le choix de sa nourriture, ni dans sa manière de vivre, qu'est-ce qui auroit pu altérer en lui la pureté de la première empreinte ? Il n'est ni des plus grands, ni des plus petits de l'espèce, mais sa taille est moyenne entre les différentes races. Il se trouve, comme nous l'avons dit ci-devant, en Afrique et dans les îles du cap Verd : nous n'en avons pas de description assez exacte pour pouvoir le comparer à notre coq. Je dois recommander ici aux voyageurs qui se trouveront à portée de voir ces coqs et poules sauvages, de tâcher de savoir si elles font des nids, et comment elles les font. M. Lottinger, médecin à Sarrebourg, qui a fait de nombreuses et très-bonnes observations sur les oiseaux, m'a assuré que nos poules, lorsqu'elles sont en pleine liberté, font des nids, et qu'elles y mettent autant de soin que les perdrix.

4° *L'acoho ou coq de Madagascar* : les

(1) Voyez, sur ce coq sauvage de l'Asie, l'article suivant. SONNINI.

poules de cette espèce sont très-petites, et cependant leurs œufs sont encore plus petits à proportion, puisqu'elles en peuvent couvrir jusqu'à trente à la fois (1) (2).

5°. *Poule naine de Java*, de la grosseur d'un

(1) Histoire générale des voyages, tom. VIII, pag. 603.

(2) Cette indication est trop superficielle pour que l'on puisse faire de cet *acoho* de Madagascar une espèce distincte des autres espèces de coqs. Mauduyt (Encyclop. méthod. partie ornithol. article du *coq*), ne considérant dans l'*acoho* que sa petite taille, qui est en effet le seul caractère que l'on nous en ait indiqué, a rapporté ce coq de Madagascar au *coq nain de Java*, dont il est question dans le paragraphe suivant. Il a également rapporté à la même race le *coq anglais*, qui est très-petit, et dont le plumage est blanc quand la race est pure; on l'a beaucoup multipliée, parce qu'elle est excellente pour couvrir, et on la préfère dans les faisanderies aux poules communes, qui sont trop lourdes.

Une troisième race que Mauduyt réunit aux deux races de l'*acoho* et du coq anglais, est celle du *coq nain de la Chine*, dont on a vu vivans à Paris un mâle et une femelle; ils ne diffèrent du coq anglais qu'en ce qu'ils sont de moitié plus petits; leur plumage est le même que celui du coq et de la poule ordinaires, et on en trouve fréquemment les figures sur les papiers de la Chine. Je remarquerai ici, en passant, qu'au rapport des voyageurs, la volaille est très-abondante dans la

pigeon (1) (2) : il y a quelque apparence que la petite poule anglaise pourroit bien être de la même race que cette poule de Java, dont parlent les voyageurs ; car cette poule anglaise est encore plus petite que notre poule naine de France, n'étant en effet pas plus grosse qu'un pigeon de moyenne grosseur. On pourroit peut-être encore ajouter à cette même race la petite poule du Pégu, que les voyageurs disent n'être pas plus grosse qu'une tourterelle, et avoir les pieds rogneux, mais le plumage très-beau.

6° *Poule de l'isthme de Darien*, plus petite

Chine, mais de beaucoup inférieure, pour la délicatesse de la chair, à celle de l'Europe.

S O N N I N I.

(1) Collection académique, partie étrangère, tome III, pag. 452.

(2) Le coq nain et la poule naine. *Gallus pedibus brevissimis... gallus et gallina pumilio*. Brisson, Ornith. gen. 3, sp. 2. — Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, sp. 1, var. e.

Phasianus pedibus brevissimis... phasianus pumilio. Latham, Syst. ornithol. gen. 54, sp. 1, var. e.

On appelle le coq nain en anglais, *dwarfcock*, or *creeper* ; en allemand, *krup hahn* ; en suédois, *dwærghæns*.

Voyez la note précédente. S O N N I N I.

que la poule commune : elle a un cercle de plumes autour des jambes, une queue fort épaisse, qu'elle porte droite, et le bout des ailes noir ; elle chante avant le jour (1).

7°. *Poules de Camboge*, transportées de ce royaume aux Philippines par les espagnols : elles ont les pieds si courts, que leurs ailes traînent à terre ; cette race ressemble beaucoup à celle de la poule naine de France, ou peut-être à celle de la grande Bretagne, à cause de sa fécondité, et qui marche toujours en sautant : au reste, ces poules sont de la grosseur des poulets ordinaires, et ne sont naines que par les jambes qu'elles ont très-courtes,

8°. *Le coq de Bantam* (2) a beaucoup de rapport avec le coq pattu de France ; il a

(1) Histoire générale des voyages, tom. VIII, pag. 151.

(2) Le coq et la poule de Bantam. *Gallus banticus*, *gallina bantica*. Brisson, Ornithol. gen. 3, sp. 2, var. B.

Gallus tibiis pennatis, *pennis posticis elongatis*... *phasianus pusillus*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, sp. 1, var. t. — Latham, Syst. ornithol. gen. 54, sp. 1, var. t.

Les anglais l'appellent *bantam cock*

S E N N I T S.

de même les pieds couverts de plumes, mais seulement en dehors ; celles des jambes sont très-longues, et lui forment des espèces de bottes qui descendent beaucoup plus bas que le talon : il est courageux, et se bat hardiment contre des coqs beaucoup plus forts que lui ; il a l'iris des yeux rouge. On m'a assuré que la plupart des races pattues n'ont point de huppe. Il y a une grosse race de poules pattues qui vient d'Angleterre, et une plus petite que l'on appelle le *coq nain d'Angleterre*, qui est bien doré et à crête double (1).

Il y en a encore une race naine, qui ne surpasse pas le pigeon commun en grosseur, et dont le plumage est tantôt blanc, tantôt blanc et doré. On comprend aussi dans les poules pattues la poule de Siam, qui est

(1) Le coq pattu. En allemand, *klein hahn mit rauchen fussem*. En anglais, *rough-footed cock*. En suédois, *fiæsbente hæns*. En catalan, *gall dels peus guarnits de plumes*.

Le coq pattu et la poule pattue. *Gallus et gallina plumipes*. Brisson, Ornith. gen. 3, sp. 2, var. A.

Gallus et gallina pedibus ad digitos usque plumosis. phasianus plumipes. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, var. *i*. — Latham, Syst. ornith. gen. 54, sp. 1, var. *i*. SONNINI.

blanche et plus petite que nos poules communes.

9°. Les hollandais parlent d'une autre espèce de coqs propre à l'île de Java, où on ne les élève guère que pour la jôûte; ils l'appellent *demi-poule d'Inde*. Selon Willulghby, il porte sa queue à peu près comme le dindon. C'est sans doute à cette race que l'on doit rapporter celle de ces poules singulières de Java, dont parle Mandeslo (1), lesquelles tiennent de la poule ordinaire et de la poule d'Inde, et qui se battent entre elles à outrance comme les coqs. Le sieur Fournier m'a assuré que cette espèce a été vivante à Paris (2); elle n'a, selon lui, ni crête ni cravate; la tête est unie comme celle du faisan; cette poule est très-haute sur ses jambes; sa queue est longue et pointue, les plumes étant d'inégale longueur; et en général la couleur des plumes est rembrunie comme celle des plumes du vautour.

(1) Histoire générale des voyages, tome II, pag. 350.

(2) M. Fournier est un curieux, qui a élevé pendant plusieurs années pour lui-même, pour S. A. S. M. le comte de Clermont; et pour plusieurs seigneurs, des poules et des pigeons de toutes espèces.

10°. Le *coq d'Angleterre* (1) ne surpasse pas le coq nain en grosseur, mais il est beaucoup plus haut monté que notre coq commun, et c'est la principale chose qui l'en distingue : on peut donc rapporter à cette race le xolo, espèce de coq des Philippines, qui a de très-longues jambes (2). Au reste, le coq d'Angleterre est supérieur à celui de France pour le combat ; il a plutôt une aigrette qu'une huppe ; son cou et son bec sont plus dégagés ; et il a au dessus des narines deux tubercules de chair, rouges comme sa crête.

11°. Le *coq de Turquie* (3) n'est remarquable que par son beau plumage.

(1) Le coq et la poule d'Angleterre. *Gallus anglicanus*, *gallina anglicana*. Brisson, Ornith. gen. 3, sp. 1, var. E.

En anglais, *englische hahn*. En suédois, *engelska hœns*. SONNINI.

(2) Gemelli Carreri, tom. V, pag. 272.

(3) Le coq et la poule de Turquie. *Gallus turcicus*, *gallina turcica*. Brisson, Ornithol. gen. 3, sp. 1, var. D.

Gallus variegatus... *phasianus turcicus*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, sp. 1, var. k.

Phasianus pulchris coloribus variegatus... *phasianus turcicus*. Latham, Syst. ornith. gen. 54, sp. 1, var. k. SONNINI.

12°. Le *coq de Hambourg* (1), appelé aussi *culotte de velours*, parce qu'il a les cuisses et le ventre d'un noir velouté : sa démarche est grave et majestueuse ; son bec est très-pointu, l'iris de ses yeux jaune, et ses yeux même sont entourés d'un cercle de plumes brunes, d'où part une touffe de plumes noires qui couvrent les oreilles ; il y a des plumes à peu près semblables derrière la crête et au dessous des barbes, et des taches noires, rondes et larges sur la poitrine ; les jambes et les pieds sont de couleur de plomb, excepté la plante des pieds, qui est jaunâtre.

13°. Le *coq frisé* (2), dont les plumes se

(1) Coq de Hambourg. (Albin, tom. III, pag. 13, avec une figure.)

(2) En allemand, *stranbige-henne*, *teurc-kische-henne*, *wollechte-henne*. En anglais, *crisped or frizzed cock*. En suédois, *kruslhæns*.

Le coq frisé et la poule frisée. *Gallus pennis sursum reflexis*. . . *gallus crispus*, *gallina crispa*. Brisson, Ornith. gen. 3, sp. 3.

Gallus pennis revolutis, *remigibus absque radiis*. . . *phasianus crispus*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, sp. 1, var. *E*.

Phasianus pennis sursum reflexis. . . *phasianus crispus*. Latham, Syst. ornitholog. gen. 54, sp. 1, var. *E*.

renversent en dehors : on en trouve à Java, au Japon et dans toute l'Asie méridionale; sans doute que ce coq appartient plus particulièrement aux pays chauds; car les poussins de cette race sont extrêmement sensibles au froid, et n'y résistent guère dans notre climat. Le sieur Fournier m'a assuré que leur plumage prend toutes sortes de couleurs, et qu'on en voit de blancs, de noirs, d'argentés, de dorés, d'ardoisés, etc.

14°. La poule à duvet du Japon (1); ses plumes sont blanches, et les barbes des

(1) Voyez les planch. enlum. n° 98; et pl. XXXVI de ce volume.

Le coq et la poule du Japon. *Gallus pennis pilorum æmulis*. *gallus japonicus*, *gallina japonica*. Brisson, Ornith. gen. 3, sp. 6, avec une figure, pl. xvii.

Gallus japonicus pennis pilorum æmulis. . . *phasianus lanatus*. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, sp. 1, var. o. — Latham, Syst. ornith. gen. 54, sp. 1, var. o.

Cette variété, que l'on appelle aussi *porte-soie* parce que ses plumes, sans adhérence les unes avec les autres, ont l'apparence de poil, réussit fort aisément dans nos climats. C'est cette race qui a donné lieu à la fable de la *poule lapine*, que l'on montrait à Bruxelles comme le produit d'un lapin et de la poule commune, et qui n'étoit autre chose que la poule à duvet du Japon. SONNINI.

plumes sont détachées et ressemblent assez à du poil ; ses pieds ont des plumes en dehors jusqu'à l'ongle du doigt extérieur : cette race se trouve au Japon, à la Chine, et dans quelques autres contrées de l'Asie. Pour la propager dans toute sa pureté, il faut que le père et la mère soient tous deux à duvet.

15°. Le *coq nègre* (1) a la crête, les barbes, l'épiderme et le périoste absolument noirs ; ses plumes le sont aussi le plus souvent, mais quelquefois elles sont blanches. On en trouve aux Philippines, à Java, à Delhi, à Sanjago, l'une des îles du cap Verd. Becman prétend que la plupart des oiseaux de cette dernière île ont les os aussi noirs que du jais, et la peau de la couleur de celle des nègres (2) (3) :

(1) Le coq et la poule nègres, ou de Mozambic. *Gallus cristá et paleis nigris... gallus mozambicus, gallina mozambica*. Brisson, Ornith. gen. 3, sp. 4.

Gallus cristá et polearibus nigris.. phasianus niger. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, sp. 1, var. v.

Phasianus niger. Latham, Syst. ornith. gen. 54, sp. 1, var. m. SONNINI.

(2) Dampier, tom. III, pag. 23.

(3) Marsden (Histoire de Sumatra, trad. franç. tom. I, pag. 188) fait aussi mention d'une race de

si ce fait est vrai, on ne peut guère attribuer cette teinture noire qu'aux alimens que les oiseaux trouvent dans cette île. On connoît les effets de la garance, des caillelaits, des graterons, etc., et l'on sait qu'en Angleterre on rend blanche la chair des veaux en les nourrissant de farineux et autres alimens doux, mêlés avec une certaine terre ou craie que l'on trouve dans la province de Bedford (1). Il seroit donc curieux d'observer à Sanjago, parmi les différentes substances dont les oiseaux s'y nourrissent, quelle est celle qui teint leur périoste en noir : au reste, cette poule nègre est connue en France, et pourroit s'y propager ; mais comme la chair, lorsqu'elle est cuite, est noire et dégoûtante, il est probable qu'on ne cherchera pas à multiplier cette race : lorsqu'elle se mêle avec les autres, il en résulte des métis de différentes couleurs, mais qui conservent ordinairement la crête et les cravates ou barbes noires, et qui ont

la poule domestique de Sumatra, ayant les os noirs ; et il distingue cette race de celle de la poule nègre, ou *friezland* des anglais, qui se trouve dans la même île de Sumatra. SONNINI.

(1) Journal économique, mai 1754.

même

même la membrane qui forme l'oreillon, teinte de bleu noirâtre à l'extérieur.

16°. Le *coq sans croupion*, ou *coq de Perse* de quelques auteurs (1). La plupart des poulets et des coqs de Virginie n'ont point de croupion, et cependant ils sont certainement de race anglaise. Les habitans de cette colonie assurent que lorsqu'on y transporte de ces oiseaux, ils perdent bientôt leur croupion (2). Si cela est ainsi, il faudroit les appeler *coqs de Virginie* et non de Perse, d'autant plus que les anciens ne les ont point connus, et que les naturalistes n'ont commencé à en parler qu'après la découverte de l'Amérique. Nous avons dit que les chiens d'Europe à oreilles pendantes perdent leur

(1) Le coq et la poule sans croupion, ou de Perse. *Gallus uropygio carens.. gallus persicus, gallina persica*. Brisson, Ornith. gen. 3, sp. 5.

Gallina caudâ seu uropygio carens... phasianus ecaudatus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, sp. 1, var. *th.* — Latham, Syst. ornith. gen. 14, sp. 1, var. *th.*

En anglais, *dwarf cock, or creeper et rumpkin*. En allemand, *klut hahn*. En suédois, *gumphæns*.

S O N N I N I.

(2) Transactions philosophiques, n° 206, ann. 1693, pag. 992.

voix et prennent des oreilles droites lorsqu'on les transporte dans le climat du tropique ; cette singulière altération , produite par l'influence du climat , n'est cependant pas aussi grande que la perte du croupion et de la queue dans l'espèce du coq : mais ce qui nous paroît être une bien plus grande singularité , c'est que , dans le chien comme dans le coq , qui de tous les animaux de deux ordres très - différens sont le plus domestiques , c'est-à-dire , le plus dénaturés par l'homme , il se trouve également une race de chiens sans queue , comme une race de coqs sans croupion. On me montra , il y a plusieurs années , un de ces chiens né sans queue ; je crus alors que ce n'étoit qu'un individu vicié , un monstre , et c'est pour cela que je n'en fis aucune mention dans l'histoire du chien : ce n'est que depuis ce tems que j'ai revu ces chiens sans queue , et que je me suis assuré qu'ils forment une race constante et particulière comme celle des coqs sans croupion (1). Cette race de coqs a

(1) Les chiens sans queue ne forment point une race constante et particulière ; ils naissent quelquefois dans la même portée avec des chiens à queue. J'en ai vu plusieurs exemples , et j'ai eu long-tems un

le bec et les pieds bleus, une crête simple ou double, et point de huppe; le plumage est de toutes couleurs; et le sieur Fournier m'a assuré que lorsqu'elle se mêle avec la race ordinaire, il en provient des métis qui n'ont qu'un demi-croupion, et six plumes à la queue au lieu de douze: cela peut être, mais j'ai de la peine à le croire.

17°. La poule à cinq doigts (1) est, comme nous avons dit, une forte exception à la méthode dont les principaux caractères se

très-beau chien d'arrêt, qui n'avoit point du tout de queue, quoiqu'il fût né d'une race ordinaire et au milieu de plusieurs autres petits chiens ayant une queue.

Je ne puis, au reste, partager l'opinion de Guenau de Montbeillard, au sujet des coqs de Virginie; les voyageurs modernes n'ont pas confirmé cette perte étrange que les poules font de leur croupion dans cette contrée, et l'on sait positivement que, dans les parties les plus chaudes du même continent, il ne leur arrive rien de semblable. SONNINI.

(1) Le coq et la poule à cinq doigts. *Gallus et gallina pentadactylos*. Brisson, Ornith. gen. 5, sp. 1, var. B.

Gallus pedum digitis quinque, posterioribus duobus..... phasianus pentadactylus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, sp. 1, var. d.

Phasianus domesticus quinque digitis in utroque

prennent du nombre des doigts : celle-ci en a cinq à chaque pied, trois en avant et deux en arrière ; et il y a même quelques individus dans cette race qui ont six doigts.

18°. Les *poules de Sansevarre*. Ce sont celles qui donnent ces œufs qui se vendent en Perse trois ou quatre écus la pièce, et que les persans s'amuse à choquer les uns contre les autres par manière de jeu : dans le même pays, il y a des coqs beaucoup plus beaux et plus grands, et qui coûtent jusqu'à trois cents livres (1) (2).

pede... phasianus pentadactylus. Latham, Syst. ornith. gen. 54, sp. 1, var. d.

Cette race s'appelle en anglais *darking cock* ; en allemand, *hæns hahn* ; en suédois, *dubbla sporrhæns* et *tyska hæns*. SONNINI.

(1) Voyages de Tavernier, tom. II, pages 43 et 44.

(2) C'est peut-être à cette race de grands coqs qu'il faut rapporter le *jago* de Sumatra, si toutefois cet oiseau est vraiment un coq. Marsden, qui en fait mention dans son histoire de Sumatra, tom. I, pag. 188 de la traduction française, dit que ce *jago* est une espèce de poule d'une grandeur remarquable, qui est très-commune à l'extrémité méridionale de Sumatra, et à la partie occidentale de Java. « J'ai vu, ajoute-t-il, un coq de cette espèce atteindre du plancher avec son bec une table à manger. Quand cet animal est fatigué, il

19° Le *coq de Caux* ou de *Padoue* (1) : son attribut distinctif est la grosseur ; il a souvent la crête double en forme de couronne , et une espèce de huppe qui est plus marquée dans les poules ; leur voix est beaucoup plus forte , plus grave et plus rauque , et leur poids va jusqu'à huit à dix livres : on peut rapporter à cette belle race les grands coqs de Rhodes , de Perse (2), du Pégu (3),

se repose sur la première jointure de ses jambes , et il est alors même plus haut que le coq ordinaire. On trouve dans la même partie de Java , à Bantam , une espèce plus petite qui porte le même nom ».

S O N N I N I.

(1) En allemand , *grosser welscher hau* , *padnauischer hau*. En suédois , *spanska hæns*. En anglais , *padnan cock*. En catalan , *gall de monaco* , *gall caparut*.

Le coq et la poule de Padoue. *Gallus patavinus* , *gallina patavina*. Brisson , Ornithol. gen. 3 , sp. 1 var. C.

Gallus duplo major. . . . , *phasianus patavinus*. Lin. Syst. nat. edit. 13 , gen. 101 , sp. 1 , var. l. — Latham , Syst. ornithol. gen. 54 , sp. 1 , var. l.

S O N N I N I.

(2) Chardin , tom. II , pag. 24.

(3) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes , tome III , page 71.

ces grosses poules de Bahia, qui ne commencent à se couvrir de plumes que lorsqu'elles ont atteint la moitié de leur grosseur (1); on sait que les poussins de Caux prennent leurs plumes plus tard que les poussins ordinaires.

Au reste, il faut remarquer qu'un grand nombre d'oiseaux dont parlent les voyageurs sous le nom de coqs ou de poules, sont de toute autre espèce; telles sont les poules *patourdes* ou *palourdes* qui se trouvent au Grand-banc, et sont très-friandes de foie de morue (2); le coq ou la poule noire de Moscovie, qui sont coqs et poules de bruyère; la poule rouge du Pérou, qui a beaucoup de rapport avec les faisans; cette grosse poule à huppe, de la nouvelle Guinée, dont le plumage est bleu céleste, qui a le bec de pigeon, les pieds de poule commune, qui niche sur les arbres (3), et qui est probablement le faisan de Banda; la poule de Damiète, qui a le bec et les pieds rouges, une

(1) Nouveau voyage de Dampier, tome III, page 68.

(2) Recueil des voyages du nord, tome III, page 15.

(3) Histoire générale des voyages, tome XI, page 230.

petite marque sur la tête, de la même couleur, et le plumage d'un bleu violet, ce qui pourroit se rapporter à la grande poule d'eau (1); la poule du Delta, dont Thévenot vante les belles couleurs, mais qui diffère des gallinacés, non seulement par la forme du bec et de la queue, mais encore par les habitudes naturelles, puisqu'elle se plaît dans les marécages; la poule de Pharaon, que le même Thévenot dit ne le point céder à la gélinotte; les poules de Corée, qui ont une queue de trois pieds de longueur, etc.

Dans ce grand nombre de races différentes que nous présente l'espèce du coq, comment pourrons-nous démêler quelle en est la souche primitive? tant de circonstances ont influé sur ces variétés, tant de hasards ont concouru pour les produire! les soins et même les caprices de l'homme les ont si fort multipliés, qu'il paroît bien difficile de remonter à leur première origine, et de reconnoître dans nos basse-cours la poule de la Nature, ni même la poule de notre climat. Les coqs sauvages, qui se trouvent

(1) Cet oiseau, de même que celui du Delta dont parle Thévenot, est la *poule sultane*.

dans les pays chauds de l'Asie, pourront être regardés comme la tige primordiale de tous les coqs de ces contrées ; mais comme il n'existe dans nos pays tempérés aucun oiseau sauvage qui ressemble parfaitement à nos poules domestiques, on ne sait à laquelle des races ou des variétés l'on doit donner la primauté, car, en supposant que le faisan, le coq de bruyère ou la gélinotte, qui sont les seuls oiseaux sauvages de ce pays qu'on puisse rapprocher de nos poules par la comparaison, en soient les races primitives ; et en supposant encore que ces oiseaux peuvent produire avec nos poules, des métis féconds, ce qui n'est pas bien avéré, ils seront alors de la même espèce ; mais les races se seront très-anciennement séparées et toujours maintenues par elles-mêmes, sans chercher à se réunir avec les races domestiques, dont elles diffèrent par des caractères constants ; tels que le défaut de crêtes, de membranes pendantes dans les deux sexes, et d'éperons dans les mâles ; et par conséquent ces races sauvages ne sont représentées par aucune de nos races domestiques, qui, quoique très-variées et très-différentes entre elles à beaucoup d'égards, ont toutes néanmoins ces crêtes, ces

membranes et ces éperons qui manquent aux faisans, à la gélinotte et au coq de bruyère; d'où l'on doit conclure qu'il faut regarder le faisan, le coq de bruyère et la gélinotte comme des espèces voisines, et néanmoins différentes de celle de la poule; jusqu'à ce qu'on se soit bien assuré, par des expériences réitérées, que ces oiseaux sauvages peuvent produire avec nos poules domestiques, non seulement des mulets stériles, mais des métis féconds; car c'est à cet effet qu'est attachée l'idée d'identité d'espèce. Les races singulières, telles que la poule naine, la poule frisée, la poule nègre, la poule sans croupion, viennent toutes originellement des pays étrangers; et quoiqu'elles se mêlent et produisent avec nos poules communes, elles ne sont ni de la même race ni du même climat. En séparant donc notre poule commune, de toutes les espèces sauvages qui peuvent se mêler avec elle, telles que la gélinotte, le coq de bruyère, le faisan, etc., en la séparant aussi de toutes les poules étrangères avec lesquelles elle se mêle et produit des individus féconds, nous diminuerons de beaucoup le nombre de ses variétés, et nous n'y trouverons plus que des différences assez légères; les unes pour

la grandeur du corps, les poules de Caux sont presque doubles, pour la grosseur, de nos poules ordinaires; les autres pour la hauteur des jambes, le coq d'Angleterre, quoique parfaitement ressemblant à celui de France, a les jambes et les pieds bien plus longs; d'autres pour la longueur des plumes, comme le coq huppé, qui ne diffère du coq commun, que par la hauteur des plumes du sommet de la tête; d'autres par le nombre des doigts, telles que les poules et coqs à cinq doigts; d'autres enfin par la beauté et la singularité des couleurs, comme la poule de Turquie et celle de Hambourg. Or, de ces six variétés auxquelles nous pouvons réduire la race de nos poules communes, trois appartiennent, comme l'on voit, à l'influence du climat de Hambourg, de la Turquie et de l'Angleterre, et peut-être encore la quatrième et la cinquième; car la poule de Caux vient vraisemblablement d'Italie, puisqu'on l'appelle aussi *poule de Padoue*; et la poule à cinq doigts étoit connue en Italie dès le tems de Columelle: ainsi il ne nous restera que le coq commun et le coq huppé, qu'on doit regarder comme les races naturelles de notre pays: mais, dans ces deux races, les poules et les coqs

sont également de toutes couleurs ; le caractère constant de la huppe paroît indiquer une espèce perfectionnée, c'est-à-dire, plus soignée et mieux nourrie ; et par conséquent la race commune du coq et de la poule sans huppe, doit être la vraie tige de nos poules ; et si l'on veut chercher dans cette race commune quelle est la couleur qu'on peut attribuer à la race primitive, il paroît que c'est la poule blanche ; car, en supposant les poules originaires blanches, elles auront varié du blanc au noir, et pris successivement toutes les couleurs intermédiaires. Un rapport très-éloigné, et que personne n'a saisi, vient directement à l'appui de cette supposition, et semble indiquer que la poule blanche est en effet la première de son espèce, et que c'est d'elle que toutes les autres races sont issues ; ce rapport consiste dans la ressemblance qui se trouve assez généralement entre la couleur des œufs et celle du plumage ; les œufs du corbeau sont d'un verd brun taché de noir ; ceux de la cresserelle sont rouges ; ceux du casoar sont d'un verd noir ; ceux de la corneille noire sont d'un brun plus obscur encore que ceux du corbeau ; ceux du pic varié sont de même variés et tachetés ; la

pie-grièche grise a ses œufs tachés de gris ; et la pie-grièche rouge les a tachés de rouge ; le crapaud volant les a marbrés de taches bleuâtres et brunes, sur un fond nuageux blanchâtre ; l'œuf du moineau est cendré, tout couvert de taches brunes marron, sur un fond gris ; ceux du merle sont d'un bleu noirâtre ; ceux de la poule de bruyère sont blanchâtres, marquetés de jaune ; ceux des peintades sont marqués comme leurs plumes, de taches blanches et rondes , etc. ; en sorte qu'il paroît y avoir un rapport assez constant entre la couleur du plumage des oiseaux et la couleur de leurs œufs ; seulement on voit que les teintes en sont beaucoup plus foibles sur les œufs, et que le blanc domine dans plusieurs, parce que, dans le plumage de plusieurs oiseaux, il y a aussi plus de blanc que de toute autre couleur, sur-tout dans les femelles, dont les couleurs sont toujours moins fortes que celles du mâle : or, nos poules blanches, noires, grises, fauves et de couleurs mêlées, produisent toutes des œufs parfaitement blancs : donc, si toutes ces poules étoient demeurées dans leur état de nature, elles seroient blanches, ou du moins auroient dans leur plumage beaucoup plus de blanc que de toute autre couleur ;

les influences de la domesticité, qui ont changé la couleur de leurs plumes, n'ont pas assez pénétré pour altérer celle de leurs œufs : ce changement de la couleur des plumes n'est qu'un effet superficiel et accidentel, qui ne se trouve que dans les pigeons, les poules et les autres oiseaux de nos basses-cours; car tous ceux qui sont libres et dans l'état de nature, conservent leurs couleurs sans altération et sans autres variétés que celles de l'âge, du sexe ou du climat, qui sont toujours plus brusques, moins nuancées, plus aisées à reconnoître, et beaucoup moins nombreuses que celles de la domesticité.

L E C O Q

E T

L A P O U L E S A U V A G E S (1),

P A R S O N N I N I.

AU retour d'un premier voyage à la Guiane, en 1775, je publiai une note sur le coq et la poule sauvages (2) que j'avois toute raison de croire naturels à l'Amérique méridionale, ou du moins à quelques contrées de cette partie du nouveau Monde. Tous les naturalistes s'accordoient à faire

(1) *Phasianus carunculá compressá, verticis geminæque gulæ auribus nudis, caudá compressá adscendente.... phasianus gallus.* Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, sp. 1.

Phasianus carunculá compressæ verticis geminæque gulæ auribus nudis, caudá compressá ascendente, pennis colli linearibus elongatis apice membranaceis.... phasianus gallus. Latham, Syst. ornith. gen. 54, sp. 1.

(2) Voyez le Journal de physique, du mois d'août 1775.

du coq un genre d'oiseaux particulier à l'ancien continent, et absolument étranger à l'Amérique; et de tous les voyageurs qui m'avoient précédé, le jésuite Acosta seul avoit assuré que les poules existoient au Pérou avant l'arrivée des espagnols, et qu'elles s'appeloient, dans la langue du pays, *talpa*, et leurs œufs *ponto* (1). Je partageois le sentiment d'Acosta, et voici sur quoi je me fondois.

En voyageant dans les forêts sombres et solitaires de la Guiane, lorsque l'aurore commençoit à répandre une teinte moins lugubre, au milieu d'immenses futaies qui ne tombent que sous la hache du tems, j'entendois souvent un cri parfaitement semblable au chant de notre coq, mais moins fort et moins retentissant. Un éloignement considérable de tous lieux habités ne permettoit pas de penser que ce chant, que mes compagnons de voyage entendoient très-

(1) Acosta étoit provincial des jésuites au Pérou, et espagnol; il mourut à Salamanque en 1599. Il a donné en espagnol l'Histoire naturelle et morale des Indes; et un traité de *procurandâ indorum salute*. Le témoignage d'un pareil homme peut paroître de quelque poids.

distinctement ; fût produit par des oiseaux domestiques, et les indiens, dont nous étions suivis, nous disoient que c'étoit le cri de coqs sauvages.

Dans un de ces voyages, je vis moi-même, sur une montagne, un oiseau de la grosseur d'un pigeon, à plumage brun, portant sur la tête une crête charnue et rouge, ayant les ailes courtes et la queue disposée de même que celle de la poule, dont il avoit le port et la démarche. Je pus l'examiner assez bien ; il me parut peu farouche. Le nègre qui portoit mon fusil s'étoit arrêté à quelque distance, et lorsqu'il m'eut rejoint, l'oiseau s'étoit enfoncé dans l'épaisseur de la forêt, et nous le cherchâmes inutilement.

Le fait très-exact, le chant des coqs qui se fait entendre dans les bois, la connoissance que les naturels ont des coqs sauvages à la Guiane, ne me laissoient aucun doute sur l'existence de ces coqs dans l'Amérique méridionale, et j'ai présenté ce que j'avois été à portée d'apprendre à cet égard, sans autre prétention que de faire connoître une particularité nouvelle pour l'histoire des gallinacés.

Quelque tems après la publication de cette
note,

note, parut le Voyage aux Indes et à la Chine, par M. Sonnerat, commissaire de la marine, et comme je l'étois alors moi-même, correspondant du cabinet du roi. Ce voyageur y décrit fort au long deux oiseaux, mâle et femelle, du genre du coq, trouvés dans les Gates, montagnes de l'Inde qui séparent le Malabar du Coromandel; il les présenta comme la souche primitive d'où avoient dérivé toutes les races de nos poules domestiques. Dès - lors, des naturalistes rejetèrent assez légèrement mon assertion, au sujet des poules sauvages de la Guiane, *au rang des faits vagues et incertains, relatifs à l'origine du coq et de la poule* (1). M. Sonnerat lui-même donna lieu à cette décision un peu hasardée, par la manière dont il écrivit sur les poules des Gates; comme si, pour appuyer l'existence de ces oiseaux sauvages dans quelques contrées de l'Inde, il eût été nécessaire de détruire les témoignages d'autres voyageurs qui disoient en avoir rencontrés également dans d'autres pays. Afin de faire

(1) Mauduyt, Encyclopédie méthodique, partie ornithologique, article du coq.

sentir combien une pareille manière de raisonner est peu concluante, il convient de rapporter les paroles mêmes de M. Sonnerat ; elles jetteront un nouveau jour sur l'histoire naturelle ; encore peu connue, des coqs et des poules sauvages.

« Quoique l'espèce du coq et de la poule domestiques, dit-il, soit très-anciennement connue, que les variétés en soient très-nombreuses, qu'on les trouve dans les pays de l'ancien continent, et dans beaucoup de contrées du nouveau Monde, il n'en est pas moins vrai que nous ignorons encore quelle terre a la première donné naissance à ces oiseaux, et les nourrit encore aujourd'hui dans l'état de liberté. Ce qu'on trouve à cet égard dans les auteurs qui ont écrit sur l'Histoire naturelle, et dans les voyageurs, est plein d'incertitude, n'offre pas les détails et les preuves nécessaires, et ne suffit pas pour qu'on puisse s'y arrêter.

» Dampier parle des coqs sauvages qu'il dit avoir vus aux îles du Pulo-Condor, à Timor et à San-Yago. Ces coqs, suivant son rapport, sont de la grosseur de nos corneilles, et leur chant, semblable à celui de nos coqs de basse-cour, est seulement plus aigu. Mais

Dampier n'avoit pas fait une étude particulière de l'Histoire naturelle (1) ; il n'a pas donné , de l'oiseau qu'il a observé , une description détaillée ; on ne peut , d'après ce qu'il en dit , le comparer avec le coq domestique , et juger de l'identité ou de la différence de leur espèce.

» Gemelli Carreri dit avoir aperçu des coqs sauvages aux Philippines (2) ; Merolla prétend en avoir vu dans le royaume de Congo. M. de Sonnini , qui a voyagé à la Guiane , a , dit-il , entendu dans les forêts de cette vaste contrée , un chant semblable à celui de nos coqs ; il a vu de loin les oiseaux

(1) Il n'est pas nécessaire d'avoir des notions fort approfondies en Histoire naturelle , pour distinguer une poule de tout autre oiseau.

(2) Gemelli Carreri n'est point le seul qui ait aperçu des coqs sauvages aux Philippines ; un voyageur plus moderne rapporte qu'entre les espèces d'oiseaux dont foisonnent les bois de l'île de Samar , la plus orientale des Philippines , il y a une grande quantité de poules sauvages , qui diffèrent des nôtres par leur corps ramassé , et leurs pattes courtes ; elles sont de couleur grise , piquetée comme la perdrix. (Voyages autour du Monde et vers les deux poles , par terre et par mer , par M. de Pagès , capitaine de vaisseaux , t. I , pag. 160.)

qui le font entendre ; il leur a trouvé de la ressemblance avec nos coqs , et il leur a aperçu une crête charnue sur la tête, et deux appendices aussi charnues sous la partie inférieure du bec , vers sa base (1) ; mais il n'a vu ces oiseaux que de loin ; il n'a pu avoir en sa possession aucun individu de leur espèce ; il n'en a donc jugé que d'une manière absolument conjecturale : cependant cette observation seroit d'autant plus intéressante , que les premiers auteurs qui ont écrit sur l'Amérique , s'accordent à assurer qu'il n'y avoit point de coqs dans ce vaste continent avant sa découverte. Coréal avance comme certain que les poules ont été apportées au Brésil par les espagnols , et il donne de cette assertion une preuve bien forte ; c'est que les brasiens eurent d'abord horreur de la chair de poule , et qu'ils regardèrent les œufs comme un poison : cependant la plupart des oiseaux sont les mêmes au Brésil et à la Guiane , et il n'est guère probable que les poules renfermées dans cette

(1) Je n'ai point parlé des appendices charnues du dessous de la base du bec , parce que l'oiseau qui ne cessoit de marcher devant moi , ne m'a point laissé le tems de les remarquer.

dernière contrée ne se fussent pas répandues dans le Brésil, où elles auroient été connues des habitans. Ainsi, les coqs dont parle M. de Sonnini ne sont pas de l'espèce de cet oiseau, ou ils tirent leur origine des coqs domestiques qui y ont été transportés, et sont devenus sauvages dans la suite (1).

» L'observation de M. de Sonnini ne peut donc, ainsi que celle de ceux qui l'ont précédé, fixer nos idées sur le pays d'où le coq et la poule tirent leur origine. Serai-je, à cet égard, plus heureux que tous les autres voyageurs? Les oiseaux, mâle et femelle, que j'ai rapportés de l'Inde, que j'ai trouvés sauvages et libres dans les forêts, sont-ils en effet l'un un coq et l'autre une poule, et ces oiseaux doivent-ils être regardés comme la souche primitive du coq et de la poule domestiques? C'est par la description exacte de ces oiseaux, par leur comparaison détaillée avec ceux auxquels je les ai jugé

(1) Il est impossible de supposer que les coqs et les poules de la Guiane, viennent d'oiseaux du même genre que l'on y auroit transportés, et dont quelques-uns se seroient échappés. Ce n'est en effet que dans l'intérieur des terres et fort loin de tout lieu habité, que l'on entend ces coqs sauvages.

semblables, et dont je les ai cru la souche primitive, que je dois satisfaire à cette double question. Il s'agit d'abord de décider si les oiseaux dont j'entreprends la description, sont l'un un coq et l'autre une poule ».

L'on ne peut douter, en effet, que ces oiseaux apportés par M. Sonnerat ne soient du genre du coq; mais de ce que l'on trouve bien certainement des coqs sauvages entre le Malabar et le Coromandel, doit-on inférer qu'il n'en existe pas ailleurs, et même dans un autre continent? L'autruche, qui vole encore moins que le coq, ne se retrouve-t-elle pas avec quelques modifications, au Chili et dans les terres Magellaniques? Et n'est-ce pas une fort mauvaise manière de raisonner, que de prétendre qu'un animal ne peut se rencontrer dans une contrée, parce qu'il se trouve dans une autre?

J'ai dit que j'avois tout lieu de croire à l'existence des poules sauvages dans les forêts désertes de la Guiane. L'oiseau que j'y ai vu moi-même, et qui avoit tous les attributs de la poule, le chant des coqs que j'ai entendu au milieu de ces vastes solitudes, l'opinion commune parmi les naturels de ces contrées, tout me portoit à penser que le coq et la poule y vivoient dans l'état

sauvage. Dans un second voyage à la Guiane, plusieurs personnes m'ont confirmé ce que j'avois déjà de grandes raisons de présumer. Je citerai de préférence un colon qui a recueilli beaucoup de connoissances locales, M. Salines, major des milices d'un quartier de la Guiane, dans la colonie de Cayenne. Il me dit que, dans un détachement qu'il fit au commencement de 1776, dans les grands bois de la Guiane, il rencontra et eut tout le tems de considérer un oiseau conformé absolument comme une poule, et semblable à celui que j'avois vu moi-même, à l'exception de sa couleur rougeâtre, peu différente du brun qui teignoit le plumage de l'autre. Un nouveau témoignage, celui d'un voyageur qui a parcouru après moi la Guiane, vient encore à l'appui de faits déjà certains. Le capitaine Stedman a observé que les indiens de l'intérieur de la Guiane hollandaise, nourrissent une très-petite espèce de poule, dont les plumes sont frisées, et qui semble naturelle à ce pays (1). Il paroît donc incontestable

(1) Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guiane, par le capitaine Stedman, traduit par Henry, tom. I, pag. 162.

que le coq et la poule sauvages se trouvent également dans les deux continens, avec quelques variétés dans les formes et le plumage, suite naturelle de la différence du climat et du site. Mais l'espèce qui habite la terre antique de l'Inde, est plus nombreuse que celle de l'Amérique, où elle est comme perdue dans l'immense forêt qui couvre entièrement le sol humide et montagneux de la Guiane. Cette dernière espèce est encore peu connue, et le coq et la poule des Gates ne le sont encore que par les deux individus que M. Sonnerat a rapportés de ces voyages, et par la description qu'il en a donnée, (*voyez la planche XXXVII*). Il est juste de laisser ce voyageur rendre compte lui-même de sa découverte, puisqu'il est le seul qui ait écrit sur cette espèce de poules sauvages. Après avoir comparé les caractères extérieurs de ces oiseaux, avec les caractères que les naturalistes ont assignés au genre du coq, et vérifié qu'ils sont exactement les mêmes, M. Sonnerat continue ainsi :

« Le coq a, de l'extrémité supérieure du bec à celle de la queue abaissée et étendue, deux pieds quatre pouces.

» Son bec a quinze lignes de l'extrémité



Barraband del.

Duhamel J.

1. LE COQ SAUVAGE
2. LA POULE SAUVAGE.

supérieure à l'angle qu'il forme en s'ouvrant, et un pouce du même angle à la pointe de la partie inférieure.

» La jambe a cinq pouces de longueur, mesurée du genou à l'extrémité de l'ongle du milieu; ce doigt, en comprenant l'ongle, est de deux pouces cinq lignes de long, l'ergot d'un pouce quatre lignes.

» La grosseur du corps, que je ne peux déterminer au juste, et qui varie dans les différens individus, est d'un tiers environ moindre que dans le coq domestique commun.

» Le bec est formé en cône, courbé à son extrémité supérieure; il est de couleur de corne, et parfaitement semblable en tous points au bec du coq commun.

» Le dessus de la tête est orné d'une crête déprimée sur les côtés, aplatie, festonnée ou découpée à sa partie supérieure; elle prend son origine à la base du bec, et s'agrandit en se portant en arrière; elle adhère à la partie supérieure du crâne, et flotte en arrière au dessus de l'occiput qu'elle déborde; sa forme est à peu près celle d'une faux renversée; elle est d'un rouge vif dans l'animal vivant.

» Aux deux côtés de la partie inférieure

du bec, sont placées deux appendices membraneuses de la même couleur que la crête, d'une forme à peu près triangulaire, et telles qu'on en voit aux mêmes endroits dans le coq commun.

» Les joues, les côtés et le dessous de la gorge sont nus et dégarnis de plumes, ainsi qu'une ligne longitudinale sur le sommet de la tête, entre la crête et l'œil. Ces parties nues sont d'un rouge pâle ou de couleur de chair dans l'oiseau vivant.

» De chaque côté de la tête, au dessous de l'œil, est une tache de couleur de perle, de la grandeur et de la forme de l'ongle du petit doigt humain; elle est formée par des plumes courtes, pressées à côté les unes des autres, dont les barbes sont désunies, et se portent latéralement de devant en arrière, et couvrent le méat auditif.

» Les jambes sont, comme dans le coq commun, dégarnies de plumes jusqu'au genou, couvertes d'écailles, d'une couleur grisâtre terne; les ongles et l'ergot sont noirâtres; l'ergot est formé en cône allongé, de substance cornée, terminé en pointe aiguë et placé de façon que, faisant angle avec la jambe, il se dirige vers le haut de sa base à la poitrine.

» Les plumes du sommet de la tête, celles du cou, par devant et sur les côtés, sont longues et étroites ; elles deviennent plus longues selon qu'elles sont placées plus bas. Lorsque le cou est plié et dans l'état naturel, elles sont flottantes sur le dos et sur l'origine des ailes.

» Ces plumes sont aplaties ; leurs barbes sont douces au toucher, désunies, d'égale longueur de chaque côté.

» Le tuyau est gros, très-exprimé et sensible à la vue dans la longueur de la plume, jusqu'à quelques lignes de son extrémité, ce qui fait que chaque plume paroît rayée longitudinalement à son centre ; à l'origine, cette raie est grise, au milieu elle est noire, et un peu avant l'extrémité de la queue, elle devient blanche.

» Ces différentes nuances du tuyau dans sa longueur, se retrouvent sur les barbes, mais différemment disposées.

» A l'origine de la plume jusqu'au tiers de sa longueur environ, les barbes sont d'un gris sale blanchâtre.

» Au milieu de la plume, à l'endroit où le tuyau est noir, les barbes le sont aussi du côté du tuyau, et leur bord ou limbe est blanchâtre. Elles sont colorées de même au

dessous et latéralement à la portion du tuyau qui est blanc. Mais ce qui mérite une attention plus particulière, c'est que chaque plume est terminée par un épanouissement oblong, arrondi sur les bords, qui forme à l'extrémité de chaque plume une tache oblongue, luisante, blanchâtre ou de couleur de perle en plus grande partie, et d'un jaune roux, brillant à sa pointe; cette appendice a l'aspect, le poli, le brillant et le toucher d'une lame cartilagineuse très-mince; cependant, si on l'examine attentivement, en soulevant la plume et regardant en face du jour, on voit que cette appendice est bordée, dans son contour, par une frange composée de l'extrémité des barbes de la plume, et qu'il ne résulte que de l'union de ces deux barbes, plus intime qu'elle n'a coutume de l'être dans les plumes ordinaires.

» Cette conformation est la même que celle d'appendices pareilles à quelques plumes de l'aile dans le jaseur de Bohême; j'ai trouvé de semblables appendices aux plumes du cou du pigeon hollandais de l'île de France.

» Le dessous de ces plumes que je viens de décrire, ne diffère du dessus que par des nuances moins fortes.

» Les plumes qui couvrent le dos jus-

qu'aux couvertures de la queue, sont longues et étroites; leur plus grande largeur est vers le milieu de leur longueur; elles vont ensuite en se rétrécissant de chaque côté, et se terminent en pointe arrondie; leurs barbes, désunies d'abord, et formant duvet à l'origine du tuyau, se réunissent vers la moitié de sa longueur, et s'engrangent les unes dans les autres, à la manière ordinaire. Ces plumes sont traversées, dans leur longueur, par une raie longitudinale blanche; cette raie est accompagnée, de chaque côté, d'une raie noire, bordée d'un limbe blanchâtre, très-étroit; le duvet de ces mêmes plumes est d'un gris sale.

» Les plumes qui couvrent le bas du cou en devant, le haut de la poitrine, les côtés et les cuisses, sont formées et colorées comme les plumes du dos, avec ces deux différences, que les plumes de la cuisse sont proportionnellement plus larges et moins longues, et celles des côtés plus larges. Il faut encore remarquer que celles qui répondent à la pointe du sternum de l'un et l'autre côté, sont rousses dans le dernier tiers de leur longueur, et qu'on retrouve sur ces plumes ce lustre et cette apparence

d'un cartilage mince que j'ai observé à l'extrémité des plumes du cou.

» Les plumes qui couvrent l'extrémité du ventre et celles du dessous de la queue ne sont qu'un duvet semblable à celui que portent les coqs communs aux autres parties ; ce duvet, dans les coqs sauvages, est mêlé de blanc, de noir et de gris terne.

» Les ailes se terminent à l'origine de la queue. Les grandes plumes sont d'un noir terne, et n'offrent rien de particulier dans leur conformation. Celles qui couvrent le pli de l'aile ou les petites couvertures, sont longues, étroites et colorées comme les plumes du dos, mais plus petites dans toutes leurs dimensions.

» Les grandes couvertures des ailes sont longues et étroites, roides et lustrées à leur extrémité, qui est fortement teinte d'un roux glacé de marron. Ces plumes sont disposées de façon que, se couvrant en partie les unes les autres, elles ne laissent apercevoir que la portion de la plume qui est rousse ; celle qui est cachée, est rayée de blanc dans son milieu, de noir sur les côtés, et accompagnée à son origine d'un duvet grisâtre.

» Les couleurs et la disposition des grandes

et des petites couvertures de l'aile, la font paroître, vers son pli, rayée de noir et de blanc, et couverte au dessous de l'endroit où elle s'attache au corps, d'une plaque rousse, lustrée, glacée de marron. Il faut noter encore que les grandes couvertures des ailes sont comme striées transversalement.

» Les couvertures de la queue sont longues, flottantes, d'un violet foncé, chatoyantes, et donnent des reflets comme l'acier bruni; ces plumes, ou plutôt leurs barbes, forment à leur origine un duvet très-doux au toucher.

» Enfin la queue est composée de quatorze plumes séparées en deux portions inclinées l'une vers l'autre, formant un angle aigu. Les deux plumes du milieu, plus longues que les autres, forment un arc, dont la convexité est tournée du côté du corps de l'oiseau.

» La poule sauvage est d'un tiers plus petite que son mâle; cette différence dans la grandeur est à peu près la même dans toutes les races entre la poule et le coq.

» Cette poule sauvage, ainsi que son mâle, a tous les caractères propres à ce genre d'oiseau, à un seul près qui lui manque;

c'est la crête et les appendices membraneuses sous le bec. Cette différence, je l'avoue, paroît forte ; mais suffit-il pour établir une distinction réelle ? Je crois qu'on sera peu porté à le penser , lorsqu'on fera attention qu'il y a à cet égard les plus étonnantes variétés entre toutes les races , et même entre les individus d'une même race. En effet , il y a des races de coqs et de poules , telles que les huppées , dans lesquelles le mâle et la femelle n'ont ni crête, ni appendice sous le bec dans d'autres races, telles que celle du coq de basse-cour, le mâle a quelquefois une crête et des appendices d'une excessive grandeur , tandis que les femelles ont ces parties charnues mal prononcées. Ces différences n'en établissent cependant point à nos yeux entre les races et les individus , parce que nous sommes bien convaincus et bien certains de leur identité. La même différence doit-elle nous porter à en établir entre la poule sauvage et la poule domestique , parfaitement semblables d'ailleurs ? Toute difficulté seroit levée, si , comme des personnes dignes de foi , et qui vivent à la campagne, me l'ont assuré , il y a des poules villageoises absolument privées de crêtes et d'appendices ;

d'appendices ; ce que je n'ose assurer, ne l'ayant pu vérifier moi-même ; mais ces poules villageoises sont au moins celles qui ont en général une crête et des appendices plus petites : par ce trait même, qui paroît d'abord différentiel, elles se rapprochent davantage de la poule sauvage.

» Le dessus de la tête, le commencement du cou en arrière, sont couverts de plumes courtes, étroites, grisâtres. Les jotes et le dessous de la gorge sont blanchâtres ; et ces parties, nues dans le coq, sont couvertes, dans la poule, de plumes très-petites et très-nombreuses.

» Les plumes du cou en arrière sont brunâtres, rayées longitudinalement, dans leur milieu, de roux blanc.

» Les plumes du cou en devant, celles qui couvrent le sternum et le ventre, sont brunes, rayées longitudinalement de blanc sale dans leur milieu.

» Les plumes qui couvrent les côtés ou les flancs, sont grises.

» Celles du dos sont d'un brun clair, teintées de gris ; et le tuyau forme, dans la longueur de ces plumes, une raie longitudinale très-étroite, d'un roux lavé. Les

petites et les grandes couvertures des ailes offrent les mêmes couleurs et la même raie.

» Les grandes plumes de l'aile sont noirâtres du côté interne, brunâtres et pointillées de gris du côté externe.

» Les plumes de la queue sont grisâtres.

» Enfin, les jambes et les doigts sont couverts d'écailles grises. On voit à la place où est l'ergot, dans le mâle, un bouton peu saillant.

» Il est aisé de remarquer, d'après la description que je viens de faire, que les couleurs de la poule sauvage sont celles qui sont les plus ordinaires et les plus communes sur le plumage de la poule de basse-cour.

» Je finirai en observant que les indiens nourrissent deux races de coq et de poule : l'une est purement domestique, et n'est pour ces peuples, qui ne mangent de la chair d'aucun animal, qu'un objet de commerce ou d'amusement, et de curiosité ; l'autre est esclave et sert pour les combats de coqs, genre de spectacle fort en usage aux Indes.

» La première race est semblable à celles de nos coqs et poules domestiques, et se

perpétue par les individus qui se renouvellent et se succèdent.

» La seconde race est celle du coq et de la poule sauvages, que les indiens entretiennent et renouvellent, en tirant les individus des forêts où ils sont nés. »

LE DINDON (1) (2).

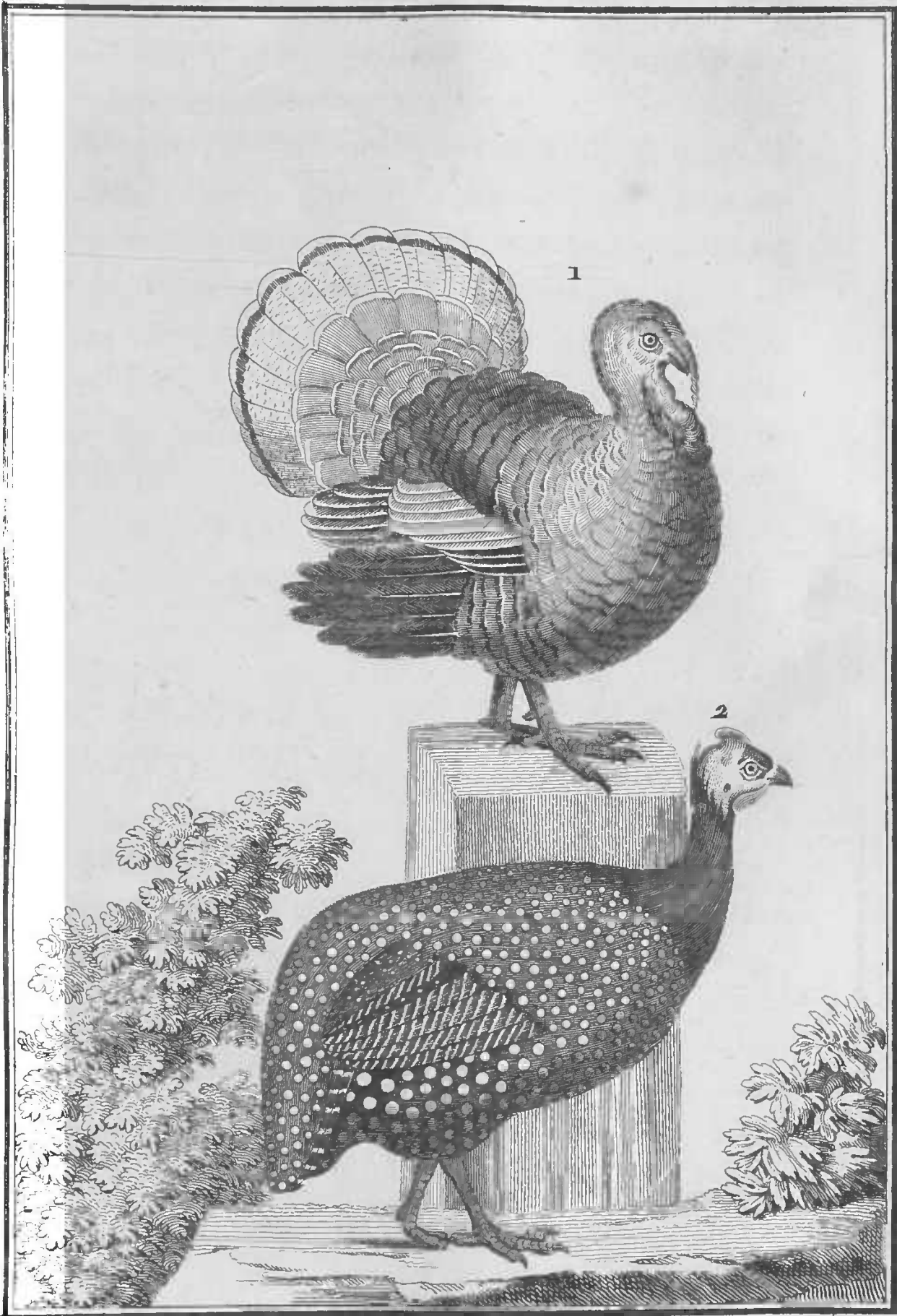
*Voyez les planches enluminées, n° 97, le mâle ;
et la planche XXXVIII de ce volume.*

SI le coq ordinaire est l'oiseau le plus utile de la basse-cour, le dindon domestique est le plus remarquable, soit par la grandeur de sa taille, soit par la forme de sa tête, soit par certaines habitudes naturelles qui ne lui

(1) *Nota.* Comme cet oiseau n'est connu que depuis la découverte de l'Amérique, il n'a de nom ni en grec ni en latin. Les espagnols lui donnèrent le nom de *pavon de las Indias*, c'est-à-dire, *paon des Indes occidentales*; et ce nom ne lui étoit pas mal appliqué d'abord, parce qu'il étend sa queue comme le paon, et qu'il n'y avoit point de paons en Amérique. Les catalans l'ont nommé *indiot*, *gall-d'Indi*; les italiens, *gallo-d'India*; les allemands, *indianisch han*; les polonais, *indyk*; les suédois, *kalkon*; les anglais, *turkey*. — *Gallo pавus*, sive *gallus indicus*. Frisch, planche enluminée cxxii.

(2) *Nota.* Cet article est de Guenau de Montbeillard.

Le dindon. *Gallo pavo carunculâ in fronte dona-*



Barraband del.

Berthault sc.

1. LE DINDON
2. LA PEINTADE

sont communes qu'avec un petit nombre d'autres espèces ; sa tête, qui est fort petite à proportion du corps, manque de la parure ordinaire aux oiseaux ; car elle est presque entièrement dénuée de plumes, et seulement recouverte, ainsi qu'une partie du cou, d'une peau bleuâtre, chargée de mamelons rouges dans la partie antérieure du cou, et de mamelons blanchâtres sur la partie postérieure de la tête, avec quelques petits poils noirs, clair-semés entre les mamelons, et de petites plumes plus rares au haut du cou, et qui deviennent plus fréquentes dans la partie inférieure, chose qui n'avoit pas été remarquée par les naturalistes ; de la base du bec descend sur le cou, jusqu'à environ le tiers de sa longueur, une espèce de barbillon charnu, rouge et flottant, qui paroît simple aux yeux, quoiqu'il soit en effet composé d'une double membrane, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en le touchant : sur la

tus. gallo pavo. Brisson, Ornith. gen. 2, sp. 1, e figure, planche xvi.

Meleagris capite carunculâ frontali gularique, maris pectore barbato. meleagris gallo pavo. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 99, sp. 1. — Latham, Syst. ornith. gen. 50, sp. 1. S O N N I N I.

base du bec supérieur, s'élève une caroncule charnue, de forme conique, et sillonnée par des rides transversales assez profondes. Cette caroncule n'a guère plus d'un pouce de hauteur dans son état de contraction ou de repos, c'est-à-dire, lorsque le dindon, ne voyant autour de lui que les objets auxquels il est accoutumé, et n'éprouvant aucune agitation intérieure, se promène tranquillement en prenant sa pâture; mais, si quelque objet étranger se présente inopinément, sur-tout dans la saison des amours, cet oiseau, qui n'a rien dans son port ordinaire que d'humble et de simple, se rengorge tout à coup avec fierté; sa tête et son cou se gonflent; la caroncule conique se déploie, s'allonge et descend deux ou trois pouces plus bas que le bec, qu'elle recouvre entièrement; toutes ces parties charnues se colorent d'un rouge plus vif; en même tems les plumes du cou et du dos se hérissent, et la queue se relève en éventail, tandis que les ailes s'abaissent en se déployant jusqu'à traîner par terre; dans cette attitude, tantôt il va en piaffant autour de sa femelle, accompagnant son action d'un bruit sourd que produit l'air de la poitrine, s'échappant par le bec, et qui est suivi d'un long bourdon-

nement; tantôt il quitte sa femelle comme pour menacer ceux qui viennent le troubler; dans ces deux cas sa démarche est grave, et s'accélère seulement dans le moment où il fait entendre ce bruit sourd dont j'ai parlé : de tems en tems il interrompt cette manœuvre pour jeter un autre cri plus perçant, que tout le monde connoît, et qu'on peut lui faire répéter tant que l'on veut, soit en sifflant, soit en lui faisant entendre des sons aigus quelconques; il recommence ensuite à faire la roue qui, suivant qu'elle s'adresse à sa femelle ou aux objets qui lui font ombre, exprime tantôt son amour et tantôt sa colère; et ces espèces d'accès seront beaucoup plus violens, si on paroît devant lui lui avec un habit rouge; c'est alors qu'il s'irrite et devient furieux; il s'élançe, il attaque à coups de bec, et fait tous ses efforts pour éloigner un objet dont la présence semble lui être insupportable.

Il est remarquable et très-singulier que cette caroncule conique, qui s'allonge et se relâche lorsque l'animal est agité d'une passion vive, se relâche de même après sa mort.

Il y a des dindons blancs, d'autres variés de noir et de blanc, d'autres de blanc et

d'un jaune roussâtre , et d'autres d'un gris uniforme , qui sont les plus rares de tous ; mais le plus grand nombre a le plumage tirant sur le noir , avec un peu de blanc à l'extrémité des plumes ; celles qui couvrent le dos et le dessus des ailes sont carrées par le bout ; et parmi celles du croupion , et même de la poitrine , il y en a quelques-unes de couleurs changeantes , et qui ont différens reflets , selon les différentes incidences de la lumière ; et plus ils vieillissent , plus leurs couleurs paroissent être changeantes , et avoir des reflets différens. Bien des gens croient que les dindons blancs sont les plus robustes ; et c'est par cette raison que dans quelques provinces on les élève de préférence ; on en voit de nombreux troupeaux dans le Pertois en Champagne.

Les naturalistes ont compté vingt-huit pennes ou grandes plumes à chaque aile , et dix-huit à la queue : mais un caractère bien plus frappant , et qui empêchera à jamais de confondre cette espèce avec aucune autre espèce actuellement connue , c'est un bouquet de crins durs et noirs , long de cinq à six pouces , lequel , dans nos climats tempérés , sort de la partie inférieure du cou au dindon mâle adulte , dans la seconde

année, quelquefois même dès la fin de la première; et avant que ce bouquet paroisse, l'endroit d'où il doit sortir est marqué par un tubercule charnu. M. Linnæus dit que ces crins ne commencent à paroître qu'à la troisième année, dans les dindons qu'on élève en Suède : si ce fait est bien avéré, il s'ensuivroit que cette espèce de production se feroit d'autant plus tard que la température du pays est plus rigoureuse; et à la vérité, l'un des principaux effets du froid est de ralentir toute sorte de développement. C'est cette touffe de crins qui a valu au dindon le titre de barbu, *pectore barbato* (1), expression impropre à tous égards, puisque ce n'est pas de la poitrine, mais de la partie inférieure du cou, que ces crins prennent naissance, et que d'ailleurs ce n'est pas assez d'avoir des crins ou des poils pour avoir une barbe; il faut encore qu'ils soient autour du menton ou de ce qui en tient lieu, comme dans le vautour barbu d'Edwards, *pl. cvi.*

On se feroit une fausse idée de la queue du coq d'Inde, si l'on s'imaginait que toutes les plumes dont elle est formée fussent susceptibles de se relever en éventail : à

(1). Lin. Faun. Suecica, et Systema nat. edit. 10.

proprement parler, le dindon a deux queues, l'une supérieure, et l'autre inférieure. La première est composée de dix-huit grandes plumes, implantées autour du croupion, et que l'animal relève lorsqu'il piaffe; la seconde, ou inférieure, consiste en d'autres plumes moins grandes, et reste toujours dans la situation horizontale: c'est encore un attribut propre au mâle, d'avoir un éperon à chaque pied; ces éperons sont plus ou moins longs, mais ils sont toujours beaucoup plus courts et plus mous que dans le coq ordinaire.

La poule d'Inde diffère du coq, non seulement en ce qu'elle n'a pas d'éperons aux pieds, ni de bouquet de crins dans la partie inférieure du cou, en ce que la caroncule conique du bec supérieur est plus courte et incapable de s'allonger; que cette caroncule, le barbillon de dessous le bec, et la chair glanduleuse qui recouvre la tête, sont d'un rouge plus pâle; mais elle en diffère encore par les attributs propres au sexe le plus foible dans la plupart des espèces: elle est plus petite; elle a moins de caractère dans la physionomie, moins de ressort à l'intérieur, moins d'action au dehors; son cri n'est qu'un accent plaintif; elle n'a de mou-

vement que pour chercher sa nourriture, ou pour fuir le danger ; enfin, la faculté de faire la roue lui a été refusée ; ce n'est pas qu'elle n'ait la queue double comme le mâle, mais elle manque apparemment des muscles releveurs, propres à redresser les plus grandes plumes dont la queue supérieure est composée.

Dans le mâle, comme dans la femelle, les orifices des narines sont dans le bec supérieur ; et ceux des oreilles sont en arrière des yeux, fort couverts, et comme ombragés par une multitude de petites plumes décomposées, qui ont différentes directions.

On comprend bien que le meilleur mâle sera celui qui aura plus de force, plus de vivacité, plus d'énergie dans toute son action : on pourra lui donner cinq ou six poules d'Inde ; s'il y a plusieurs mâles, ils se battront, mais non pas avec l'acharnement des coqs ordinaires : ceux-ci ayant plus d'ardeur pour leurs femelles, sont aussi plus animés contre leurs rivaux, et la guerre qu'ils se font entre eux, est ordinairement un combat à outrance ; on en a vu même attaquer des coqs d'Inde deux fois plus gros qu'eux, et les mettre à mort. Les sujets

de guerre ne manquent pas entre les coqs des deux espèces, si, comme le dit Sperling, le coq d'Inde, privé de ses femelles, s'adresse aux poules ordinaires, et que les poules d'Inde, dans l'absence de leur mâle, s'offrent au coq ordinaire, et le sollicitent même assez vivement (1).

La guerre que les coqs d'Inde se font entre eux, est beaucoup moins violente; le vaincu ne cède pas toujours le champ de bataille; quelquefois même il est préféré par les femelles. On a remarqué qu'un dindon blanc ayant été battu par un dindon noir, presque tous les dindonneaux de la couvée furent blancs.

L'accouplement des dindons se fait à peu près de la même manière que celui des coqs, mais il dure plus long-tems; et c'est peut-être par cette raison qu'il faut moins de femelles au mâle, et qu'il s'use beaucoup plus vite. J'ai dit plus haut, sur la foi de Sperling, qu'il se mêloit quelquefois avec les poules ordinaires; le même auteur prétend que, quand il est privé de ses femelles, il s'accouple aussi, non seulement avec la femelle du paon (ce qui peut être),

(1) Zoologia physica, pag. 367.

mais encore avec les canes (ce qui me paroît moins vraisemblable).

La poule d'Inde n'est pas aussi féconde que la poule ordinaire; il faut lui donner de tems en tems du chevenis, de l'avoine, du sarrasin, pour l'exciter à pondre; et, avec cela, elle ne fait guère qu'une seule ponte par an, d'environ quinze œufs. Lorsqu'elle en fait deux, ce qui est très-rare, elle commence la première sur la fin de l'hyver, et la seconde, dans le mois d'août: ces œufs sont blancs, avec quelques petites taches d'un jaune rougeâtre; et du reste, ils sont organisés à peu près comme ceux de la poule ordinaire. La poule d'Inde couve aussi les œufs de toutes sortes d'oiseaux: on juge qu'elle demande à couver, lorsqu'après avoir fait sa ponte, elle reste dans le nid. Pour que ce nid lui plaise, il faut qu'il soit en lieu sec, à une bonne exposition selon la saison, et point trop en vue; car son instinct la porte ordinairement à se cacher avec grand soin lorsqu'elle couve.

Ce sont les poules de l'année précédente, qui d'ordinaire sont les meilleures couveuses; elles se dévouent à cette occupation avec tant d'ardeur et d'assiduité, qu'elles

mourroient d'inanition sur leurs œufs, si l'on n'avoit le soin de les lever une fois tous les jours pour leur donner à boire et à manger. Cette passion de couvrir est si forte et si durable, qu'elles font quelquefois deux couvées de suite, et sans aucune interruption ; mais, dans ce cas, il faut les soutenir par une meilleure nourriture. Le mâle a un instinct bien contraire ; car s'il aperçoit sa femelle couvant, il casse ses œufs, qu'il voit apparemment comme un obstacle à ses plaisirs (1), et c'est peut-être la raison pourquoi la femelle se cache alors avec tant de soin.

Le tems venu où ses œufs doivent éclore, les dindonneaux percent avec leur bec la coquille de l'œuf qui les renferme ; mais cette coquille est quelquefois si dure, ou les dindonneaux si foibles, qu'ils périroient si on ne les aidait à la briser ; ce que néanmoins il ne faut faire qu'avec beaucoup de circonspection, et en suivant, autant qu'il est possible, les procédés de la nature : ils périroient encore bientôt, pour peu que, dans les commencemens, on les maniât avec rudesse, qu'on leur laissât endurer la faim,

(1) Sperling, *loco citato*.

ou qu'on les exposât aux intempéries de l'air : le froid, la pluie, et même la rosée les morfond ; le grand soleil les tue presque subitement ; quelquefois même ils sont écrasés sous les pieds de leur mère. Voilà bien des dangers pour un animal si délicat, et c'est pour cette raison, et à cause de la moindre fécondité des poules d'Inde en Europe, que cette espèce est beaucoup moins nombreuse que celle des poules ordinaires.

Dans les premiers tems, il faut tenir les jeunes dindons dans un lieu chaud et sec, où l'on aura étendu une litière de fumier long bien battue ; et lorsque, dans la suite, on voudra les faire sortir en plein air, ce ne sera que par degrés, et en choisissant les plus beaux jours.

L'instinct des jeunes dindonneaux est d'aimer mieux à prendre leur nourriture dans la main que de toute autre manière. On juge qu'ils ont besoin d'en prendre lorsqu'on les entend *piauler*, et cela leur arrive fréquemment : il faut leur donner à manger quatre ou cinq fois par jour ; leur premier aliment sera du vin et de l'eau, qu'on leur soufflera dans le bec ; on y mêlera ensuite un peu de mie de pain ; vers le quatrième jour, on leur donnera les œufs,

gâtés de la couvée, cuits et hachés d'abord avec de la mie de pain, et ensuite avec des orties. Ces œufs gâtés, soit de dindes, soit de poules, seront pour eux une nourriture très-salutaire (1); au bout de dix à douze jours, on supprime les œufs, et on mêle les orties hachées avec du millet, ou avec la farine de turquis, d'orge, de froment ou de blé sarrasin; ou bien, pour épargner le grain, sans faire tort aux dindonneaux, avec le lait caillé, la bardane, un peu de camomille puante, de graine d'ortie et du son : dans la suite, on pourra se contenter de leur donner toute sorte de fruits pourris, coupés par morceaux (2), et sur-tout des fruits de ronces ou de mûriers blancs, etc. Lorsqu'on leur verra un air languissant, on leur mettra le bec dans du vin, pour leur en faire boire un peu, et on leur fera avaler aussi un grain de poivre; quelquefois ils paroissent engourdis et sans mouvement, lorsqu'ils ont été surpris par une pluie froide; et ils mourroient certainement, si on n'avoit le soin de les envelopper de linges chauds, et de leur souffler à

(1) Voy. Journal économ. août 1757, p. 69 et 73.

(2) Journal économique, *loco citato*.

plusieurs

plusieurs reprises un air chaud par le bec. Il ne faut pas manquer de les visiter de tems en tems, et de leur percer les petites vessies qui leur viennent sous la langue et autour du croupion, et de leur donner de l'eau de rouille ; on conseille même de leur laver la tête avec cette eau , pour prévenir certaines maladies auxquelles ils sont sujets (1) ; mais, dans ce cas, il faut donc les essuyer et les sécher bien exactement, car on sait combien toute humidité est contraire aux dindons du premier âge.

La mère les mène avec la même sollicitude que la poule mène ses poussins ; elle les réchauffe sous ses ailes avec la même affection ; elle les défend avec le même courage ; il semble que sa tendresse pour ses petits rende sa vue plus perçante ; elle découvre l'oiseau de proie d'une distance prodigieuse, et lorsqu'il est encore invisible à tous les autres yeux ; dès qu'elle l'a aperçu, elle jette un cri d'effroi qui répand la consternation dans toute la couvée ; chaque dindonneau

(1) La figère et les ourles , selon la Maison rustique, tom. I, pag. 117.

se réfugie dans les buissons ou se tapit dans l'herbe, et la mère les y retient en répétant le même cri d'effroi autant de tems que l'ennemi est à portée; mais le voit-elle prendre son vol d'un autre côté, elle les en avertit aussi-tôt par un autre cri bien différent du premier, et qui est pour tous le signal de sortir du lieu où ils se sont cachés, et de se rassembler autour d'elle.

Lorsque les jeunes dindons viennent d'éclorre, ils ont la tête garnie d'une espèce de duvet, et n'ont encore ni chair glanduleuse ni barbillons; ce n'est qu'à six semaines ou deux mois que ces parties se développent, et, comme on le dit vulgairement, que les dindons commencent à pousser le rouge; le tems de ce développement est un tems critique pour eux, comme celui de la dentition pour les enfans, et c'est alors sur-tout qu'il faut mêler du vin à leur nourriture pour les fortifier; quelque tems avant de pousser le rouge, ils commencent déjà à se percher.

Il est rare que l'on soumette les dindonneaux à la castration comme les poulets; ils engraisent fort bien sans cela, et leur chair n'en est pas moins bonne, nouvelle

preuve qu'ils sont d'un tempérament moins chaud que les coqs ordinaires (1).

Lorsqu'ils sont devenus forts, ils quittent leur mère, ou plutôt ils en sont abandonnés, parce qu'elle cherche à faire une seconde ponte ou une seconde couvée; plus les dindonneaux étoient foibles et délicats dans le premier âge, plus ils deviennent avec le tems robustes et capables de soutenir toutes les injures du tems : ils aiment à se percher en plein air, et passent ainsi les nuits les plus froides de l'hyver, tantôt se soutenant sur un seul pied, et retirant l'autre dans les plumes de leur ventre comme pour le réchauffer; tantôt, au contraire, s'accroupissant sur leur bâton, et s'y tenant en équilibre, ils se mettent la tête sous l'aile pour dormir; et pendant leur sommeil ils

(1) Dans la Floride orientale, les dindons sauvages s'engraissent singulièrement, à force de manger les glands de chêne verd (Voyez Bartram, Voyage dans les parties sud de l'Amérique septentrionale, traduction française, tom. I, pag. 189); mais ces glands du chêne verd n'ont point d'amertume; il seroit important de chercher à débarrasser les glands de nos chênes de leur âcreté, et de les rendre propres à l'engrais des dindons de nos basse-cours. SONNINI.

ont le mouvement de la respiration sensible et très-marqué.

La meilleure façon de conduire les dindons devenus forts, c'est de les mener paître par la campagne, dans les lieux où abondent les orties et autres plantes de leur goût, dans les vergers lorsque les fruits commencent à tomber, etc., mais il faut éviter soigneusement les pâturages où croissent les plantes qui leur sont contraires, telles que la grande digitale à fleurs rouges; cette plante est un véritable poison pour les dindons; ceux qui en ont mangé éprouvent une sorte d'ivresse, des vertiges, des convulsions; et lorsque la dose a été un peu forte, ils finissent par mourir éthiqués: on ne peut donc apporter trop de soin à détruire cette plante nuisible dans les lieux où l'on élève des dindons (1).

On doit aussi avoir attention, sur-tout dans les commencemens, de ne les faire sortir le matin, qu'après que le soleil a commencé de sécher la rosée, de les faire rentrer avant la chute du serain, et de les mettre à l'abri pendant la plus grande cha-

(1) Voyez Histoire de l'académie royale des sciences de Paris, année 1748, pag. 84.

leur des jours d'été ; tous les soirs, lorsqu'ils reviennent, on leur donne la pâtée, du grain ou quelque autre nourriture, excepté seulement au tems des moissons, où ils trouvent suffisamment à manger par la campagne; comme ils sont fort craintifs, ils se laissent aisément conduire; il ne faut que l'ombre d'une baguette pour en mener des troupes, même très-considérables, et souvent ils prendront la fuite devant un animal beaucoup plus petit et plus foible qu'eux : cependant il est des occasions où ils montrent du courage, sur-tout lorsqu'il s'agit de se défendre contre les fouines et autres ennemis de la volaille; on en a vu même quelquefois entourer en troupe un lièvre au gîte, et chercher à le tuer à coups de bec (1).

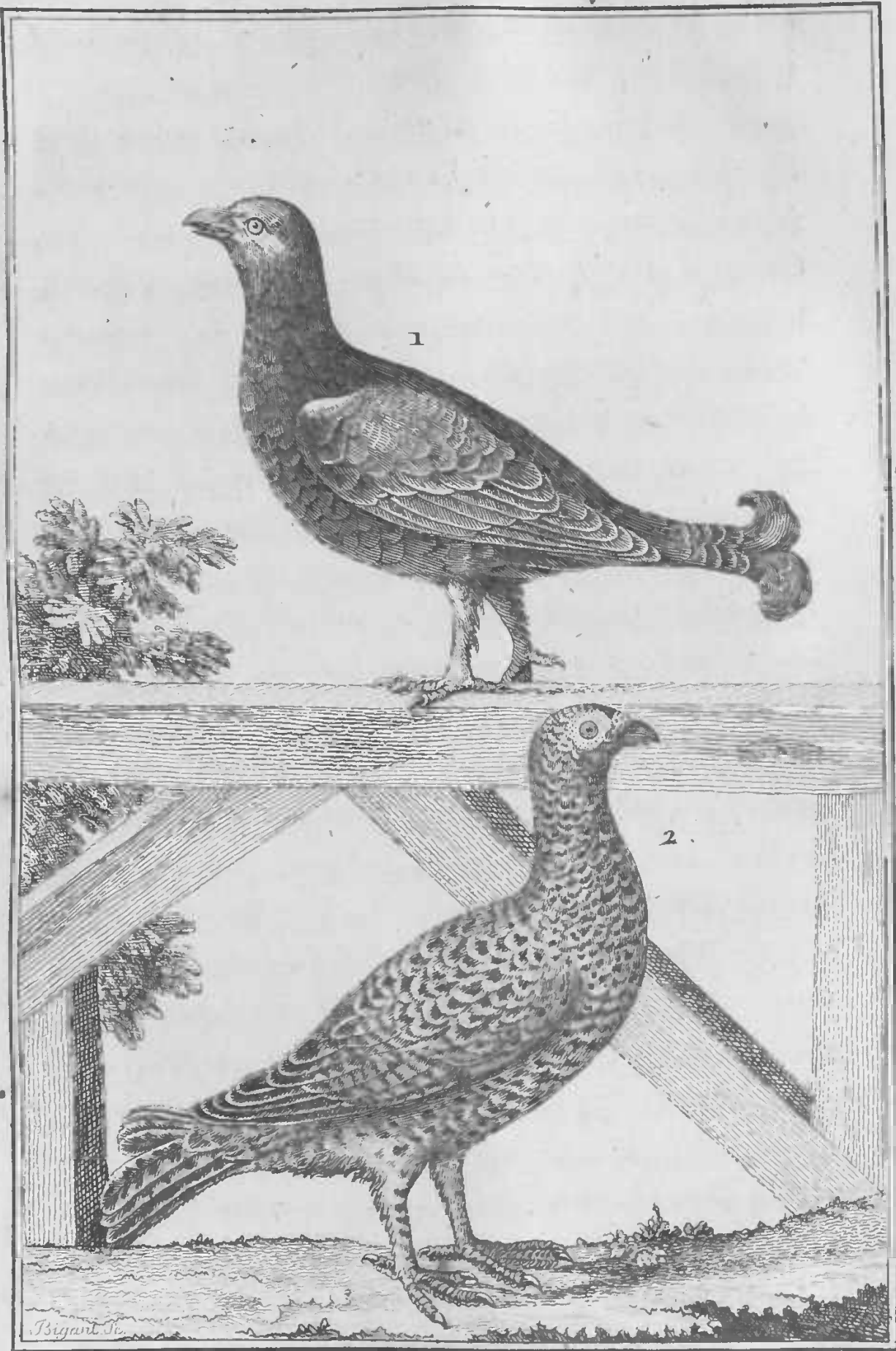
Ils ont différens tons, différentes inflexions de voix, selon l'âge, le sexe, et suivant les passions qu'ils veulent exprimer : leur démarche est lente et leur vol pesant; ils boivent, mangent, avalent de petits cailloux, et digèrent à peu près comme les coqs; et comme eux, ils ont double estomac, c'est-à-dire, un jabot et un gésier; mais comme

(1) Ornithologie de Salerne, pag. 132.

ils sont plus gros, les muscles de leur gésier ont aussi plus de force.

La longueur du tube intestinal est à peu près quadruple de la longueur de l'animal, prise depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité du croupion; ils ont deux *cæcum*, dirigés l'un et l'autre d'arrière en avant, et qui, pris ensemble, font plus du quart de tout le conduit intestinal; ils prennent naissance assez près de l'extrémité de ce conduit, et les excréments contenus dans leur cavité ne diffèrent guère de ceux que renferme la cavité du colon et du *rectum*; ces excréments ne séjournent point dans la cloaque commune, comme l'urine et ce sédiment blanc qui se trouve plus ou moins abondamment par-tout où passe l'urine, et ils ont assez de consistance pour se mouler en sortant par l'anus.

Les parties de la génération se présentent dans les dindons à peu près comme dans les autres gallinacés; mais à l'égard de l'usage qu'ils en font, ils paroissent avoir beaucoup moins de puissance réelle, les mâles étant moins ardents pour leurs femelles, moins prompts dans l'acte de la fécondation, et leurs approches étant beaucoup plus rares; et d'autre côté, les femelles pondent plus



Barraband del.

Rigant sc.

1. LE PETIT TETRAS .
2. LA FEMELLE DU COQ DE BRUYÈRE .
à queue fourchue .

t

e

Y

s

g

a

ter

te

A

J

g

ll

l

C

tard et bien plus rarement, du moins dans nos climats.

Comme les yeux des oiseaux sont, dans quelques parties, organisés différemment de ceux de l'homme et des animaux quadrupèdes, je crois devoir indiquer ici ces principales différences ; outre les deux paupières, supérieure et inférieure, les dindons, ainsi que la plupart des autres oiseaux, en ont encore une troisième nommée paupière interne, *membrana nictitans*, qui se retire et se plisse en forme de croissant dans le grand coin de l'œil, et dont les cillemens fréquens et rapides s'exécutent par une mécanique musculaire curieuse : la paupière supérieure est presque entièrement immobile ; mais l'inférieure est capable de fermer l'œil en s'élevant vers la supérieure, ce qui n'arrive guère que lorsque l'animal dort ou lorsqu'il ne vit plus : ces deux paupières ont chacune un point lacrymal, et n'ont pas de rebords cartilagineux ; la cornée transparente est environnée d'un cercle osseux, composé de quinze pièces plus ou moins, posées l'une sur l'autre en recouvrement, comme les tuiles ou les ardoises d'un couvert ; le cristallin est plus dur que celui de l'homme, mais moins dur que celui des quadrupèdes

et des poissons (1), et sa plus grande courbure est en arrière (2); enfin il sort du nerf optique, entre la rétine et la choroïde, une membrane noire de figure rhomboïde et composée de fibres parallèles, laquelle traverse l'humeur vitrée, et va s'attacher quelquefois immédiatement par son angle antérieur, quelquefois par un filet qui part de cet angle, à la capsule du cristallin; c'est à cette membrane subtile et transparente que MM. les anatomistes de l'académie des sciences ont donné le nom de *bourse*, quoiqu'elle n'en ait guère la figure dans le dindon, non plus que dans la poule, l'oie, le canard, le pigeon, etc. : son usage est, selon M. Petit, d'absorber les rayons de lumière qui partent des objets qui sont à côté de la tête et qui entrent directement dans les yeux (3); mais, quoi qu'il en soit de cette idée, il est certain que l'organe de la vue est plus composé dans les oiseaux que dans les quadrupèdes; et comme nous avons prouvé ailleurs que

(1) Mémoires de l'académie royale des sciences, ann. 1726, pag. 83.

(2) *Ibidem*, année 1730, pag. 10.

(3) *Ibidem*, année 1735, pag. 123.

les oiseaux l'emportoient par ce sens sur les autres animaux (1), et que nous avons même eu occasion de remarquer plus haut combien la poule d'Inde avoit la vue perçante, on ne peut guère se refuser à cette conjecture si naturelle, que la supériorité de l'organe de la vue dans les oiseaux, est due à la différence de la structure de leurs yeux, et à l'artifice particulier de leur organisation; conjecture très-vraisemblable, mais de laquelle néanmoins la valeur précise ne pourra être déterminée que par l'étude approfondie de l'anatomie comparée et de la mécanique animale.

Si l'on compare les témoignages des voyageurs, on ne peut s'empêcher de reconnoître que les dindons sont originaires d'Amérique et des îles adjacentes, et qu'avant la découverte de ce nouveau continent ils n'existoient point dans l'ancien.

Le P. du Tertre remarque qu'ils sont dans les Antilles comme dans leur pays naturel, et que, pourvu qu'on en ait un peu de soin, ils couvent trois à quatre fois l'année (2):

(1) Voyez Discours sur la nature des oiseaux, tom. XXXVII.

(2) Histoire générale des Antilles, tom. II, p. 266.

or, c'est une règle générale pour tous les animaux, qu'ils multiplient plus dans le climat qui leur est propre que par-tout ailleurs ; ils y deviennent aussi plus grands et plus forts, et c'est précisément ce que l'on observe dans les dindons d'Amérique : on en trouve une multitude prodigieuse chez les illinois, disent les missionnaires jésuites ; ils y vont par troupes de cent, quelquefois même de deux cents ; ils sont beaucoup plus gros que ceux que l'on voit en France, et pèsent jusqu'à trente - six livres (1) ; Josselin dit jusqu'à soixante livres (2) (3) : ils ne se trouvent pas en

(1) Lettres édifiantes , XXIII^e recueil , pag. 237.

(2) Rareté de la nouvelle Angleterre.

(3) Le docteur Mather , dans ses lettres sur la nouvelle Angleterre parle aussi de dindons sauvages d'une grosseur énorme , puisque quelques-uns pèsent jusqu'à soixante livres ; mais il ajoute que leur chair est dure et coriace. (Transact. philosoph. année 1714 , n^o 339.)

Bartram (Voyages dans les parties sud de l'Amérique septentrionale , traduction française , tom. I , pag. 46) dit que les dindons sauvages sont communs dans la Caroline , qu'il en a vu plusieurs de vingt et trente livres, et qu'on en a tué qui pesoient jusqu'à quarante livres. Ce voyageur a rencontré un de ces oiseaux d'une grandeur remarquable ; sa tête , lorsqu'il étoit

moindre quantité dans le Canada , où , selon le P. Théodat , récollet , les sauvages les peloient *ondettoutaques*, dans le Mexique , dans la nouvelle Angleterre , dans cette vaste contrée qu'arrose le Mississipi , et chez les brasiens , où ils sont connus sous le nom de *arignan-oussou* (1) (2).

Le docteur Hans Sloane en a vu à la

debout , étoit à plus de trois pieds de terre ; il avoit le plumage d'un brun foncé , les plumes de son cou , de sa gorge , de son dos et du pli de ses ailes , bordées à leur extrémité d'une teinte cuivrée , qui , à certains reflets de la lumière , ressembloit à de l'or bruni. L'animal étoit beau , fier , et ne sembloit pas insensible à l'admiration qu'il excitoit ; il provenoit d'un œuf trouvé dans les bois , et qu'on avoit fait couver par une poule.

Au reste , ces dindons sauvages de l'Amérique sont tous d'une couleur uniforme de brun foncé , sans aucune plume qui soit entièrement noire ; les mâles ont des teintes changeantes qui donnent de l'éclat à leur plumage. SONNINI.

(1) Voyage au Brésil , recueilli par de Léry , pag. 171.

(2) Je ne pense pas que l'espèce du dindon se trouve au Brésil , et il est très-vraisemblable que de Léry a confondu cet oiseau avec le hocco qui existe en effet au Brésil , et qui a plusieurs rapports avec le coq d'Inde.

SONNINI.

Jamaïque : il est à remarquer que dans presque tous ces pays les dindons sont dans l'état de sauvages, et qu'ils y fourmillent partout, à quelque distance néanmoins des habitations, comme s'ils ne cédoient le terrain que pied à pied aux colons européens.

Mais, si la plupart des voyageurs et témoins oculaires s'accordent à regarder cet oiseau comme naturel, appartenant en propre au continent de l'Amérique, sur-tout de l'Amérique septentrionale, ils ne s'accordent pas moins à déposer qu'il ne s'en trouve point ou que très-peu dans toute l'Asie.

Gemelli Carreri nous apprend que non seulement il n'y en a point aux Philippines, mais que ceux même que les Espagnols y avoient apportés de la nouvelle Espagne, n'avoient pu y prospérer (1).

Le P. du Halde assure qu'on ne trouve à la Chine que ceux qui y ont été transportés d'ailleurs ; il est vrai que dans le même endroit, ce jésuite suppose qu'ils sont fort communs dans les Indes orientales ; mais il paroît que ce n'est en effet qu'une supposition fondée sur des oui-dires, au lieu

(1) Voyages, tom. V, pag. 271 et 272.

qu'il étoit témoin oculaire de ce qu'il dit de la Chine (1).

Le P. de Bourzes , autre jésuite, raconte qu'il n'y en a point dans le royaume de Maduré, situé en la presqu'île en deçà du Gange; d'où il conclut, avec raison, que ce sont apparemment les Indes occidentales qui ont donné leur nom à cet oiseau (2).

Dampier n'en a point vu non plus à Mindanao (3), Chardin (4) et Tavernier, qui ont parcouru l'Asie (5); disent positivement qu'il n'y a point de dindons dans tout ce vaste pays; selon le dernier de ces voyageurs, ce sont les arméniens qui les ont portés en Perse, où ils ont mal réussi, comme ce sont les hollandais qui les ont portés à Batavia, où ils ont beaucoup mieux prospéré.

Enfin Bosman et quelques autres voyageurs nous disent que si l'on voit des dindons au pays de Congo, à la Côte-d'or, au

(1) Histoire générale des voyages, tome VI, pag. 487.

(2) Lettre du 21 septembre 1713, parmi les Lettres édifiantes.

(3) Nouveau Voyage, tom. I, pag. 406.

(4) Voyages de Chardin, tom. II, pag. 29.

(5) Voyages de Tavernier, tom. II, pag. 22.

Sénégal et autres lieux de l'Afrique, ce n'est que dans les comptoirs et chez les étrangers, les naturels du pays en faisant peu d'usage; selon les mêmes voyageurs, il est visible que ces dindons sont provenus de ceux que les portugais et autres européens avoient apportés dans les commencemens avec la volaille ordinaire (1) (2).

(1) Voyage de Bosman , pag. 242.

(2) Thunberg dit que dans l'intérieur des terres du cap de Bonne-Espérance , près de la rivière de Waageboom , les coqs d'Inde sauvages , *wilde - kalboon* , s'en vont avant l'hiver et reviennent en septembre et octobre. (Voyages de Thunberg au Japon , par le cap de Bonne-Espérance , traduct. de Langlès , tom. I , pag. 250.) Mais le traducteur observe , avec toute raison , dans une note , que , dans le texte du voyageur suédois , il ne peut être question du vrai coq d'Inde , qui est naturel à l'Amérique. Je ne puis au surplus être de l'avis de ce même traducteur , lorsqu'il prétend que Thunberg a voulu désigner , sous le nom de coq d'Inde . une espèce de courlis ou d'ibis , oiseaux trop différens du dindon pour que le vulgaire leur en ait donné le nom.

Un autre traducteur moderne , celui du Voyage de Bartram , trompé par la similitude de la dénomination de *meleagris* , donnée par les naturalistes à la peintade et au dindon , engage à faire venir des œufs d'une prétendue espèce de peintade , ou *meleagris*

Je ne dissimulerai pas que Aldrovande, Gesner, Belon et Ray ont prétendu que les dindons étoient originaires d'Afrique ou des Indes orientales ; et quoique leur sentiment soit peu suivi aujourd'hui, je crois devoir à de si grands noms de ne point le rejeter sans quelque discussion.

Aldrovande a voulu prouver fort au long que les dindons étoient les véritables méléagrides des anciens, autrement les poules d'Afrique ou de Numidie, dont le plumage est couvert de taches rondes en forme de gouttes (*gallinæ Numidicæ guttatæ*) ; mais il est évident, et tout le monde convient aujourd'hui, que ces poules africaines ne sont autre chose que nos peintades, qui en effet nous viennent d'Afrique, et sont très-différentes des dindons ; ainsi il seroit inutile de discuter plus en détail cette opinion d'Aldrovande, qui porte avec elle sa réfutation, et que néanmoins M. Linnæus semble avoir voulu perpétuer ou renouveler, en

d'Amérique, dont parle Bartram, et qui n'est que le coq d'Inde sauvage. Je ne fais cette remarque qu'afin que l'on ne soit pas tenté de suivre l'avis de ce traducteur, et d'aller chercher au loin des œufs d'oiseaux dont nos basse-cours abondent. S O N N I N I.

appliquant au dindon le nom de *meleagris* (1).

Ray, qui fait venir les dindons d'Afrique ou des Indes orientales, semble s'être laissé tromper par les noms; celui d'*oiseau de Numidie*, qu'il adopte, suppose une origine africaine, et ceux de *turkey* et d'*oiseau de Calécut*, une origine asiatique; mais un nom n'est pas toujours une preuve, sur-tout un nom populaire appliqué par des gens peu instruits, et même un nom scientifique appliqué par des savans qui ne sont pas toujours exempts de préjugés: d'ailleurs, Ray lui-même avoue, d'après Hans Sloane, que ces oiseaux se plaisent beaucoup dans les pays chauds de l'Amérique, et qu'ils y multiplient prodigieusement (2).

A l'égard de Gesner, il dit, à la vérité, que la plupart des anciens, et entre autres Aristote et Pline n'ont pas connu les dindons; mais il prétend que Elien les a eus en vue dans le passage suivant: *In Indiâ gallinacei nascuntur maximi; non rubram habent*

(1) L'on a vu, par la nomenclature du coq d'Inde, que les naturalistes, ou, si l'on veut, les nomenclateurs, qui sont venus après M. Linnæus, ont suivi cette fautive opinion. SONNINI.

(2) Synopsis avium, appendix, pag. 182.

cristam,

cristam, ut nostri, sed ita variam et floridam veluti coronam floribus contextam; caudæ pennas non inflexas habent, neque revolutas in orbem, sed latas; quas cum non erigunt, ut pavones trahunt: eorum pennæ smaragdi colorem ferunt. « Les Indes produisent de très-gros coqs, dont la crête n'est point røuge, comme celle des nôtres, mais de couleurs variées, comme seroit une couronne de fleurs; leur queue n'a pas non plus de plumes recourbées en arc; lorsqu'ils ne la relèvent pas, ils la portent comme des paons (c'est-à-dire horizontalement); leurs pennes sont de la couleur de l'émeraude ». Mais je ne vois pas que ce passage soit applicable aux dindons.

1° La grosseur de ces coqs ne prouve point que ce soit des dindons, car on sait qu'il y a en effet dans l'Asie, et notamment en Perse et au Pégu, de véritables coqs qui sont très-gros.

2°. Cette crête de couleurs variées, suffiroit seule pour exclure les dindons qui n'eurent jamais de crête; car il s'agit ici, non d'une aigrette de plumes, mais d'une crête véritable, analogue à celle du coq, quoique de couleur différente.

3° Le port de la queue, semblable à celui

du paon , ne prouve rien non plus , parce qu'Élien dit positivement que l'oiseau dont il s'agit , porte sa queue comme le paon , lorsqu'il ne la relève point ; et s'il l'eût relevée comme le paon , en faisant la roue , Élien n'auroit pu oublier de faire mention d'un caractère aussi singulier , et d'un trait de ressemblance si marqué avec le paon , auquel il le comparoit dans ce moment même.

4° Enfin les plumes couleur d'émeraude , ne sont rien moins que suffisantes pour déterminer ici l'espèce des dindons , bien que quelques-unes de leurs plumes aient des reflets smaragdins ; car on sait que le plumage de plusieurs autres oiseaux a la même couleur et les mêmes reflets.

Belon ne me paroît pas mieux fondé que Gesner , à retrouver les dindons dans les ouvrages des anciens : Columelle avoit dit dans son livre DE R E R U S T I C A (1) ; *Africana est meleagridi similis , nisi quod rutilam galeam et cristam capite gerit , quæ utraque in meleagride sunt cærulea.* « La poule d'Afrique ressemble à la méléagride , excepté qu'elle a la crête et le casque rouges ,

(1) Lib. 8 , cap. 2.

rutila, au lieu que ces mêmes parties sont bleues dans la mélégride ». Belon a pris cette *poule africaine* pour la peintade, et la mélégride pour le dindon ; mais il est évident, par le passage même, que Columelle parle ici de deux variétés de la même espèce, puisque les deux oiseaux dont il s'agit se ressemblent de tout point, excepté par la couleur, laquelle est en effet sujette à varier dans la même espèce, et notamment dans celle de la peintade, où les mâles ont les appendices membraneuses qui leur pendent aux deux côtés des joues, de couleur bleue, tandis que les femelles ont ces mêmes appendices de couleur rouge : d'ailleurs, comment supposer que Columelle, ayant à désigner deux espèces aussi différentes que celles de la peintade et du dindon, se fût contenté de les distinguer par une variété aussi superficielle que celle de la couleur d'une petite partie, au lieu d'employer des caractères tranchés qui lui sautoient aux yeux ?

C'est donc mal à propos que Belon a cru pouvoir s'appuyer de l'autorité de Columelle, pour donner aux dindons une origine africaine ; et ce n'est pas avec plus de succès qu'il a cherché à se prévaloir du passage

suivant de Ptolomée , pour leur donner une origine asiatique. *Triglyphon regia in qua galli gallinacei barbati esse dicuntur* (1). Cette triglyphe est en effet située dans la presqu'île au delà du Gange ; mais on n'a aucune raison de croire que ces coqs barbus soient des dindons ; car, 1° il n'y a pas jusqu'à l'existence de ces coqs qui ne soit incertaine , puisqu'elle n'est alléguée que sur la foi d'un on dit (*dicuntur*) ; 2° on ne peut donner aux dindons le nom de coqs barbus , comme je l'ai dit plus haut , ce mot de barbe appliqué à un oiseau ne pouvant signifier qu'une touffe de plumes ou de poils placés sous le bec , et non ce bouquet de crins durs que les dindons ont au bas du cou ; 3° Ptolomée étoit astronome et géographe , mais point du tout naturaliste ; et il est visible qu'il cherchoit à jeter quelque'intérêt dans ses Tables géographiques , en y mêlant , sans beaucoup de critique , les singularités de chaque pays : dans la même page où il fait mention de ces coqs barbus , il parle de trois îles des Satyres , dont les habitans avoient des queues , et de certaines îles Manioles , au nombre de dix , situées à

(1) *Geographia* , lib. 8 , cap. 2 , tabula 11 , *Asiæ*.

peu près dans le même climat, où l'aimant abonde au point que l'on n'ose y employer le fer, dans la construction des navires, de peur qu'ils ne soient attirés et retenus par la force magnétique; mais ces queues humaines, quoiqu'attestées par les voyageurs et par les missionnaires jésuites, selon Gemelli Carreri (1), sont au moins fort douteuses; ces montagnes d'aimant, ou plutôt leurs effets sur la ferrure des vaisseaux, ne le sont pas moins, et l'on ne peut guère compter sur des faits mêlés avec de pareilles incertitudes; 4° enfin Ptolomée, à l'endroit cité, parle positivement des coqs ordinaires (*galli gallinacei*), qui ne peuvent être confondus avec les coqs d'Inde, ni pour la forme extérieure, ni pour le plumage, ni pour le chant, ni pour les habitudes naturelles, ni pour la couleur des œufs, ni pour le tems de l'incubation, etc. Il est vrai que Scaliger, tout en avouant que la méléagride d'Athénée, ou plutôt de Clytus, cité par Athénée, étoit un oiseau d'Etolie, aimant les lieux aquatiques, peu attaché à sa couvée, et dont la chair sentoit le marécage, tous caractères

(1) Voyages, tom. V, pag. 68.

qui ne conviennent point au dindon , qui ne se trouve point en Etolie , fuit les lieux aquatiques , a le plus grand attachement pour ses petits , et la chair de bon goût , il n'en prétend pas moins que la méléagride est un dindon (1) ; mais les anatomistes de l'académie des sciences , qui d'abord étoient du même avis lorsqu'ils firent la description du coq indien , ayant examiné les choses de plus près , ont reconnu et prouvé ailleurs que la peintade étoit la véritable méléagride des anciens ; en sorte qu'il doit demeurer pour constant , qu'Athénée ou Clytus , Elien , Columelle et Ptolomée n'ont pas plus parlé des dindons qu'Aristote et Plin , et que ces oiseaux ont été inconnus aux anciens.

Nous ne voyons pas même qu'il en soit fait mention dans aucun ouvrage moderne , écrit avant la découverte de l'Amérique : une tradition populaire fixe dans le seizième siècle , sous François I^{er} (2) , l'époque de leur première apparition en France ; car

(1) In Cardanum , Exercit. 238.

(2) Anderson (Dictionnaire du commerce , tom. I , pag. 410) prétend que le premier dindon qui fut mangé en France , parut au festin des noces de Charles IX , en 1570. SONNINI.

c'est dans ce tems - là que vivoit l'amiral Chabot : les auteurs de la Zoologie britannique avancent, comme un fait notoire, qu'ils ont été apportés en Angleterre sous le règne de Henri VIII, contemporain de François I^{er} (1) (2), ce qui s'accorde très-bien avec notre sentiment ; car l'Amérique ayant été découverte par Christophe Colomb, sur la fin du quinzième siècle, et les rois François I^{er} et Henri VIII étant montés sur le trône au commencement du seizième siècle, il est tout naturel que ces oiseaux apportés d'Amérique, aient été introduits comme nouveautés, soit en France, soit en Angleterre, sous le règne de ces princes ; et cela est confirmé par le témoignage précis de J. Sperling, qui écrivoit avant 1660, et qui assure expressément qu'ils avoient été transportés des nouvelles Indes en Europe, plus d'un siècle auparavant (3).

Tout concourt donc à prouver que l'Amérique est le pays natal des dindons ; et

(1) *Britisch zoology*, pag. 87.

(2) C'est en l'année 1524 que cette espèce d'oiseaux utiles fut introduite en Angleterre ; on l'avoit reçue d'Espagne, où elle avoit été apportée du Mexique ou du Yacathan. SONNINI.

(3) *Zoologia physica*, pag. 366.

comme ces sortes d'oiseaux sont pesans , qu'ils n'ont pas le vol élevé, et qu'ils ne nagent point , ils n'ont pu en aucune manière traverser l'espace qui sépare les deux continens , pour aborder en Afrique , en Europe ou en Asie ; ils se trouvent donc dans le cas des quadrupèdes , qui n'ayant pu sans le secours de l'homme passer d'un continent à l'autre , appartiennent exclusivement à l'un des deux ; et cette considération donne une nouvelle force au témoignage de tant de voyageurs qui assurent n'avoir jamais vu de dindons sauvages, soit en Asie, soit en Afrique , et n'y en avoir vu de domestiques que ceux qui y avoient été apportés d'ailleurs.

Cette détermination du pays naturel des dindons , influe beaucoup sur la solution d'une autre question qui , au premier coup d'œil , ne semble pas y avoir du rapport ; J. Sperling , dans sa *Zoologia physica* , pag. 369 , prétend que le dindon est un monstre (il auroit du dire un mulet), provenant du mélange de deux espèces , celle du paon et du coq ordinaire ; mais s'il est bien prouvé , comme je le crois , que les dindons soient d'origine américaine , il n'est pas possible qu'ils aient été produits

par le mélange de deux espèces asiatiques, telles que le coq et le paon ; et ce qui achève de démontrer qu'en effet cela n'est pas, c'est que dans toute l'Asie on ne trouve point de dindons sauvages, tandis qu'ils fourmillent en Amérique : mais, dira-t-on, que signifie donc ce nom de *gallo pavus* (coq paon), si anciennement appliqué au dindon ? Rien de plus simple ; le dindon étoit un oiseau étranger, qui n'avoit point de nom dans nos langues européennes ; et comme on lui a trouvé des rapports assez marqués avec le coq et le paon, on a voulu indiquer ces rapports par le nom composé de *gallo pavus*, d'après lequel Sperling et quelques autres auront cru que le dindon étoit réellement le produit du mélange de l'espèce du paon avec celle du coq, tandis qu'il n'y avoit que les noms de mêlés ; tant il est dangereux de conclure du mot à la chose ! tant il est important de ne point appliquer aux animaux de ces noms composés, qui sont presque toujours susceptibles d'équivoque !

M. Edwards parle d'un autre mulet qu'il dit être le mélange de l'espèce du dindon avec celle du faisan ; l'individu sur lequel il a fait sa description (1), avoit été tué

(1) Glaucures, planche cccxxxvii.

d'un coup de fusil, dans les bois voisins de Hanford, dans la province de Dorset, où il fut aperçu au mois d'octobre 1759, avec deux ou trois autres oiseaux de la même espèce : il étoit, en effet, d'une grosseur moyenne entre le faisan et le dindon, ayant trente-deux pouces de vol ; une petite aigrette de plumes noires assez longues, s'élevoit sur la base du bec supérieur ; la tête n'étoit point nue comme celle du dindon, mais couverte de petites plumes fort courtes ; les yeux étoient entourés d'un cercle de peau rouge, mais moins large que dans le faisan : on ne dit point si cet oiseau relevoit les grandes plumes de la queue pour faire la roue ; il paroît seulement, par la figure, qu'il la portoit ordinairement comme la porte le dindon lorsqu'il est tranquille : au reste ; il est à remarquer qu'il n'avoit la queue composée que de seize plumes, comme celle du coq de bruyère ; tandis que celle des dindons et des faisans en a dix-huit : d'ailleurs chaque plume du corps étoit double sur une même racine ; l'une ferme et plus grande, l'autre petite et duvetée, caractère qui ne convient ni au faisan ni au dindon, mais bien au coq de bruyère et au coq commun. Si cependant l'oiseau dont il s'agit, tiroit

son origine du mélange du faisan avec le dindon, il semble qu'on auroit dû retrouver en lui comme dans les autres mulets, premièrement, les caractères communs aux deux espèces primitives; en second lieu, des qualités moyennes entre leurs qualités opposées, ce qui n'a point lieu ici, puisque le prétendu mulet de M. Edwards, avoit des caractères qui manquoient absolument aux deux espèces primitives (les plumes doubles), et qu'il manquoit d'autres caractères qui se trouvoient dans ces deux espèces (les dix-huit plumes de la queue); et si l'on vouloit absolument une espèce métive, il y auroit plus de fondement à croire qu'elle dérive du mélange du coq de bruyère et du dindon, qui, comme je l'ai remarqué, n'a que seize plumes à la queue, et qui a les plumes doubles comme notre prétendu mulet.

Les dindons sauvages ne diffèrent des domestiques, qu'en ce qu'ils sont beaucoup plus gros et plus noirs (1) : du reste, ils ont

(1) Ces dindons sauvages paroissent en effet tout noirs, cependant aucune de leurs plumes n'est entièrement noire, ainsi que j'ai déjà remarqué dans ma note de la page 250; ces plumes sont ondées très-légèrement de traits fort déliés de couleur brune.

les mêmes mœurs, les mêmes habitudes naturelles, la même stupidité; ils se perchent dans les bois sur les branches sèches; et lorsqu'on en fait tomber quelqu'un d'un coup d'arme à feu, les autres restent toujours perchés, et pas un seul ne s'envole. Selon Fernandès, leur chair, quoique bonne, est plus dure et moins agréable que celle des dindons domestiques; mais ils sont deux fois plus gros : *hucxotl* est le nom mexicain du mâle, et *cihuatotolin* le nom de la femelle (1). Albin nous apprend qu'un grand nombre de seigneurs anglais se plaisent à élever des dindons sauvages, et que ces oiseaux réussissent assez bien par-tout où il y a de petits bois, des parcs ou autres enclos (2).

Le dindon huppé n'est qu'une variété du dindon commun, semblable à celle du coq huppé dans l'espèce. du coq ordinaire; la huppe est quelquefois noire et d'autres fois blanche, telle que celle du dindon décrit par Albin (3) : il étoit de la grosseur des

(1) Fr. Fernandès, *Historia avium novæ Hispaniæ*, pag. 27.

(2) Albin, liv. 2, n° 33.

(3) *Ibidem*.

dindons ordinaires ; il avoit les pieds couleur de chair ; la partie supérieure du corps, d'un brun foncé ; la poitrine, le ventre, les cuisses et la queue blanches, ainsi que les plumes qui formoient son aigrette ; du reste il ressembloit exactement à nos dindons communs, et par la chair spongieuse et glanduleuse qui recouvroit la tête et la partie supérieure du cou, et par le bouquet de crins durs naissant (en apparence) de la poitrine, et par les éperons courts qu'il avoit à chaque pied, et par son antipathie singulière pour le rouge, etc.

 LA PEINTADE (1) (2).

Voyez les planches enlum., n° 108, et pl. XXXVIII de ce volume.

IL ne faut pas confondre la peintade avec le *pintado*, comme a fait M. Ray, du moins

(1) La peintade, en grec et en latin, *meleagris*. En italien, *gallina di Numidia*. En allemand, *perlhuhn*. En anglais, *pintado* ou *guineahea*. A Congo, *quetelé*. — *Meleagris vel gallus numidicus aut mauritanus silvestris*. Gesner, *Avi.* pag. 480. — Poule de la Guinée. (Belon, *Hist. des oiseaux*, pag. 246. — Peintade. (Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie II, pag. 79, planche XLVII, avec une bonne figure.) — *Gallina africana*. Frisch, planche CXXVI, avec une figure coloriée.

(2) *Nota*. Cet article est de Guenau de Montbeillard.

La peintade. *Meleagris niger, cinereo suprâ nigrum in parte corporis superiore sparso, maculis orbiculatis albis varia, marginibus exterioribus remigum albo transversim striatis... meleagris*. Brisson, *Ornithol. class. 3, ord. 2, gen. 4, sp. 1, figure bonne, pl. VIII.*

Numida, caruncula ad rictum gemina, plicâ gulari nullâ... numida meleagris. Lin. *Syst. nat. edit. 13, gen. 102, sp. 1.*

Numida nigra maculis rotundatis albis, remigibus

avec le *pintado* dont parle Dampier (1), lequel est un oiseau de mer, de la grosseur d'un canard, ayant les ailes fort longues, et qui rase la surface de l'eau en volant; tous caractères fort étrangers à la peintade, qui est un oiseau terrestre, à ailes courtes, et dont le vol est fort pesant.

extus albo, transversim striatis, vertice corneo. . . .
numida meleagris. Latham, Syst. ornithol. gen. 52, sp. 1.

Le plumage de la peintade, par sa grande uniformité, est assez facile à distinguer de celui de la plupart des oiseaux. La taille de cet animal est d'environ vingt-deux pouces; la tête est d'un bleu céleste, portant un petit casque recourbé en arrière, conique, comprimé sur ses côtés d'un bleu rougeâtre; le dessus du cou est recouvert de soies plutôt que de plumes, et sa peau est d'un bleu cendré; le bas du cou est revêtu de plumes qui tirent sur le gris violâtre. Tout le reste du corps, coloré d'une jolie teinte de cendré bleuâtre plus ou moins foncée, est parsemé de taches rondes, blanches, qui sont plus larges sur les grandes plumes des ailes et de la queue; le bec est rougeâtre, les pieds bruns; le mâle a des caroncules gutturales bleues, et la femelle en a de rougeâtres; la queue est courte et penchée vers la terre.

J. J. VIREY.

(1) Voyez son Voyage aux terres Australes, t. IV de son Nouveau Voyage autour du Monde, édition de Rouen.

Celle-ci a été connue et très-bien désignée par les anciens. Aristote n'en parle qu'une seule fois dans tous ses ouvrages sur les animaux ; il la nomme *méléagride*, et dit que ses œufs sont marquetés de petites taches (1).

Varron en fait mention sous le nom de poule d'Afrique ; c'est, selon lui, un oiseau de grande taille, à plumage varié, dont le dos est rond, et qui étoit fort rare à Rome (2).

Pline dit les mêmes choses que Varron, et semble n'avoir fait que le copier (3) ; à moins qu'on ne veuille attribuer la ressemblance des descriptions à l'identité de l'objet décrit : il répète aussi ce qu'Aristote avoit dit de la couleur des œufs (4) ; et il ajoute que les peintades de Numidie étoient les plus estimées (5), d'où on a donné à l'espèce le nom de poule numidique par excellence.

(1) Voyez *Historia animalium*, lib. 6, cap. 2.

(2) *Grandes, variæ, gibberæ quas meleagrides appellant Græci*. Varro, de *Re Rusticâ*, lib. 3, cap. 9.

(3) *Africæ gallinarum genus, gibberum, variis sparsum plumis*. Hist. nat. lib. 10, cap. 26.

(4) *Africæ gallinarum genus gibberum, variis sparsum plumis*, Hist. nat. lib. 10, cap. 52.

(5) *Ibidem*, cap. 48, *quam plerique numidicam dicunt*. Columelle.

Columelle en reconnoissoit de deux sortes qui se ressembloient en tout point, excepté que l'une avoit les barbillons bleus, et que l'autre les avoit rouges; et cette différence avoit paru assez considérable aux anciens pour constituer deux espèces ou races désignées par deux noms distincts : ils appeloient *méléagride*, la poule aux barbillons rouges, et *poule africaine*, celle aux barbillons bleus (1), n'ayant pas observé ces oiseaux d'assez près pour s'apercevoir que la première étoit la femelle, et la seconde le mâle d'une seule et même espèce, comme l'ont remarqué MM. de l'académie (2).

Quoi qu'il en soit, il paroît que la peintade, élevée autrefois à Rome avec tant de soin, s'étoit perdue en Europe, puisqu'on n'en retrouve plus aucune trace chez les écrivains du moyen âge, et qu'on n'a recommencé à en parler que depuis que les

(1) *Africana gallina est meleagridi similis nisi quod rutilam paleam et cristam capite gerit quæ utraque sunt in meleagride cærulea.* Voyez Columelle, de Re Rusticâ, lib. 13, cap. 2.

(2) Voyez Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux; dressés par M. Perrault; deuxième partie, pag. 82.

européens ont fréquenté les côtes occidentales de l'Afrique, en allant aux Indes par le cap de Bonne-Espérance (1); non seulement ils l'ont répandue en Europe, mais ils l'ont encore transportée en Amérique; et cet oiseau ayant éprouvé diverses altérations dans ses qualités extérieures, par les influences des divers climats, il ne faut pas s'étonner si les modernes, soit naturalistes, soit voyageurs, en ont encore plus multiplié les races que les anciens.

Frisch distingue, comme Columelle, la peintade à barbillons rouges de celle à barbillons bleus (2); mais il reconnoît entre elles plusieurs autres différences: selon lui, cette dernière, qui ne se trouve guère qu'en Italie, n'est point bonne à manger; elle est

(1) « Tout ainsi, comme la Guinée est un pays dont les marchands ont commencé à apporter plusieurs marchandises qui étoient auparavant inconnues à nos français; aussi, sans leurs navigations, les poules de ce pays-là étoient inconnues, n'eût été qu'ils leur ont fait passer la mer qui maintenant sont jà si fréquentes es maisons des grands seigneurs en nos contrées, qu'elles nous en sont communes. » (Voyez Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 246.)

(2) Voyez le Discours relatif à la planche cxxvi de Frisch.

plus petite ; elle se tient volontiers dans les endroits marécageux, et prend peu de soin de ses petits : ces deux derniers traits se retrouvent dans la méléagride de Clytus de Milet. « On les tient, dit-il, dans un lieu aquatique, et elles montrent si peu d'attachement pour leurs petits, que les prêtres, commis à leur garde, sont obligés de prendre soin de la couvée » ; mais il ajoute que leur grosseur est celle d'une poule de belle race (1). Il paroît aussi, par un passage de Pline, que ce naturaliste regardoit la méléagride comme un oiseau aquatique (2) ; celle à barbillons rouges est au contraire, selon M. Frisch, plus grosse qu'un faisan, se plaît dans les lieux secs, élève soigneusement ses petits, etc.

Dampier assure que dans l'île de May, l'une de celles du cap Verd, il y a des

(1) *Locus ubi aluntur, palustris est ; pullos suos nullo amoris affectu hæc ales prosequitur, et teneros adhuc negligit, quare à sacerdotibus curam eorum geri oportet.* Voyez Ahénée, lib. 14, cap. 26.

(2) *Menesias Africæ locum sicyonem appellat, et crathim amnem in oceanum effluentem, lacu in quo aves quas meleagridas et penelopas vocat, vivere.* Hist. naturalis ; lib. 37, cap. 2.

peintades dont la chair est extraordinairement blanche ; d'autres, dont la chair est noire, et que toutes l'ont tendre et délicate (1). Le P. Labat en dit autant (2) : cette différence, si elle est vraie, me paroît d'autant plus considérable, qu'elle ne pourroit être attribuée au changement de climat, puisque dans cette île, qui avoisine l'Afrique, les peintades sont comme dans leur pays natal ; à moins qu'on ne veuille dire que les mêmes causes particulières, qui teignent en noir la peau et le périoste de la plupart des oiseaux des îles de Sanjago, voisines de l'île de May, noircissent aussi dans cette dernière la chair des peintades.

Le P. Charlevoix prétend qu'il y en a une espèce à Saint-Domingue, plus petite que l'espèce ordinaire (3) ; mais ce sont apparemment ces peintades marronnes, provenant de celles qui y furent transportées par les castillans, peu après la conquête de l'île. Cette race étant devenue sauvage, et s'étant

(1) Voyez Nouveau Voyage autour du Monde, tom. IV, pag. 23.

(2) *Ibidem*, page 326.

(3) Voyez Histoire de l'île Espagnole de Saint-Domingue, pages 28 et 29.

comme naturalisée dans le pays, aura éprouvé l'influence naturelle de ce climat, laquelle tend à affoiblir, amoindrir, détériorer les espèces, comme je l'ai fait voir ailleurs (1); et ce qui est digne de remarque, c'est que cette race originaire de Guinée, et qui, transportée en Amérique, y avoit subi l'état de domesticité, n'a pu dans la suite être ramenée à cet état, et que les colons de Saint-Domingue ont été obligés d'en faire venir de moins farouches d'Afrique, pour les élever et les multiplier dans les basses-cours (2). Est-ce pour avoir vécu dans un pays plus désert, plus agreste, et dont les habitans étoient sauvages, que ces peintades marronnes sont devenues plus sauvages elles-mêmes? ou ne seroit-ce pas aussi pour avoir été effarouchées par les chasseurs européens, et sur-tout par les français, qui en ont détruit un grand nombre, selon le P. Margat, jésuite (3)?

Marcgrave en a vu de huppées qui ve-

(1) Voyez la nouvelle édition de cet ouvrage, tom. VII, pag. 178 et 179.

(2) Voyez Lettres édifiantes, XX^e recueil, *lococitato*.

(3) *Ibidem*.

noient de Sierra-Liona, et qui avoient autour du cou une espèce de collier membraneux, d'un cendré bleuâtre (1); et c'est encore ici une de ces variétés que j'appelle primitives, et qui méritent d'autant plus d'attention, qu'elles sont antérieures à tout changement de climat.

Le jésuite Margat, qui n'admet point de différence spécifique entre la poule africaine et la méléagride des anciens, dit qu'il y en a de deux couleurs à Saint-Domingue, les unes ayant des taches noires et blanches, disposées par compartimens en forme de rhomboïdes, et les autres étant d'un gris plus cendré: il ajoute qu'elles ont toutes du blanc sous le ventre, au dessous et aux extrémités des ailes (2).

Enfin, M. Brisson regarde comme une variété constante, la blancheur du plumage de la poitrine, observée sur les peintades de la Jamaïque, et en a fait une race dis-

(1) *Earum collum circum-ligatum seu circum-volutum quasi linteamine membranaceo coloris cinerei cærulescentis: caput tegit crista obrotunda, multiplex, constans pennis eleganter nigris.* Marcgrave, *Hist. nat. brasiliensis*, pag. 192.

(2) Lettres édifiantes, au lieu cité.

tincte, caractérisée par cet attribut (1), qui, comme nous venons de le voir, n'appartient pas moins aux peintades de Saint-Domingue qu'à celles de la Jamaïque.

Mais, indépendamment des dissemblances qui ont paru suffisantes pour admettre plusieurs races de peintades, j'en trouve beaucoup d'autres, en comparant les descriptions et les figures publiées par différens auteurs; lesquelles indiquent assez peu de fermeté, soit dans le moule intérieur de cet oiseau, soit dans l'empreinte de sa forme extérieure, et une très-grande disposition à recevoir les influences du dehors.

La peintade de Frisch et de quelques autres (2) a le casque et les pieds blanchâtres,

(1) Peintade à poitrine blanche. *Meleagris pectore albo. var. A.* Brisson, Ornith. clas. 3, ord. 2, gen. 4, sp. 1.

(2) « Le mâle et la femelle, dit Belon, ont mêmes madrures en plumes et blancheur autour des yeux, et rougeur par dessous ». Voyez Hist. nat. des oiseaux, pag. 247. — *Ad latera capitis albo*, dit Marcgrave. (Historia nat. brasil. pag. 192.) — « La tête est revêtue, dit le jésuite Margat, d'une peau spongieuse, rude et ridée, dont la couleur est d'un blanc bleuâtre ». (Voyez Lettres édifiantes, recueil XX, pag. 362 et suivantes.)

le front, le tour des yeux, les côtés de la tête et du cou, dans sa partie supérieure, blancs, marquetés de gris cendré; celle de Frisch a de plus, sous la gorge, une tache rouge en forme de croissant, plus bas un collier noir fort large, les soies ou filets de l'occiput en petit nombre, et pas une seule penne blanche aux ailes; ce qui fait autant de variétés par lesquelles les peintures de ces auteurs diffèrent de la nôtre.

Celle de Marcgrave avoit de plus le bec jaune (1); celle de M. Brisson l'avoit rouge à la base, et de couleur de corne vers le bout (2). MM. de l'académie ont trouvé à quelques-unes une petite huppe à la base du bec, composée de douze ou quinze soies ou filets roides, longs de quatre lignes (3), laquelle ne se retrouve que dans celles de Sierra-Liona, dont j'ai parlé plus haut.

Le docteur Cai dit que la femelle a la tête toute noire, et que c'est la seule différence qui la distingue du mâle (4).

(1) *Rostrum flavum*. Voyez *Historia nat. brasil.*, pag. 192.

(2) Voyez *Ornithologie*, tom. I, pag. 180.

(3) Voyez *Mémoires sur les animaux*, partie II, pag. 82.

(4) *Caius apud Gesnerum, de Avibus*, p. 481.

Aldrovande prétend au contraire que la tête de la femelle a les mêmes couleurs que celles du mâle ; mais que son casque est seulement moins élevé et plus obtus (1).

Roberts assure qu'elle n'a pas même de casque (2).

Dampier et Labat assurent aussi qu'on ne lui voit point ces barbillons rouges et ces caroncules de même couleur, qui, dans le mâle, bordent l'ouverture des narines (3).

M. Barrère dit que tout cela est plus pâle que dans le mâle (4), et que les soies de l'occiput sont plus rares, et tels apparemment qu'ils paroissent dans la planche CXXVI de Frisch.

Enfin MM. de l'académie ont trouvé dans dans quelques individus, ces soies ou filets de l'occiput élevés d'un pouce, en sorte

(1) Voyez Ornitholog. Aldrov. tom. II, p. 336.

(2) Voyages de Roberts au cap Verd et aux îles, etc., pag. 402.

(3) Nouveau Voyage de Dampier, tome VI, pag. 402. *Nota.* Il est probable que la crête courte et d'un rouge très-vif, dont parle le P. Charlevoix, n'est autre chose que ces caroncules. (Voyez son Histoire de l'île Espagnole, tom. I, p. 28, etc.)

(4) Barrère, Ornithologiæ specimen. class. 4, gen. 3, sp. 6.

qu'ils formoient comme une petite huppe derrière la tête (1).

Il seroit difficile de démêler parmi toutes ces variétés celles qui sont assez profondes, et, pour ainsi dire, assez fixes pour constituer des races distinctes; et comme on ne peut douter qu'elles ne soient toutes fort récentes, il seroit peut-être plus raisonnable de les regarder comme des effets qui s'opèrent encore journellement par la domesticité, par le changement de climat, par la nature des alimens, etc., et de ne les employer dans la description, que pour assigner les limites des variations auxquelles sont sujettes certaines qualités de la peinture; et pour remonter, autant qu'il est possible, aux causes qui les ont produites, jusqu'à ce que ces variétés, ayant subi l'épreuve du tems, et ayant pris la consistance dont elles sont susceptibles, puissent servir de caractères à des races réellement distinctes (2).

(1) Voyez Mémoires sur les animaux, partie II, pag. 80.

(2) Il est très-probable que les oiseaux et même les quadrupèdes qui, étant habitans du midi, s'acclimatent dans des régions plus septentrionales, prennent des teintes plus claires et plus pâles dans leur plu-

La peintade a un trait marqué de ressemblance avec le dindon, c'est de n'avoir point de plumes à la tête ni à la partie supérieure du cou; et cela a donné lieu à plusieurs ornithologistes, tels que Belon (1), Gesner (2), Aldrovande (3), et Klein (4), de prendre le dindon pour la méléagride des anciens; mais, outre les différences nombreuses et tranchées qui se trouvent, soit entre ces deux espèces, soit entre ce que l'on voit dans le dindon et ce que les anciens ont dit de la méléagride (5),

mage ou leur pelage. Cette remarque générale est sur-tout applicable à la peintade, mais ces variations accidentelles de coloration sont insuffisantes pour constituer des espèces. Il est, au reste, étonnant que la famille entière des gallinacés étant naturalisée dans les contrées polaires ou les pays froids, le genre des peintades soit le seul qui habite constamment dans les lieux méridionaux. J. J. VIREY.

(1) Voyez Histoire naturelle des oiseaux, pag. 248.

(2) Voyez, de Avibus, pag. 480 et suiv.

(3) Voyez Ornithol., lib. 13, pag. 56.

(4) Prodromus Historiæ avium, pag. 112.

(5) La méléagride étoit de la grosseur d'une poule de bonne race, avoit sur la tête un tubercule calleux, le plumage marqueté de taches blanches, semblables à des lentilles, mais plus grandes; deux barbillons adhérens au bec supérieur, la queue pendante, le

il suffit, pour mettre en évidence la fausseté de cette conjecture, de se rappeler les preuves par lesquelles j'ai établi à l'article du dindon, que cet oiseau est propre et particulier à l'Amérique, qu'il vole pesamment, ne nage point du tout (1), et que par conséquent il n'a pu franchir la vaste étendue des mers qui séparent l'Amérique de notre continent; d'où il suit qu'avant la découverte de l'Amérique, il étoit entièrement inconnu dans notre continent, et que les anciens n'ont pu en parler sous le nom de méléagride.

dos rond, des membranes entre les doigts, point d'éperons aux pieds, aimoit les marécages, n'avoit point d'attachement pour ses petits, tous caractères qu'on chercheroit vainement dans le dindon, lequel en a d'ailleurs deux très-frappans, qui ne se retrouvent point dans la description de la méléagride; ce bouquet de crins durs qui lui sort au bas du cou, et sa manière d'étaler sa queue et de faire la roue autour de sa femelle.

(1) Aucun des oiseaux gallinacés n'est nageur; mais quelques espèces aiment cependant à se promener sur les plages humides, et à déterrer les vermisseeux qui rampent dans la fange. La peintade sur-tout est douée de cet instinct; elle délivre les jardins, les vergers, d'une foule d'insectes nuisibles, et si son cri perçant et fatigant n'étoit pas si désagréable près des habitations, elle seroit bien plus commune qu'elle ne l'est.

J. J. VIREY.

Il paroît que c'est aussi par erreur que le nom de *knor-haan* s'est glissé dans la liste des noms de la peintade, donnée par M. Brisson (1), citant Kolbe (2); je ne nie pas que la figure par laquelle le *knor-haan* a été désigné dans le voyage de Kolbe, n'ait été faite d'après celle de la poule africaine de Margrave, comme le dit M. Brisson; mais il avouera aussi qu'il est difficile de reconnoître dans un oiseau propre au cap de Bonne-Espérance, la peintade qui est répandue dans toute l'Afrique, mais moins au Cap que partout ailleurs, et qu'il est encore plus difficile d'adapter à celle-ci ce bec court et noir, cette couronne de plumes, ce rouge mêlé

(1) Ornithologie, tom. I, pag. 177.

(2) Description du cap de Bonne-Espérance, t. III, pag. 169. « Un oiseau qui appartient proprement au Cap, dit ce voyageur, est le *knor-hahn* ou le *coq-knor*; c'est la sentinelle des autres oiseaux; il les avertit, lorsqu'il voit approcher un homme, par un cri qui ressemble au son du mot *crac*, et qu'il repète fort haut. Sa grandeur est celle d'une poule; il a le bec court et noir comme les plumes de sa couronne; le plumage des ailes et du corps mêlé de rouge, de blanc et de cendré; les jambes jaunes, les ailes petites: il fréquente les lieux solitaires, et fait son nid dans les buissons; sa ponte est de deux œufs: on estime peu sa chair, quoiqu'elle soit bonne »

dans les couleurs des ailes et du corps, et cette ponte de deux œufs seulement que Kolbe attribue à son knor-haan.

Le plumage de la peintade, sans avoir des couleurs riches et éclatantes, est cependant très-distingué; c'est un fond gris bleuâtre plus ou moins foncé, sur lequel sont semées assez régulièrement des taches blanches plus ou moins rondes, représentant assez bien des perles; d'où quelques modernes ont donné à cet oiseau le nom de *poule perlée* (1), et les anciens ceux de *varia* et de *guttata* (2); tel étoit du moins le plumage de la peintade dans son climat natal; mais, depuis qu'elle a été transportée dans d'autres régions, elle a pris plus de blanc, témoins les peintades à poitrine blanche de la Jamaïque et de Saint-Domingue, et ces peintades parfaitement blanches dont parle M. Edwards (3); en

(1) Voyez Frisch, pl. cxxvi. — Klein, *Historiæ animalium prodromus*, pag. 5.

(2) Martial, Epigramm.

(3) « Depuis que les peintades se sont multipliées en Angleterre, leur couleur s'est altérée; il s'y est mêlé du blanc dans plusieurs; d'autres sont d'un gris de perle clair, en conservant leurs mouchetures; d'autres sont parfaitement blanches ». (Voyez Glanures d'Edwards, troisième partie, pag. 269.)

sorte que la blancheur de la poitrine dont M. Brisson a fait le caractère d'une variété, n'est qu'une altération commencée de la couleur naturelle, ou plutôt n'est que le passage de cette couleur à la blancheur parfaite (1).

Les plumes de la partie moyenne du cou sont fort courtes à l'endroit qui joint sa partie supérieure, ou il n'y en a point du tout, puis elles vont toujours croissant de longueur jusqu'à la poitrine, où elles ont près de trois pouces.

Ces plumes sont duvetées depuis leurs racines jusqu'à environ la moitié de leur longueur, et cette partie duvetée est recouverte par l'extrémité des plumes du rang précédent, laquelle est composée de barbes fermes et accrochées les unes aux autres (2).

La peintade a les ailes courtes et la queue pendante, comme la perdrix; ce qui, joint à

(1) De même les serins de Canaries blanchissent davantage, à mesure qu'ils habitent des contrées plus septentrionales. Le froid influe beaucoup sur la nature des couvertures animales; et la lumière étant peu vive dans le nord, les couleurs y sont plus ternes et plus pâles, même dans les pétales des fleurs.

J. J. VIREY.

(2) Voyez Mémoires pour servir à l'histoire des animaux, part. II, pag. 81.

la disposition de ses plumes, la fait paroître bossue (*genus gibberum*. Pline ; mais cette bosse n'est qu'une fausse apparence, et il n'en reste plus aucun vestige lorsque l'oiseau est plumé (1).

Sa grosseur est à peu près celle de la poule commune; mais elle a la forme de la perdrix, d'où lui est venu le nom de perdrix de Terre-Neuve (2); seulement elle a les pieds plus élevés et le cou plus long et plus menu dans le haut.

Les barbillons qui prennent naissance du bec supérieur, n'ont point de forme constante, étant ovales dans les unes, et carrés ou triangulaires dans les autres : ils sont rouges dans la femelle et bleuâtres dans le mâle; et c'est, selon MM. de l'académie (3) et M. Brisson (4), la seule chose qui distingue les deux sexes ; mais d'autres auteurs ont assigné, comme nous l'avons vu ci-

(1) Voyez Lettres édifiantes, recueil XX, *lococitato*.

(2) Voyez Belon, Histoire naturelle des oiseaux, pag. 247.

(3) Voyez Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, part. II, pag. 85.

(4) Ornithologie, tom. I, pag. 179,

dessus,

dessus, d'autres différences tirées des couleurs du plumage (1), des barbillons (2), du tubercule calleux de la tête (3), des caroncules, des narines (4), de la grosseur du corps (5), des soies ou filets de l'occiput (6), etc., soit que ces variétés dépendent en effet de la différence du sexe, soit que, par un vice logique trop commun, on les ait regardées comme propres au sexe de l'individu où elles se trouvoient accidentellement, et par des causes toutes différentes.

En arrière des barbillons, on voit sur les côtés de la tête, la très-petite ouverture des oreilles qui, dans la plupart des oiseaux, est ombragée par des plumes, et se trouve ici à découvert; mais ce qui est propre à la peintade, c'est ce tubercule calleux, cette espèce de casque qui s'élève sur sa tête, et que Belon compare assez mal à propos au tubercule, ou plutôt à la corne

(1) Caius apud Gesnerum, de Avibus, pag. 481.

(2) Columelle, Frisch, Dampier, etc.

(3) Aldrovande, Roberts, Barrère, Dalechamp, etc.

(4) Barrère, Labat, Dampier, etc.

(5) Frisch.

(6) Frisch, Barrère, etc.

de la giraffe (1); il est semblable par sa forme à la contre-épreuve du bonnet ducal du doge de Venise, ou, si l'on veut, à ce bonnet mis sans devant derrière (2); sa couleur varie, dans les différens sujets, du blanc au rougeâtre, en passant par le jaune et le brun (3); sa substance intérieure est comme celle d'une chair endurcie et calleuse; ce noyau est recouvert d'une peau sèche et ridée qui s'étend sur l'occiput et sur les côtés de la tête, mais qui est échancrée à l'endroit des yeux (4). Les physiiciens, à causes finales, n'ont pas manqué de dire que cette callosité étoit un casque véritable, une arme défensive donnée aux peintades, pour les munir contre leurs atteintes réciproques, attendu que ce sont des oiseaux

(1) Belon, Nature des oiseaux, pag. 247.

(2) C'est à cause de ce tubercule, que M. Linnæus a nommé la peintade, tantôt *gallus vertice corneo*, Syst. nat. edit. 6; tantôt *phasianus vertice calloso*, edit. 10.

(3) Il est blanchâtre dans la planche cxxvi de Frisch; couleur de cire, suivant Belon, pag. 247; brun, selon Marcgrave; fauve brun, selon M. Perrault; rougeâtre dans notre planche.

(4) Mémoires sur les animaux, part. II, page 82.

querelleurs, qui ont le bec très-fort et le crâne très-foible (1).

Les yeux sont grands et couverts, la paupière supérieure a de longs poils noirs relevés en haut, et le cristallin est plus convexe en dedans qu'en dehors (2).

M. Perrault assure que le bec est semblable à celui de la poule; le jésuite Margat le fait trois fois plus gros, très-dur et très-pointu; les ongles sont aussi plus aigus, selon le P. Labat; mais tous s'accordent, anciens et modernes, à dire que les pieds n'ont point d'éperons.

Une différence considérable qui se trouve entre la poule commune et la peintade, c'est que le tube intestinal est beaucoup plus court à proportion dans cette dernière, n'ayant que trois pieds, selon MM. de l'académie, sans compter les *cœcum*, qui ont chacun six pouces, vont en s'élargissant depuis leur origine, et reçoivent des vaisseaux du mésentère comme les autres intestins: le plus gros de tous est le *duodenum*,

(1) Voyez Miss. Aldrovandi, ornithologia, tom. II, pag. 37.

(2) Mémoires sur les animaux, part. II, pag. 87.

qui a plus de huit lignes de diamètre ; le gésier est comme celui de la poule ; on y trouve aussi beaucoup de petits graviers , quelquefois même rien autre chose , apparemment lorsque l'animal , étant mort de langueur , a passé les derniers tems de sa vie sans manger ; la membrane interne du gésier est très - ridée , peu adhérente à la tunique nerveuse , et d'une substance analogue à celle de la corne.

Le jabot , lorsqu'il est soufflé , est de la grosseur d'une balle de paume ; le canal intermédiaire entre le jabot et le gésier , est d'une substance plus dure et plus blanche que la partie du conduit intestinal qui précède le jabot , et ne présente pas , à beaucoup près , un si grand nombre de vaisseaux apparens.

L'œsophage descend le long du cou , à droite de la trachée-artère (1) ; sans doute parce que le cou qui , comme je l'ai dit , est fort long , se pliant plus souvent en avant que sur les côtés , l'œsophage pressé par la trachée-artère dont les anneaux sont entièrement osseux ici , comme dans la

(1) Voyez les Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux , part. II , pag. 84 , etc.

plupart des oiseaux, a été poussé du côté où il y avoit le moins de résistance (1).

Ces oiseaux sont sujets à avoir dans le foie, et même dans la rate, des concrétions squirreuses ; on en a vu qui n'avoient point de vésicule du fiel ; mais, dans ce cas, le rameau hépatique étoit fort gros ; on en a vu d'autres qui n'avoient qu'un seul tes-

(1) MM. de l'académie des sciences ont donné, en 1672, l'anatomie de la peintade. Ils ont remarqué sa structure intérieure, et sur-tout ses organes de la respiration et de la voix. Lorsque les sacs aériens du bas-ventre sont comprimés dans l'inspiration, le poumon se gonfle et se dilate. Dans ce tems, on pensoit que l'air servoit à rafraîchir le sang ; mais depuis que la chimie a porté le flambeau de l'expérience dans quelques parties de la physiologie animale, on a reconnu que la respiration étoit une des principales causes de la chaleur des animaux. L'air vital de l'atmosphère se fixe dans le sang, et y perdant le calorique qui le tenoit dans l'état d'air, il se combine avec les liqueurs animales : aussi le sang artériel est-il beaucoup plus rouge, plus éclatant que le sang veineux. Les oiseaux, qui, comme nous l'avons fait remarquer dans le discours préliminaire, respirent plus que les quadrupèdes, ont aussi plus de chaleur, de force et d'activité ; ils digèrent aussi plus promptement, et sont plus ardens en amour.

J. J. VIREY.

T 3

ticule (1) : en général, il paroît que les parties internes ne sont pas moins susceptibles de variétés que les parties extérieures et superficielles.

Le cœur est plus pointu qu'il ne l'est communément dans les oiseaux (2) ; les poumons sont à l'ordinaire ; mais on a remarqué dans quelques sujets, qu'en soufflant dans la trachée-artère pour mettre en mouvement les poumons et les cellules à air ; on a remarqué, dis-je, que le péricarde, qui paroissoit plus lâché qu'à l'ordinaire, se gonfloit comme les poumons (3).

J'ajouterai encore une observation anatomique, qui peut avoir quelque rapport avec l'habitude de crier, et à la force de la voix de la peintade ; c'est que la trachée-artère reçoit dans la cavité du thorax, deux petits cordons musculeux longs d'un pouce, larges de deux tiers de ligne, lesquels s'y implantent de chaque côté (4).

La peintade est en effet un oiseau très-

(1) Voyez les Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux, part. II, pag. 84.

(2) *Ibidem*, pag. 86, etc.

(3) Histoire de l'académie des sciences, tom. I, pag. 155.

(4) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *loco citato*.

criard, et ce n'est pas sans raison que Browne l'a appelée *gallus clamosus* (1); son cri est aigre et perçant, et à la longue il devient tellement incommode, que, quoique la chair de la peintade soit un excellent manger et bien supérieur à la volaille ordinaire, la plupart des colons d'Amérique ont renoncé à en élever (2). Les grecs avoient un mot particulier pour exprimer ce cri (3). Elien dit que la méléagride prononce à peu près son nom (4); le docteur Cai, que son cri approche de celui de la perdrix, sans être néanmoins aussi éclatant (5); Belon, *qu'il est quasi comme celui des petits poussins nouvellement éclos*; mais il assure positivement qu'il est dissemblable à celui des poules communes (6); et je ne sais pourquoi Aldrovande (7) et M. Salerne (8) lui font dire le contraire.

(1) Natural Histori of Jamaïc. pag. 470.

(2) Lettres édifiantes, recueil XX, *loco citato*.

(3) *Kagkazein*, selon Pollux. Voyez Gesner, de Avibus, pag. 479.

(4) De Natura animalium, lib. 4, cap. 42.

(5) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 481.

(6) Histoire des oiseaux, pag. 248.

(7) Orthinologia, tom. II, pag. 358.

(8) Histoire naturelle des oiseaux, pag. 134.

C'est un oiseau vif, inquiet et turbulent, qui n'aime point à se tenir en place, et qui sait se rendre maître dans la basse-cour ; il se fait craindre des dindons mêmes ; quoique beaucoup plus petit, il leur en impose par sa pétulance. « La peintade, dit le P. Margat, a plutôt fait dix tours et donné vingt coups de bec, que ces gros oiseaux n'ont pensé à se mettre en défense ». Ces poules de Numidie semblent avoir la même façon de combattre, que l'historien Salluste attribue aux cavaliers numides. « Leur charge, dit-il, est brusque et irrégulière ; trouvent-ils de la résistance, ils tournent le dos, et un instant après ils sont sur l'ennemi (1) ». On pourroit à cet exemple (2) en joindre beau-

(1). Voyez Lettres édifiantes, recueil XX, *locø citato*.

(2) Tous les oiseaux polygames sont très-ardens en amour ; et comme ils ont besoin de plusieurs femelles, il est très-fréquent de voir naître des querelles entre les mâles. Ces combats sont fort communs dans le genre des coqs de bruyère, ainsi que dans toute la famille des gallinacés. N'est-ce pas un caractère de plus pour compléter les analogies des gallinacés avec les quadrupèdes ruminans, qui sont tous polygames, et qui se livrent de terribles combats dans le tems de l'amour ? La note suivante éclaircira cet objet.

coup d'autres qui attestent l'influence du climat sur le naturel des animaux, ainsi que sur le génie national des habitans : l'éléphant joint à beaucoup de force et d'industrie une disposition à l'esclavage ; le chameau est laborieux, patient et sombre ; le dogue ne démord point (1).

(1) Il me semble aussi qu'on peut observer bien des analogies entre les oiseaux gallinacés et les quadrupèdes ruminans. Sans parler des estomacs multiples de ces deux ordres d'animaux, ne trouvons-nous pas des ressemblances entre eux à l'extérieur ? Les gallinacés sont, la plupart, pourvus d'ergots, ou même d'espèces de cornes sur la tête comme les ruminans ; et les oiseaux, qui ont ces sortes de protubérances à la tête, manquent d'ergots, comme nous le voyons dans le genre des peintades. Ces animaux sont lourds, et se plaisent dans les lieux humides et chauds, ainsi que le genre des bœufs. Les gallinacés du nouveau continent sont tous privés d'éperons ou d'ergots, tandis qu'on en remarque dans la plupart de ceux de l'ancien continent. Les peintades en sont dépourvues à la vérité ; mais, en revanche, elles portent une sorte de casque sur la tête comme le casoar. Les ruminans fournissent beaucoup de lait, et les gallinacés font beaucoup d'œufs, même sans l'intervention des mâles. Il existe encore plusieurs autres analogies dans le genre de vie dans la facilité à s'appriivoiser, dans la stupidité, dans les manières, etc., entre ces deux ordres naturels ; mais elles sont encore moins faciles à décrire qu'à observer.

J. J. VIREY.

Elieen raconte que , dans une certaine île , la méléagride est respectée des oiseaux de proie (1) ; mais je crois que , dans tous les pays du monde , les oiseaux de proie attaqueront par préférence toute autre volaille qui aura le bec moins fort , point de casque sur la tête , et qui ne saura pas si bien se défendre.

La peintade est du nombre des oiseaux pulvérateurs , qui cherchent , dans la poussière où ils se vautrent , un remède contre l'incommodité des insectes ; elle gratte aussi la terre comme nos poules communes , et va par troupes très-nombreuses : on en voit à l'île de May des volées de deux ou trois cents ; les insulaires les chassent au chien courant , sans autres armes que des bâtons (2) ; comme elles ont les ailes fort courtes , elles volent pesamment ; mais elles courent très-vîte , et , selon Belon , en tenant la tête élevée comme la giraffe (3) ; elles se

(1) Voyez Hist. animal. , lib. 5 , cap. 27.

(2) Voyez Dampier , Nouveau Voyage autour du monde , tom. IV , pag. 23 ; et le Voyage de Bruc dans la nouvelle relation de l'Afrique occidentale , par Labat.

(3) Histoire des oiseaux , pag. 248.

perchent la nuit pour dormir , et quelquefois la journée , sur les murs de clôture , sur les haies, et même sur les toits des maisons et sur les arbres. Elles sont soigneuses , dit encore Belon , en pourchassant leur vivre (1); et en effet elles doivent consommer beaucoup, et avoir plus de besoins que les poules domestiques , vu le peu de longueur de leurs intestins (2).

Il paroît par le témoignage des anciens (3) et des modernes (4), et par des demi-mem-

(1) *Nota.* M. de Sève a observé , en jetant du pain à des peintades , que , lorsqu'une d'entre elles prenoit un morceau de pain plus gros qu'elle ne pouvoit l'avaler tout de suite , elle l'emportoit en fuyant les paons et les autres volailles qui ne vouloient pas la quitter ; et que , pour s'en débarrasser , elle cachoit le morceau de pain dans du fumier ou dans la terre , où elle venoit le chercher et le manger quelque tems après.

(2) A mesure que les animaux vivent davantage de matières animales , leurs intestins sont plus courts. Ceci indique , dans la peintade , un grand appétit pour se nourrir d'insectes et de vermisseaux. Cet animal est , pour cela même , plus méridional que le reste de sa famille naturelle ; car c'est dans le midi que naissent une foule d'insectes. J. J. VIREY.

(3) Pline , *Hist. natural.*, lib. 37 , cap. 2. — Clitus de Milet dans Athénée , lib. 14 , cap. 26.

(4) Gesner , de Avibus , p. 478. — Frisch , pl. cxxvi. — Lettres édifiantes , recueil XX , etc.

branes qui unissent les doigts des pieds , que la peintade est un oiseau demi-aquatique ; aussi celles de Guinée , qui ont recouvré leur liberté à Saint-Domingue , ne suivant plus que l'impulsion du naturel , cherchent , de préférence , les lieux aquatiques et marécageux (1).

Si on les élève de jeunesse , elles s'apprivoient très-bien. Brue raconte qu'étant sur la côte du Sénégal , il reçut en présent , d'une princesse du pays , deux peintades , l'une mâle et l'autre femelle , toutes deux si familières qu'elles venoient manger sur son assiette ; et qu'ayant la liberté de voler au rivage , elles se rendoient régulièrement sur la barque au son de la cloche qui annonçoit le dîné et le soupé (2). Moore dit qu'elles sont aussi farouches que le sont les faisans en Angleterre (3) ; mais je doute qu'on ait vu des faisans aussi privés que les deux peintades de Brue ; et ce qui prouve que les

(1) Lettres édifiantes , recueil XX. — J'entrai dans un petit bosquet , auprès d'un marais , qui attiroit des compagnies de peintades , dit M. Adanson , pag. 76 de son voyage au Sénégal.

(2) Troisième voyage de Brue , publié par Labat.

(3) Voyez Histoire générale des voyages , tom. III , pag. 510.

peintades ne sont pas fort farouches, c'est qu'elles reçoivent la nourriture qu'on leur présente au moment même où elles viennent d'être prises (1). Tout bien considéré, il me semble que leur naturel approche beaucoup plus de celui de la perdrix que de celui du faisan.

La poule peintade pond et couve à peu près comme la poule commune ; mais il paroît que sa fécondité n'est pas la même en différens climats, ou du moins qu'elle est beaucoup plus grande dans l'état de domesticité, où elle regorge de nourriture, que dans l'état de sauvage, où, étant nourrie moins largement, elle abonde moins en molécules organiques superflues.

On m'a assuré qu'elle est sauvage à l'île de France, et qu'elle y pond huit, dix et douze œufs à terre dans les bois ; au lieu que celles qui sont domestiques à Saint-Domingue, et qui cherchent aussi le plus épais des haies et des broussailles pour y déposer leurs œufs, en pondent jusqu'à cent et cent cinquante, pourvu qu'il en reste toujours quelqu'un dans le nid (2).

(1) Longolius apud Gesnerum, pag. 479.

(2) Lettres édifiantes, recueil XX.

Ces œufs sont plus petits à proportion que ceux de la poule ordinaire, et ils ont aussi la coquille beaucoup plus dure ; mais il y a une différence remarquable entre ceux de la pintade domestique et ceux de la pintade sauvage ; ceux-ci ont de petites taches rondes comme celles du plumage, et qui n'avoient point échappé à Aristote (1) ; au lieu que ceux de la pintade domestique, sont d'abord d'un rouge assez vif, qui devient ensuite plus sombre, et enfin couleur de rose sèche, en se refroidissant ; si ce fait est vrai, comme me l'a assuré M. Fournier, qui en a beaucoup élevé, il faudroit en conclure que les influences de la domesticité sont ici assez profondes, pour altérer non seulement les couleurs du plumage, comme nous l'avons vu ci-dessus, mais encore celle de la matière dont se forme la coquille des œufs ; et comme cela n'arrive pas dans les autres espèces, c'est encore une raison de plus pour regarder la nature de la pintade comme moins fixe et plus sujette à varier que celle des autres oiseaux.

La pintade a-t-elle soin ou non de sa

(1) *Histor. animal.*, lib. 6., cap. 2.

couvée ? c'est un problème qui n'est pas encore résolu ; Belon dit oui , sans restriction (1) : Frisch est aussi pour l'affirmative à l'égard de sa grande espèce, qui aime les lieux secs ; et il assure que le contraire est vrai de la petite espèce, qui se plaît dans les marécages ; mais le plus grand nombre des témoignages lui attribue de l'indifférence sur cet article ; et le jésuite Margat nous apprend qu'à Saint - Domingue on ne lui permet pas de couvrir elle-même ses œufs , par la raison qu'elle ne s'y attache point , et qu'elle abandonne souvent ses petits ; on préfère , dit-il , de les faire couvrir par des poules d'Inde , ou par des poules communes (2).

Je ne trouve rien sur la durée de l'incubation ; mais à juger par la grosseur de l'oiseau , et par ce que l'on sait des espèces auxquelles il a le plus de rapport, on peut la supposer de trois semaines, plus ou moins, selon la chaleur de la saison ou du climat, l'assiduité de la couveuse , etc.

Au commencement les jeunes peintadeaux

(1) « Sont moult fécondes et soigneuses de bien nourrir leurs petits ». (Hist. des oiseaux , p. 248.)

(2) Lettres édifiantes , recueil XX , *loco citato*.

n'ont encore ni barbillons , ni sans doute de casque ; ils ressemblent alors , par le plumage , par la couleur des pieds et du bec , à des perdreaux rouges ; et il n'est pas aisé de distinguer les jeunes mâles des vieilles femelles (1) ; car c'est dans toutes les espèces que la maturité des femelles ressemble à l'enfance des mâles.

Les peintadeaux sont fort délicats et très-difficiles à élever dans nos pays septentrionaux , comme étant originaires des climats brûlans de l'Afrique ; ils se nourrissent , ainsi que les vieux à Saint-Domingue , avec du millet , selon le P Margat (2) ; dans l'île de May , avec des cigales et des vers qu'ils trouvent eux-mêmes , en grattant la terre avec leurs ongles (3) ; et selon Frisch , ils vivent de toutes sortes de graines et d'insectes (4).

Le coq peintade produit aussi avec la

(1) Ceci nous a été assuré par le sieur Fournier , que nous avons cité ei-devant.

(2) Lettres édifiantes , recueil XX , *loco citato*.

(3) Nouveau Voyage autour du Monde , de Dampier , tom. IV , pag. 22. — Labat , tom. II , pag. 326 ; et tom. III , pag. 139.

(4) Frisch , pl. cxxvi.

Poule domestique ; mais c'est une espèce de génération artificielle qui demande des précautions ; la principale est de les élever ensemble de jeunesse ; et les oiseaux métis qui résultent de ce mélange , forment une race bâtarde , imparfaite , désavouée , pour ainsi dire , de la Nature , et qui , ne pondant guère que des œufs clairs , n'a pu jusqu'ici se perpétuer régulièrement (1).

Les peintadeaux des basse-cours sont d'un fort bon goût , et nullement inférieurs aux perdreaux ; mais les sauvages ou marrons de Saint-Domingue , sont un mets exquis et au dessus du faisan.

Les œufs de peintade sont aussi fort bons à manger.

Nous avons vu que cet oiseau étoit d'origine africaine , et de là tous les noms qui lui ont été donnés de poule africaine , numidique , étrangère ; de poule de Barbarie , de Tunis , de Mauritanie , de Lybie , de Guinée (d'où s'est formé le nom de guinette) , d'Égypte , de Pharaon et même de Jérusalem : quelques mahométans s'étant avisés de les annoncer sous le nom de poules

(1) Selon M. Fournier.

de Jérusalem, les vendirent aux chrétiens tout ce qu'ils voulurent (1) ; mais ceux-ci s'étant aperçus de la fraude, les revendirent à profit à de bons musulmans, sous le nom de poules de la Mecque.

On en trouve à l'île de France et à l'île de Bourbon (2), où elles ont été transplantées assez récemment, et où elles se sont fort bien multipliées (3) ; elles sont connues à Madagascar sous le nom d'*acanques* (4), et au Congo sous celui de *quetèle* (5) ; elles sont fort communes dans la Guinée (6), à la Côte-d'or, où il ne s'en nourrit de privées que dans le canton d'Acra (7), à Sierra-Liona (8), au Séné-

(1) *Longolius apud Gesnerum, de Avibus*, pag. 479.

(2) M. Aublet.

(3) *Voyage autour du Monde, de la Barbinais le Gentil*, tom. XI, pag. 608.

(4) François Cauche, *Relation de Madagascar*, pag. 133.

(5) Marcgrave, *Histor. nat. brasil*, p. 192.

(6) Margat, *Lettres édifiantes, loco citato.*

(7) *Voyage de Barbot*, pag. 217.

(8) Marcgrave, *Historia natural. brasiliens. loco citato.*

gal (1), dans l'île de Gorée (2), dans celles du cap Verd (3), en Barbarie, en Egypte, en Arabie (4) et en Syrie (5); on ne dit point s'il y en a dans les îles Canaries, ni dans celles de Madère. Le Gentil rapporte qu'il a vu à Java, des poules peintades (6); mais on ignore si elles étoient domestiques ou sauvages : je croirais plus volontiers qu'elles étoient domestiques, et qu'elles avoient été transportées d'Afrique en Asie (7), de même

(1) Voyage au Sénégal, de M. Adanson, p. 7.

(2) Sonnini nous assure qu'il ne s'en trouve point sur le rocher de Gorée; on n'y a sans doute supposé cet oiseau que par l'analogie des lieux. Le même voyageur n'en a point vu en Egypte.

J. J. VIREY.

(3) Dampier, Voyage autour du Monde, tom. IV. pag. 25.

(4) Strabon, lib. 16.

(5) *Meleagrides fert ultima Syriæ Regio.* Diodor., sicul.

(6) Nouveau Voyage autour du Monde, t. III, pag. 74.

(7) Il y en a même à la nouvelle Hollande, Voyage à Botany-Bay, pag. 62 et suiv., note 35, et pag. 116. On en voit au cap de Bonne-Espérance; Voyage de Sparrman, t. II, p. 206. Thunberg, Voyage au Japon, pag. 352. J. J. VIRLY.

qu'on en a transporté en Amérique et en Europe; mais, comme ces oiseaux étoient accoutumés à un climat très-chaud, ils n'ont pu s'habituer dans les pays glacés qui bordent la mer Baltique : aussi n'en est-il pas question dans la *Fauna Suecica* de M. Linnæus. M. Klein paroît n'en parler que sur le rapport d'autrui, et nous voyons même, qu'au commencement du siècle ils étoient encore fort rares en Angleterre (1).

Varron nous apprend que de son tems les poules africaines (c'est ainsi qu'il appelle les peintades) se vendoient fort cher à Rome, à cause de leur rareté (2); elles étoient beaucoup plus communes en Grèce du tems de Pausanias, puisque cet auteur dit positivement que la méléagride étoit, avec l'oie commune, l'offrande ordinaire des personnes peu aisées dans les mystères solennels d'Isis (3). Malgré cela, on ne doit point

(1) Voyez Glanures d'Edwards, troisième partie, pag. 269.

(2) De Re Rusticâ, lib. 3, cap. 9.

(3) Vid. Gesnerum, de Avibus, pag. 479, *quorum tenuior est res familiaris in celebribus isidis conventibus, anseres atque aves meleagrides immolant.*

se persuader que les peintades fussent naturelles à la Grèce, puisque, selon Athénée, les étoliens passaient pour être les premiers des grecs qui eussent eu de ces oiseaux dans leur pays : d'un autre côté, j'aperçois quelque trace de migration régulière dans les combats que ces oiseaux venoient se livrer tous les ans en Béotie, sur le tombeau de Méléagre (1), et qui ne sont pas moins cités par les naturalistes (2) que par les mythologistes; c'est de là que leur est venu le nom de méléagrides (3), comme celui de

(1) *Simili modo, nempe ut memnonides aves, pugnans meleagrides in Bœotia.* Plin. Hist. natur., lib. 10, cap. 26.

(2) Elien, de Anim. natur. lib. 4, cap. 42, parle de ces oiseaux. Le mordant Aristophane parle des peintades dans sa Comédie des oiseaux. La fable rapporte de Méléagre, fils d'Æneus, que ses sœurs ont non seulement été changées en ces oiseaux, mais qu'elles ont conservé les cris douloureux et plaintifs qu'elles firent retentir à sa mort. Les peintades poussent en effet des clameurs lugubres, mais criardes. Elien ajoute que ceux qui avoient une dévotion particulière pour Diane, s'abstenoient religieusement de manger de la peintade. J. J. VIREY.

(3) *Nota.* La fable dit que les sœurs de Méléagre,

peintades leur a été donné moins à cause de la beauté que de l'agréable distribution des couleurs dont leur plumage est peint.

désespérées de la mort de leur frère , furent changées en ces oiseaux , qui portent encore leurs larmes semées sur leurs plumages.

LA PEINTADE MITRÉE (1),

PAR J. J. VIREY.

LA peintade fut depuis long-tems transportée dans les diverses contrées du globe, par les nations policées qui rassemblent les jouissances de tous les climats pour leur propre utilité; mais on n'a connu que depuis un petit nombre d'années, de nouvelles espèces de ces oiseaux. Habitans des contrées ardentes de la zone torride, c'est au sein des humides bocages de l'île de Madagascar, ou sur les plages enflammées de la Guinée, que se rencontrent les peintades mitrées. Elles ont les mêmes mœurs que les peintades vulgaires, selon Pallas, qui les a

(1) *Numida*, *carunculâ ad rictum geminâ, plicâ gulari longitudinali.. numida mitrata*. Lin. Syst. nat. ed. 13, gen. 102, sp. 2. D'après Pallas, Spicileg. zoolog. fasc. 4, p. 18, tab. 3.

Numida nigro maculis albis, vertice corneo, gulâ carunculatâ. numida mitrata. Latham, Syst. orn. gen. 52, sp. 2.

décrites le premier, mais il paroît qu'on ne les trouve guère que dans l'état sauvage; elles sont d'ailleurs fort rares. Leur taille est approchante de celle de la peintade ordinaire; le casque est d'une forme conique, et le chaperon du sommet de la tête est rouge; la partie supérieure du cou est nue et bleuâtre; des plumes ondées transversalement, revêtent la partie inférieure du cou; le fond de la couleur du corps est noir, avec des taches blanches plus grandes que celles de notre peintade; les pieds sont noirâtres, et le bec est jaunâtre. Le caractère distinctif de la peintade mitrée est un pli longitudinal vers la gorge, ce qui ne se trouve point dans la peintade commune. Les caroncúles gutturales sont doubles dans la première comme dans la seconde espèce.

LA PEINTADE A CRÊTE,

PAR J. J. VIREY.

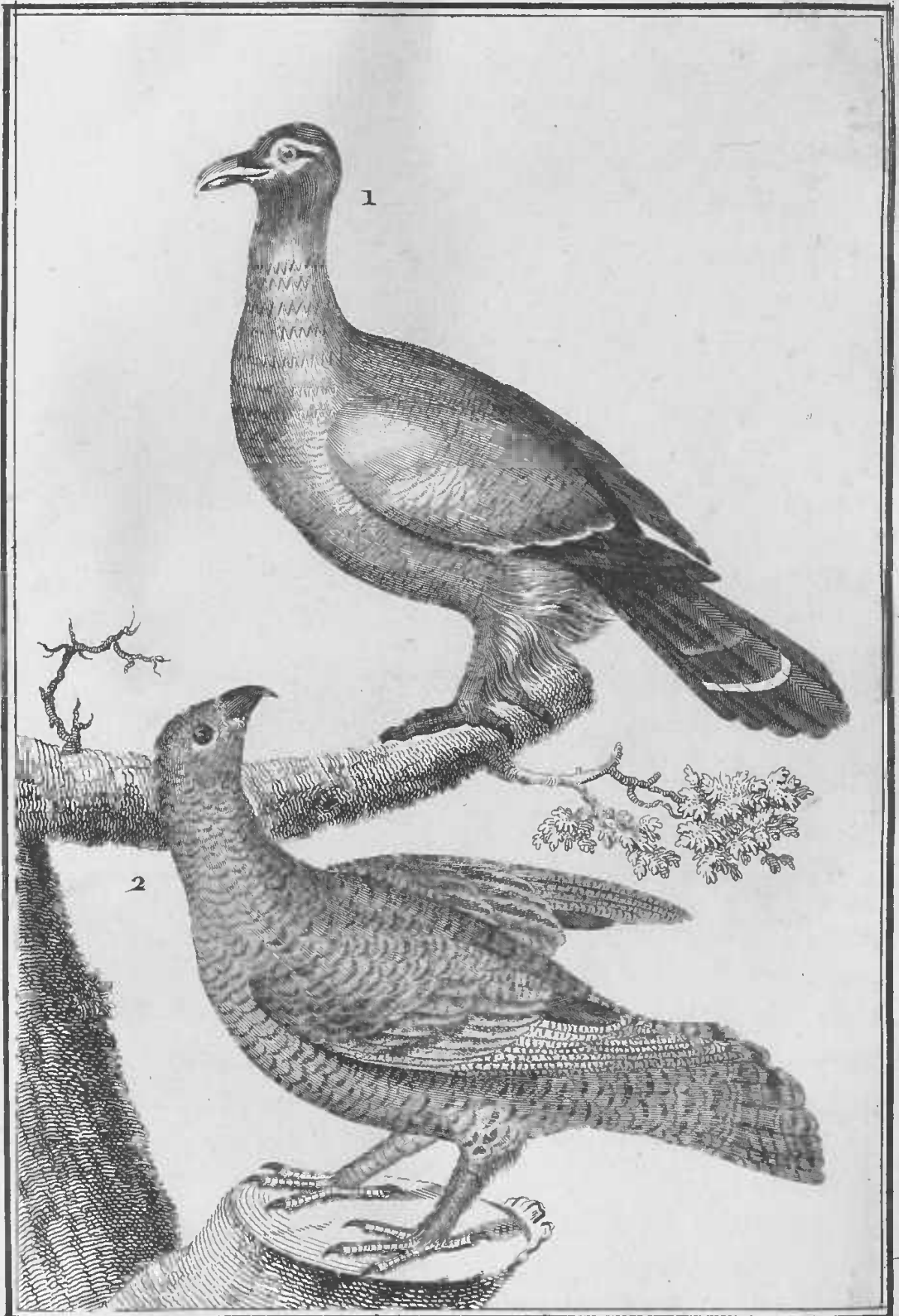
Nous devons encore à Pallas (1) la description de cette nouvelle espèce de peintade. Sa taille est moins grande que celle de notre espèce; elle est intermédiaire entre celle-ci et la perdrix. Les caractères distinctifs de la peintade à crête sont plus prononcés que dans la précédente, puisque celle-ci n'a point de caroncules gutturales, et qu'elle porte un pli longitudinal de chaque côté des mandibules; le canal auditif est plus ouvert et bordé de plumes effilées, plus que dans toute autre peintade. D'ailleurs, la couleur rouge et même sanglante de la gorge,

(1) *Numida carunculâ nullâ . plicâ utrinque ad rictum longitudinali. . . . numida cristata.* Lin. Syst. nat., edit. 13, gen 102, sp. 3. D'après Pallas, Spicileg. zoolog. fasc. 4, p. 15, tab. 2.

Numida nigriâ albo maculatâ, vertice cristato; collo cœrulescente subtùs sanguineo... numida cristata. Latham, Syst. ornith. gen. 52, sp. 5.

le fond noir des plumes parsemé de taches d'un blanc bleuâtre, et qui n'ont que la grandeur d'un grain de millet, la distinguent suffisamment. Celles - ci sont disposées en sorte de quinconce un peu régulier. Le duvet des plumes est brun, et les premières pennes de l'aile sont d'un brun noirâtre; la queue arrondie et traînante est assez longue; elle porte des ondulations brunes. Sur le front s'élève une crête noire, recourbée en devant; le cou supérieur et la tête portent quelques poils très-clair semés, sur une peau d'un bleu obscur.

Cet animal habite dans diverses contrées de la brûlante Afrique, et il est bien moins commun que la peintade vulgaire. Le détail de ses mœurs est encore peu connu; mais comme sa confirmation est très-analogue à celle des autres espèces du même genre, il est permis de soupçonner que ses habitudes le sont de même. Comme le naturel des animaux n'est autre chose que le produit de leur conformation, toutes les espèces semblables doivent se comporter de même dans leur genre de vie.



Barraband del.

Berthault sc.

1. LE TETRAS OU LE GRAND COQ DE BRUYÈRE

2. LA POULIN DE BRUYÈRE

L E T E T R A S

O U

LE GRAND COQ DE BRUYÈRE (1) (2).

Voyez les planches enluminées , n^{os} 73 et 74 , le mâle et la femelle ; et pl. XXXIX de ce volume.

SI l'on ne jugeoit des choses que par les noms , on pourroit prendre cet oiseau ou pour un coq sauvage , ou pour un faisan ;

(1) En grec , *tetrix*. En latin , *tetrao* , *magnus*. En latin moderne , *urogallus*. En italien , *gallo cedrone*. En allemand , *orhan* , *aver-hahn*. En polonais , *gluszc*. En suédois , *kjaeder* ou *tjader*. En Norvège , *lieure*. En anglais , *mountain cock*. Dans quelques provinces de France , coq de Limoges . coq de bois , faisan bruyant. — *Tetrao*. Bel. Observat. pag. 11. — *Urogallus seu tetrao*. Aldrov. Avi. tom. II , pag. 59. — *Tetrao* , *sive urogallus*. Frisch , tab. 107 , *mas*. — Coq et poule noire des montagnes de Moscovie. (Albin , tom. II , pag. 22 , planche xxix , le mâle ; planche xxx , la femelle.) *Nota*. La planche de

car on lui donne en plusieurs pays, et surtout en Italie, le nom de coq sauvage, *gallò*

Friseh est bien colorée, et celles d'Albin le sont fort mal.

(1) *Nota.* Cet article est de Guenau de Montbeillard.

Le coq de bruyère. *Lagopus supernè ex cinereo, et nigricante transversim striata* (mas) *rufo, nigro, et cinereo varia* (foemina) *maculâ in scapulis albâ, remigibus minoribus fuscis, exterius et apice fuscis et rufescente variis.... urogallus major.* Brisson, Ornith. gen. 5, sp. 1.

Tetrao caudâ rotundatâ, axillis albis.... tetrao urogallus. Lin Syst. nat. edit. 15, gen. 105, sp. 1.

Tetrao fusco rufus, capite colloque cinereis, gulâ abdomineque nigris axillis albis.. tetrao urogallus. Latham, Syst. ornith. gen. 56, sp. 1.

Cet oiseau est d'un cendré noirâtre dans la partie supérieure du corps, avec des lignes noires fines; transversales chez le mâle, et des marques rousses, noires et cendrées chez la femelle. Sur l'épaule on remarque une tache blanche: les petites plumes de l'aile sont brunes, avec une frange mordorée brunâtre, sur-tout vers l'extrémité. L'iris est de couleur noisette. Au dessus des yeux on voit une peau nue de couleur écarlate, sur-tout dans le tems de l'amour. La poitrine est noire avec des reflets verdoyans; le ventre et le croupion portent des marques blanches sur un fond noir. La femelle, qui est beaucoup plus

alpestre (1) *selvatico*, tandis qu'en d'autres pays on lui donne celui de *faisan bruyant* et de *faisan sauvage*; cependant il diffère du faisan par sa queue, qui est une fois plus courte à proportion, et d'une toute autre forme, par le nombre des grandes plumes qui la composent, par l'étendue de son vol, relativement à ses autres dimensions, par ses pieds pattus et dénués d'éperons, etc. D'ailleurs, quoique ces deux espèces d'oiseaux se plaisent également dans les bois, on ne les rencontre presque jamais dans les mêmes lieux, parce que le faisan, qui craint le froid, se tient dans les bois en plaines, au lieu que le coq de bruyère cherche le froid et habite les bois qui couronnent le sommet des hautes montagnes, d'où lui sont venus les noms de *coq de montagnes* et de *coq de bois*.

petite que le mâle, n'a guère plus de deux pieds de longueur; ses teintes, plus pâles, tirent sur l'orangé.

La queue du grand tetras est arrondie à son extrémité; ses pieds sont noirâtres, ainsi que le bec; il porte dix-huit pennes à sa queue; les bords des doigts sont dentés. J. J. VIREY.

(1) Albin décrit le mâle et la femelle sous le nom de *coq* et de *poule noire* des montagnes de Moscovie; plusieurs auteurs l'appellent *gallus sylvestris*.

Ceux qui, à l'exemple de Gesner et de quelques autres, voudroient le regarder comme un coq sauvage, pourroient, à la vérité, se fonder sur quelques analogies; car il y a en effet plusieurs traits de ressemblance avec le coq ordinaire, soit dans la forme totale du corps, soit dans la configuration particulière du bec, soit par cette peau rouge plus ou moins saillante dont les yeux sont surmontés, soit par la singularité de ses plumes, qui sont presque toutes doubles et sortent deux de chaque tuyau, ce qui, suivant Belon, est propre au coq de nos basse-cours (1); enfin ces oiseaux ont aussi des habitudes communes; dans les deux espèces, il faut plusieurs femelles au mâle: les femelles ne font point de nid; elles couvent leurs œufs avec beaucoup d'assiduité, et montrent une grande affection pour leurs petits quand ils sont éclos (2). Mais, si l'on

(1) Belon, Nature des oiseaux, pag. 251.

(2) C'est au mois de février que cet oiseau solitaire cherche ses compagnes. On le voit alors dans les brossailles de génévriers, appelant, par des clameurs retentissantes et répétées, ses épouses dispersées; tantôt il tombe dans des délires amoureux et il reste muet, insensible dans l'excès de sa passion; tantôt se pavanant, ouvrant sa queue, le cou tendu,

fait attention que le coq de bruyère n'a point de membranes sous le bec et point d'éperons aux pieds ; que ses pieds sont couverts de plumes , et ses doigts bordés d'une espèce de dentelure ; qu'il a dans la queue deux pennes de plus que le coq ; que cette queue ne se divise point en deux plans comme celle du coq , mais qu'il la relève en éventail comme le dindon ; que la grandeur totale de cet oiseau est quadruple de celle des coqs ordinaires (1) ; qu'il se plaît dans les pays froids , tandis que les coqs prospèrent beaucoup mieux dans les pays tempérés ; qu'il n'y a point d'exemple avéré du mélange de ces deux espèces ; que leurs œufs ne sont pas de la même couleur : enfin , si l'on se souvient des preuves par lesquelles je crois avoir

les ailes à demi-déployées , les plumes de sa tête renflées , il attend sur la bruyère , avec l'impatience d'un amant , l'instant de la jouissance. La femelle pond de 8 à 16 œufs sur la terre nue , ou couverte à peine de mousse. Ces œufs sont blancs et marquetés de jaune ; leur grosseur surpasse celle des œufs de poule. La femelle couve seule , parce que le mâle étant polygame , il ne pourroit suffire à plusieurs nids. Les seuls mâles monogames aident leurs femelles dans l'incubation. J. J. VIREY

(1) Aldrovande , Ornithologie , tom. II , p. 61.

établi que l'espèce du coq est originaire des contrées tempérées de l'Asie (1), où les voyageurs n'ont presque jamais vu de coqs de bruyère, on ne pourra guère se persuader que ceux-ci soient la souche de ceux-là, et l'on reviendra bientôt d'une erreur occasionnée, comme tant d'autres, par une fausse dénomination.

Pour moi, afin d'éviter toute équivoque, je donnerai dans cet article, au coq de bruyère, le nom de *tetras*, formé de celui de *tetrao*, qui me paroît être son plus ancien nom latin, et qu'il conserve encore aujourd'hui dans la Sclavonie, où il s'appelle *tetrez*; on pourroit aussi lui donner celui de *cedron*, tiré de *cedrone*, nom sous lequel il est connu en plusieurs contrées d'Italie : les grisons l'appellent *stolzo*, du mot allemand *stolz*, qui signifie quelque chose de superbe ou d'imposant, et qui est applicable au coq de bruyère, à cause de sa grandeur et de sa beauté ; par la même raison, les habitans des Pyrénées lui donnent le nom de *paon*

(1) On a vu dans cette Histoire Naturelle, que cette conjecture s'est vérifiée, et que Sonnerat a rencontré le vrai coq dans l'état sauvage.

J. J. VIREY.

sauvage ;

sauvage; celui d'*urogallus*, sous lequel il est souvent désigné par les modernes qui ont écrit en latin, vient de *ur*, *our*, *urus*, qui veut dire sauvage, et dont s'est formé en allemand le mot *auer-hahn* ou *ourh-hahn*, lequel, selon Frisch, désigne un oiseau qui se tient dans les lieux peu fréquentés et de difficile accès; il signifie aussi un oiseau de marais (1), et c'est de là que lui est venu le nom de *riet-hahn*, coq de marais (2), qu'on lui donne dans la Souabe, et même en Ecosse (3).

Aristote ne dit que deux mots d'un oiseau qu'il appelle *tetrix*, et que les athéniens appeloient *ourax*; cet oiseau, dit-il, ne niche point sur les arbres ni sur la terre, mais parmi les plantes basses et rampantes. *Tetrix quam athenienses vocant ouraga, nec arbori,*

(1) *Aue* désigne, selon Frisch, une grande place humide et basse.

(2) Cet oiseau recherche en effet les lieux humides, ce qui marque assez qu'il aime à se nourrir de vermis-seaux et d'insectes, comme la plupart des gallinacés. Cependant ses alimens ordinaires sont des baies de myrtille, de genièvre, des semences de pin, etc.

J. J. VIREY.

(3) Gesner, de Avibus, pag. 251 et 477.

nec terræ nidum suum committit, sed frutici (1). Sur quoi il est à propos de remarquer que l'expression grecque n'a pas été fidèlement rendue par Gaza; car, 1^o Aristote ne parle point ici d'arbrisseau (*frutici*), mais seulement de plantes basses (2); ce qui ressemble plus au *gramen* et à la mousse qu'à des arbrisseaux; 2^o Aristote ne dit point que le *tetrix* fasse de nid sur ces plantes basses; il dit seulement qu'il y niche, ce qui peut paroître la même chose à un littérateur, mais non à un naturaliste, vu qu'un oiseau peut nicher, c'est-à-dire, pondre et couvrir ses œufs sans faire de nid; et c'est précisément le cas du *tetrix*, selon Aristote lui-même, qui dit, quelques lignes plus haut, que l'alouette et le *tetrix* ne déposent point leurs œufs dans des nids, mais qu'ils pondent sur la terre (3), ainsi que tous les oiseaux

(1) *Historia animalium*, lib. 6, cap. 1.

(2) *En toîs camaizeloîs phutoîs (in humilibus plantis.)*

(3) Il est certain que cet oiseau ne niche pas sur les arbres, bien qu'il se pose quelquefois sur quelques arbustes peu élevés. Ces habitudes lui sont communes avec presque tous les gallinacés.

pesans , et qu'ils cachent leurs œufs dans l'herbe drue (1).

Or, ce qu'a dit Aristote du *tetrix* dans ces deux passages ainsi rectifiés l'un par l'autre, présente plusieurs indications qui conviennent à notre tetras, dont la femelle ne fait point de nid, mais dépose ses œufs sur la mousse, et les couvre de feuilles avec grand soin lorsqu'elle est obligée de les quitter; d'ailleurs, le nom latin *tetrao*, par lequel Pline désigne le coq de bruyère, a un rapport évident avec le nom grec *tetrix* (2), sans compter l'analogie qui se

(1) *Ouk en neotteiais. all en té gé epelugazomena ulen (non in nudis. sed in terra obumbrantes plantis.)* Gesner dit précisément : *nidum ejus congestum potius quam constructum vidimus. De Avibus, lib. 5, pag. 487.*

(2) Pendant l'hiver, on voit dans l'île de Milo beaucoup de coqs de bruyère, mais seulement lorsque le tems est très-froid; ils partent dès qu'il se radoucit; ils y viennent et s'y tiennent en troupes; on pourroit les tuer facilement; mais les habitans, qui nomment cet oiseau coq sauvage, *agrio gallo*, n'en font pas grand cas. Le nom d'*agrio gallo*, qui n'a aucun rapport avec celui de *tetrix* des grecs anciens, a été probablement introduit chez les grecs modernes, par les italiens, qui nomment le coq de bruyère, *gallo alpestre, selvatico.*
Observation de C. S. SONNINI.

trouve entre le nom athénien *ourax* et le nom composé *ourh-hahn*, que les allemands appliquent au même oiseau, analogie qui probablement n'est qu'un effet du hasard.

Mais ce qui pourroit jeter quelques doutes sur l'identité du *tetrix* d'Aristote avec le *tetrao* de Pline (2), c'est que ce dernier, parlant de son *tetrao* avec quelque détail, ne cite point ce qu'Aristote avoit dit du *tetrix*, ce que vraisemblablement il n'eût pas manqué de faire, selon sa coutume, s'il eût regardé son *tetrao* comme étant le même oiseau que le *tetrix* d'Aristote, à moins qu'on ne veuille dire qu'Aristote ayant parlé fort superficiellement du *tetrix*, Pline n'a pas dû faire grande attention au peu qu'il en avoit dit.

(1) L'oiseau que les romains nommèrent *tetrao*, les italiens d'aujourd'hui *gallo cedrone*, les auvergnats, *faisan bruyant* les savoyards, *coq de bois*, est souvent vu dans les forêts des hautes montagnes de Crète; deux fois plus gros qu'un chapon, ayant une tache rouge de chaque côté, joignant les yeux sur les tempes, tout ainsi qu'un faisan. Son plumage est noir devant l'estomac, les plumes en reluisent comme celles d'un ramier, n'ayant rien de blanc, sinon aux ailes, etc. (Belon, Obs. p. 24.)

A l'égard du grand *tetrax* dont parle Athénée (*lib. IX*), ce n'est certainement pas notre tetras, puisqu'il a des espèces de barbillons charnus et semblables à ceux du coq, lesquels prennent naissance auprès des oreilles et descendent au dessous du bec, caractère absolument étranger au tetras, et qui désigne bien plutôt la méléagride ou poule de Numidie, qui est notre peintade.

Le] petit *tetrax* dont parle le même auteur, n'est, selon lui, qu'un très-petit oiseau, et par sa petitesse même, exclus de toute comparaison avec notre *tetrax*, qui est un oiseau de la première grandeur.

A l'égard du *tetrax* du poète Nemesianus (1), qui insiste sur sa stupidité (2), Gesner le regarde comme une espèce d'outarde; mais je lui trouve encore un trait

(1) Scopoli, dans ses *ann. Hist. nat. fascic. 1, p. 118, n° 171*, donne un caractère particulier au tetras dont a parlé le poète Nemesianus. Sa stature approche, dit-il, de celle du petit tetras; ses premières plumes des ailes sont brunes, avec des taches rousses; les secondes portent une tache blanche à leur extrémité. Le cou est marqué de taches noires transversales, le ventre mêlé de roux et de noir; la queue rousse a des taches noires et frangées de cette dernière couleur. Tout le corps est mélangé de teintes brunes, avec des

caractérisé de ressemblance avec la méléagrides; ce sont les couleurs de son plumage, dont le fond est gris cendré, semé de taches en forme de gouttes (5); c'est bien là le plumage de la peintade, appelée par quelques-uns *gallina guttata* (4).

marques noires; mais la femelle tire davantage sur le roussâtre. (Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 105, sp. 21.)

Tetrao, caudâ rufâ, nigro-maculatâ, apice nigrâ, corpore ex nigris et rufo vario. . . tetrao nemesianus.

Tetrao corpore nigro rufoque, variâ caudâ rufâ, apice nigrâ nigroque maculatâ. . . tetrao nemesianus. Latham, Syst. ornith. gen. 56, sp. 4. J. J. VIREY.

(2) C'est encore un caractère commun à presque toute la famille des gallinacés, d'être stupide. Leur cerveau est en effet assez petit et beaucoup moindre que celui des petites espèces d'oiseaux; d'ailleurs, les gallinacés sont voraces, ce qui est un caractère infailible pour juger du peu d'intelligence d'un animal quelconque et même des hommes.

J. J. VIREY.

(3) *Fragmenta librorum de aucupio*, attribués par quelques-uns au poëte Nemesianus, qui vivoit dans le troisième siècle.

(4) *Et picta perdix, numidicæque guttatæ*, Martial. C'est aussi très-exactement le plumage de ces deux poules du duc de Ferrare, dont Gesner parle à l'article de la peintade, *totas cinereo colore, eoque albicante, cum nigris rotundisque maculis*. De Avibus, pag. 481.

Mais , quoi qu'il en soit de toutes ces conjectures, il est hors de doute que les deux espèces de *tetrao* de Pline sont de vrais tetras ou coq de bruyère (1) : le beau noir lustré de leur plumage, leurs sourcils couleur de feu, qui représentent des espèces de flammes dont leurs yeux sont surmontés, leur séjour dans les pays froids et sur les hautes montagnes, la délicatesse de leur chair (2), sont autant de propriétés qui se rencontrent dans le grand et le petit tetras, et qui ne se trouvent réunies dans aucun autre oiseau ; nous apercevons même dans

(1) *Decet tetraonas suus nitor absolutaque nigritia, in superciliis cocci rubor gignunt eos Alpes et septentrionalis regio.* Pline, lib. 10, cap. 22. Le tetrao des hautes montagnes de Crète, vu par Belon, ressemble fort à celui de Pline : il a, dit l'observateur français, une tache rouge de chaque côté, joignant les yeux, et de force qu'il est noir devant l'estomac, ses plumes en reluisent. (Observations de plusieurs singularités, etc. pag. 11.)

(2) Tous les oiseaux séminivores fournissent une chair délicate : je n'insisterai pas sur ce caractère et sur celui de la stupidité qui les assimile, par l'analogie, à la famille des quadrupèdes ruminans ; nous en avons parlé à l'article de la peintade. Plus un animal est carnivore, moins sa chair est agréable au goût.

la description de Pline, les traces d'une singularité qui n'a été connue que par très-peu de modernes : *moriuntur contumaciá*, dit cet auteur, *spiritu revocato* (1); ce qui se rapporte à une observation remarquable, que Frisch a inséré dans l'histoire de cet oiseau (2) : ce naturaliste n'ayant point trouvé de langue dans le bec d'un coq de bruyère mort, et lui ayant ouvert le gosier, y retrouva la langue qui s'y étoit retirée avec toutes ses dépendances, et il faut que cela arrive le plus ordinairement, puisque c'est une opinion commune parmi les chasseurs, que les coqs de bruyère n'ont point de langue; peut-être en est-il de même de cet aigle noir dont Pline fait mention (3), et de cet oiseau du Brésil dont parle Scaliger (4), lequel passoit aussi pour n'avoir point de langue, sans doute sur le rapport de quelques voyageurs crédules, ou de chasseurs peu attentifs, qui ne voient presque jamais les animaux que morts ou mourans,

(1) *Capti animum despondent*, dit Longolius.

(2) Frisch, *Distribution méthod. des oiseaux*, etc. fig. cviii.

(3) Plin. lib. 10, cap. 5.

(4) J. C. Scaliger, in *Cardanum*, Exercit. 228.

et sur-tout parce qu'aucun observateur ne leur avoit regardé dans le gosier.

L'autre espèce de tetrao, dont Pline parle au même endroit, est beaucoup plus grande, puisqu'elle surpasse l'outarde et même le vautour, dont elle a le plumage, et qu'elle ne le cède qu'à l'autruche; du reste c'est un oiseau si pesant qu'il se laisse quelquefois prendre à la main (1). Belon prétend que cette espèce de *tetrao* n'est point connue des modernes, qui, selon lui, n'ont jamais vu de tetras ou coqs de bruyère plus grands que l'outarde : d'ailleurs, on pourroit douter que l'oiseau désigné dans ce passage de Pline, par les noms d'*otis* et d'*avis tarda*, fût notre outarde dont la chair est d'un fort bon goût; au lieu que l'*avis tarda* de Pline étoit un mauvais manger : *dannatas in cibis*; mais on ne doit pas conclure pour cela, avec Belon, que le grand *tetras* n'est autre chose que l'*avis tarda*, puisque Pline, dans ce même passage, nomme le *tetras* et l'*avis tarda*, et qu'il les compare comme des oiseaux d'espèces différentes.

Pour moi, après avoir tout bien pesé,

(1) Cela est vrai à la lettre du petit tetras, comme on le verra dans l'article suivant.

j'aimerois mieux dire, 1^o que le premier tetrao dont parle Pline, est le tetras de la petite espèce, à qui tout ce qu'il dit en cet endroit est encore plus applicable qu'au grand (1) :

2^o Que son grand tetrao est notre grand tetras, et qu'il n'en exagère pas la grosseur en disant qu'il surpasse l'outarde ; car j'ai pesé moi-même une grande outarde qui avoit trois pieds trois pouces de l'extrémité du bec à celle des ongles, six pieds et demi de vol, et qui s'est trouvée du poids de douze livres ; or, l'on sait, et l'on verra

(1) Est-ce à cette race que nous devons rapporter le tetras, dont Scopoli fait mention dans ses ann. Hist. nat. an. 1, pag. 119, n^o 172 ? Celui-ci a la queue noire, avec des taches noires ; le corps mélangé de brun et de noir ; le bec et les pieds noirâtres ; le croupion blanchâtre porte des bandes noires. Le bout des ailes est blanc ; mais la paupière supérieure de cet animal n'est pas rouge.

Tetrao, caudâ nigrâ, maculis nigris transversis variâ, uropygio albido nigro fasciato tetrao betulinus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 105, sp. 22, d'après Scopoli.

Tetrao, caudâ nigrâ, maculis rufis transversis variâ, uropygio albido nigro fasciato tetrao betulinus. Latham, Syst. ornith. gen. 56, sp. 5.

J. J. VIREY.

bientôt que, parmi les tetras de la grande espèce, il y en a qui pèsent davantage.

Le tetras ou grand coq de bruyère a près de quatre pieds de vol; son poids est communément de douze à quinze livres; Aldrovande dit qu'il en avoit vu un qui pesoit vingt-trois livres, mais ce sont des livres de Bologne, qui sont seulement de dix onces; en sorte que les vingt - trois ne font pas quinze livres de seize onces. Le coq noir des montagnes de Moscovie, décrit par Albin, et qui n'est autre chose qu'un tetras de la grande espèce, pesoit dix livres sans plumes et tout vuide; et le même auteur dit que les lieures de Norvège, qui sont de vrais tetras, sont de la grandeur d'une outarde (1).

Cet oiseau gratte la terre comme tous les frugivores; il a le bec fort et tranchant (2),

(1) Albin, tom. I, pag. 21.

(2) *Nota.* Je ne sais ce que dit Longolius, en avançant que cet oiseau a des barbillons (Voyez Gesner pag. 487.). Y auroit-il parmi les grands tetras, une race ou une espèce qui auroit des barbillons, comme cela a lieu à l'égard des petits tetras, ou bien Longolius ne veut-il parler que d'une certaine disposition de plumes, représentant imparfaitement des barbillons, comme il a fait à l'article de la gélinotte? (Voyez Gesner - de Avibus, pag. 229.)

la langue pointue, et dans le palais un enfoncement proportionné au volume de la langue; les pieds sont aussi très-forts et garnis de plumes par devant; le jabot est excessivement grand, mais du reste fait, ainsi que le gésier, à peu près comme dans le coq domestique (1) : la peau du gésier est veloutée à l'endroit de l'adhérence des muscles.

Le tetras vit de feuilles ou de sommités de sapin, de genévrier, de cèdre (2), de saule, de bouleau, de peuplier blanc, de coudrier, de myrtille, de ronce, de chardon, de pomme de pin, des feuilles et des fleurs du blé sarrasin (5), de la gesse, du mille-feuille, du pissenlit, du trèfle, de la vesse et de l'orobe, principalement lorsque ces plantes sont encore tendres; car, lorsque les graines commencent à se former, il ne touche plus aux fleurs, et il se contente des feuilles; il mange aussi, sur-tout la

(1) Belon, Nature des oiseaux, pag. 251.

(2) *Idem*, *ibidem*.

(5) Voyez Mélanges d'histoire naturelle, par Alléon Dulac, tom. II, pag. 97. et tom. VI, pag. 552 et 555; ceci doit se rapporter aussi à la petite espèce.

première année, des mûres sauvages, de la faine, des œufs de fourmis, etc. On a remarqué, au contraire, que plusieurs autres plantes ne convenoient point à cet oiseau, entre autres la livêche (1), l'éclaire, l'hièble, lestramoine, le muguet, le froment, l'ortie, etc. (2).

On a observé dans le gésier des tetras que l'on a ouverts, de petits cailloux semblables à ceux que l'on voit dans le gésier de la volaille ordinaire; preuve certaine qu'ils ne se contentent point des feuilles et des fleurs qu'ils prennent sur les arbres, mais qu'ils vivent encore des grains qu'ils trouvent en grattant la terre. Lorsqu'ils mangent trop de baies de genièvre, leur chair, qui est excellente, contracte un mauvais goût; et; suivant la remarque de Pline, elle ne conserve pas long-tems sa bonne qualité (3),

(1) La livêche est une plante ombellifère; on sait aussi que le persil, l'anis, plantes ombellifères, sont extrêmement contraires aux poules, aux perroquets, etc.; l'amande amère est aussi un poison pour eux. J. J. VIREY.

(2) Journal économique, mai 1765.

(3) Seroit-ce à cause que ces oiseaux mangent beaucoup de baies de genévrier, très-abondantes dans

dans les cages et les volières où l'on veut quelquefois les nourrir par curiosité (1).

La femelle ne diffère du mâle que par la taille et par le plumage, étant plus petite et moins noire ; au reste, elle l'emporte sur le mâle par l'agréable variété des couleurs, ce qui n'est point l'ordinaire dans les oiseaux, ni même dans les autres animaux, comme nous l'avons remarqué en faisant l'histoire des quadrupèdes ; et selon Willulghby, c'est faute d'avoir connu cette exception, que Gesner a fait de la femelle une autre espèce de tetras sous le nom de *grygallus major* (2), formé de l'allemand *grugel-hahn* ; de même qu'il a fait aussi une espèce de la femelle du petit tetras, à laquelle il a donné le nom de *grygallus minor* (3) ; cependant

l'Archipel grec, que les habitans estiment si peu leur chair ? Celle-ci, d'ailleurs excellente, en contracte en effet un fort mauvais goût, selon C. S. SONNINI.

(1) In Aviariis saporem perdunt. Plin. l. 10, cap. 22.

(2) *Nota.* Gesner trouve que le nom de grand francolin des Alpes conviendrait assez au *grygallus major*, vu qu'il ne diffère du francolin que par sa taille, étant trois fois plus gros, pag. 495.

(3) *Nota.* En effet, Gesner dit positivement que, parmi tous les animaux, il n'est pas une seule espèce où les mâles ne l'emportent sur la femelle par la beauté

Gesner prétend n'avoir établi ses espèces, qu'après avoir observé avec grand soin tous les individus, excepté le *grygallus minor*, et s'être assuré qu'ils avoient des différences bien caractérisées (1) : d'un autre côté, Schwenckfeld, qui étoit à portée des montagnes, et qui avoit examiné souvent et avec beaucoup d'attention le *grygallus*, assure que c'est la femelle du tetras (2); mais il faut avouer que dans cette espèce, et peut-être dans beaucoup d'autres, les couleurs du plumage sont sujettes à de grandes variétés, selon le sexe, l'âge, le climat et les diverses autres circonstances; celui que nous avons fait dessiner est un peu huppé. M. Brisson ne parle point de huppe dans sa description; et des deux figures données par Aldrovande, l'une est huppée et l'autre ne l'est point,

des couleurs; à quoi Aldrovande oppose, avec beaucoup de raison, l'exemple des oiseaux de proie, et sur-tout des éperviers et des faucons, parmi lesquels les femelles non seulement ont le plumage plus beau que les mâles, mais encore surpassent ceux-ci en force et en grosseur, comme il a été remarqué ci-dessus dans l'histoire de ces oiseaux. (Voyez Aldrovande, de Avibus, tom. II, pag. 72.)

(1) Gesner, de Avibus, lib. 3, pag. 493.

(2) Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 371.

Quelques-uns prétendent que le tetras, lorsqu'il est jeune, a beaucoup de blanc dans son plumage(1), et que ce blanc se perd à mesure qu'il vieillit, au point que c'est un moyen de connoître l'âge de l'oiseau (2); il semble même que le nombre des plumes de la queue ne soit pas toujours égal, car Linnæus le fixe à dix-huit dans sa *Fauna Suecica*, et M. Brisson à seize dans son *Ornithologie*; et ce qu'il y a de singulier, Schwenckfeld, qui avoit vu et examiné beaucoup de ces oiseaux, prétend que, soit dans la grande, soit dans la petite espèce, les femelles ont dix-huit plumes à la queue, et les mâles douze seulement; d'où il suit que toute méthode, qui prendra pour caractères spécifiques des différences aussi variables que le sont les couleurs des plumes, et même leur nombre, sera sujette au grand inconvénient de multiplier les espèces, je veux dire les espèces nominales, ou plutôt les nouvelles phrases; de surcharger la

(1) Le blanc qui est dans la queue forme, avec celui des ailes et du dos, lorsque l'oiseau fait la roue, un cercle de cette couleur. (Journal économique, avril 1755.)

(2) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 371.

mémoire des commençans, de leur donner de fausses idées des choses, et par conséquent de rendre l'étude de la Nature plus difficile.

Il n'est pas vrai, comme l'a dit Encelius, que le tetras mâle, étant perché sur un arbre, jette sa semence par le bec, que ses femelles, qu'il appelle à grands cris, viennent la recueillir, l'avaler, la rejeter ensuite, et que leurs œufs soient ainsi fécondés; il n'est pas vrai que de la partie de cette semence qui n'est point recueillie par les poules, il se forme des serpens, des pierres précieuses, des espèces de perles; il est humiliant pour l'esprit humain qu'il se présente de pareilles erreurs à réfuter. Le tetras s'accouple comme les autres oiseaux; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'Encelius lui-même, qui raconte cette étrange fécondation par le bec, n'ignoroit pas que le coq couvroit ensuite ses poules, et que celles qu'il n'avoit point couvertes pondoient des œufs inféconds: il savoit cela, et n'en persista pas moins dans son opinion; il disoit, pour la défendre, que cet accouplement n'étoit qu'un jeu, un badinage qui mettoit bien le sceau à la fécondation, mais qui ne l'opéroit point, vu qu'elle étoit l'effet immédiat de la déglu-

tion de la semence. En vérité c'est s'arrêter trop long-tems sur de telles absurdités.

Les tetras mâles commencent à entrer en chaleur dans les premiers jours de février ; cette chaleur est dans toute sa force vers les derniers jours de mars , et continue jusqu'à la pousse des feuilles. Chaque coq, pendant sa chaleur, se tient dans un certain canton d'où il ne s'éloigne pas ; on le voit alors soir et matin se promenant sur le tronc d'un gros pin ou d'un autre arbre , ayant la queue étalée en rond , les ailes traînantes, le cou porté en avant, la tête enflée, sans doute par le redressement de ses plumes , et prenant toutes sortes de postures extraordinaires , tant il est tourmenté par le besoin de répandre ses molécules organiques superflues : il a un cri particulier pour appeler ses femelles, qui lui répondent et accourent sous l'arbre où il se tient , et d'où il descend bientôt pour les cocher et les féconder ; c'est probablement à cause de ce cri singulier, qui est très-fort et se fait entendre de loin , qu'on lui a donné le nom de *faisan bruyant* : ce cri commence par une espèce d'explosion suivie d'une voix aigre et perçante , semblable au bruit d'une faux qu'on

Éguise ; cette voix cesse et recommence alternativement ; et après avoir ainsi continué à plusieurs reprises pendant une heure environ , elle finit par une explosion semblable à la première (1).

Le tetras, qui, dans tout autre tems, est fort difficile à approcher, se laisse surprendre très - aisément lorsqu'il est en amour, et sur-tout tandis qu'il fait entendre son cri de rappel ; il est alors si étourdi du bruit qu'il fait lui-même, ou, si l'on veut, tellement enivré, que ni la vue d'un homme, ni même les coups de fusil ne le déterminent à prendre sa volée ; il semble qu'il ne voie ni n'entende, et qu'il soit dans une espèce d'extase (2) ; c'est pour cela que l'on dit communément, et que l'on a même écrit, que le tetras est alors sourd et aveugle ; cependant il ne l'est guère que comme le sont, en pareille circonstance, presque tous les animaux, sans en excepter l'homme ; tous éprouvent plus ou moins cette extase d'amour, mais apparem-

(1) Journal économique, avril 1753.

(2) *In tantum aucta ut in terrâ quoque immobilisprehendatur. Nota.* Ce que Pline attribue ici à la grosseur du tetras, n'est peut-être qu'un effet de sa chaleur, et de l'espèce d'ivresse qui l'accompagne.

ment qu'elle est plus marquée dans le tetras ; car en Allemagne on donne le nom d'*auer hahn* aux amoureux qui paroissent avoir oublié tout autre soin , pour s'occuper uniquement de l'objet de leur passion (1), et même à toute personne qui montre une insensibilité stupide pour ses plus grands intérêts.

On juge bien que c'est cette saison où les tetras sont en amour, que l'on choisit pour leur donner la chasse ou pour leur tendre des pièges. Je donnerai, en parlant de la petite espèce à queue fourchue, quelques détails sur cette chasse, sur-tout ceux qui seront les plus propres à faire connoître les mœurs et le naturel de ces oiseaux : je me bornerai à dire ici que l'on fait très-bien, même pour favoriser la multiplication de l'espèce, de détruire les vieux coqs, parce qu'ils ne souffrent point d'autres coqs sur leurs plaisirs, et cela dans une étendue de terrain assez considérable ; en sorte que ne pouvant servir à toutes les poules de leur district, plusieurs d'entre elles sont privées de mâles, et ne produisent que des œufs inféconds.

(1) J. L. Frisch, sur les oiseaux, discours relatif à la figure CVII.

Quelques oiseleurs prétendent qu'avant de s'accoupler, ces animaux se préparent une place bien nette et bien unie (1), et je ne doute pas qu'en effet on n'ait vu des places; mais je doute fort que les tetras aient eu la prévoyance de les préparer; il est bien plus simple de penser que ces places sont les endroits du rendez-vous habituel du coq avec ses poules, lesquels endroits doivent être, au bout d'un mois ou deux de fréquentation journalière, certainement plus battus que le reste du terrain.

La femelle du tetras pond ordinairement cinq ou six œufs au moins, et huit ou neuf au plus; Schwenckfeld prétend que la première ponte est de huit, et les suivantes de douze, quatorze et jusqu'à seize (2). Ces œufs sont blancs, marquetés de jaune, et, selon le même Schwenckfeld, plus gros que ceux des poules ordinaires; elle les dépose sur la mousse, en un lieu sec, où

(1) Gesner, de Avibus, pag. 492.

(2) Aviarium Silesiæ, pag. 372. *Nota.* Cette gradation est conforme à l'observation d'Aristote: *ex primo coïtu aves ova edunt pauciora.* Hist. animal. lib. 5, cap. 14. Il me paroît seulement que le nombre des œufs est trop grand.

elle les couve seule et sans être aidée par le mâle (1) : lorsqu'elle est obligée de les quitter pour aller chercher sa nourriture, elle les cache sous les feuilles avec grand soin ; et quoiqu'elle soit d'un naturel très-sauvage, si on l'approche tandis qu'elle est sur ses œufs, elle reste et ne les abandonne que très-difficilement, l'amour de la couvée l'emportant en cette occasion sur la crainte du danger.

Dès que les petits sont éclos, ils se mettent à courir avec beaucoup de légèreté ; ils courent même avant qu'ils soient tout à fait éclos, puisqu'on en voit qui vont et viennent ayant encore une partie de leur coquille adhérente à leur corps : la mère les conduit avec beaucoup de sollicitude et d'affection ; elle les promène dans les bois, où ils se nourrissent d'œufs de fourmis, de mûres sauvages, etc. La famille demeure unie tout le reste de l'année, et jusqu'à ce que la saison de l'amour, leur donnant de nouveaux intérêts, les disperse, et sur-tout les mâles, qui aiment à vivre séparément ; car, comme

(1) *Nota.* Je crois avoir lu quelque part, qu'elle couvoit pendant environ vingt-huit jours ; ce qui est assez probable, vu la grosseur de l'oiseau.

nous l'avons vu, ils ne se souffrent pas les uns les autres, et ils ne vivent guère avec leurs femelles que lorsque le besoin les leur rend nécessaires.

Les tetras, comme je l'ai dit, se plaisent sur les hautes montagnes; mais cela n'est vrai que pour les climats tempérés, car, dans les pays très-froids (1), comme à la baie de Hudson, ils préfèrent la plaine et les lieux bas, où ils trouvent apparemment la même température que sur nos plus hautes montagnes (2). Il y en a dans les Alpes, dans les Pyrénées, sur les montagnes d'Auvergne, de Savoie, de Suisse (3), de Westphalie, de

(1) Toute la famille des *tetrao* L. aime les climats froids; cependant, loin de souffrir une vive froideur, quelques espèces émigrent dans les pays chauds aux approches de l'hiver. Il semble que ces oiseaux soient naturellement formés pour vivre dans les pays médiocrement tempérés. C'est-là leur patrie originale.

J. J. VIRLY.

(2) Histoire générale des voyages, tom. XIV, p. 663.

(3) Le coq de bruyère est assez commun sur les montagnes des Vosges lorraines, dans une étendue, ou plutôt une langue de terrain, de deux ou trois lieues seulement en longueur, depuis la forêt d'Épinal jusqu'à Girardmer; l'on n'en voit pas au delà de ces limites que le coq de bruyère semble s'être tracées,

Souabe, de Moscovie (1), d'Ecosse ; sur celles de Grèce (2) et d'Italie ; en Norvège et même au nord de l'Amérique ; ou croit que la race

et qu'il ne passe jamais. Dans ces contrées montagneuses , on appelle les jeunes coqs de bruyère , *griannos*. *Observations de SONNINI*. J. J. VIREY.

(1) Cet oiseau se rencontre aussi dans la vaste étendue du plateau de la Tartarie, selon Georgi, *Reis. durch. Sibir.* p. 172. Pennant, *a tour in scotl.* p. 79, l'a vu dans les îles Hébrides. Il le cite aussi comme appartenant aux contrées polaires arctiques. Brunnich, *Ornith. boréal.* n° 194, l'a trouvé dans la Suède septentrionale. Peut-être le trouvera-t-on quelque jour dans l'Amérique septentrionale, ainsi qu'on y a remarqué plusieurs autres animaux terrestres. J. J. VIREY.

(2) L'île de Milo est couverte de hautes montagnes qui, comme l'on sait, plaisent aux coqs de bruyère. Il fait aussi très-froid sur ces montagnes pendant l'hiver, sur-tout lorsque le vent du nord souffle avec violence. *Observat. de C. S. SONNINI*.

Hasselquist, *Voyage dans le levant*, publié par C. Linnæus, traduit de l'allemand, par M * * *, Paris, 1769, part. I, pag. 27, dit : « il y a dans l'île de Milo, quantité d'oiseaux sauvages, entre autres, des coqs de bruyère, beaucoup plus gros que ceux de Suède, et nous fûmes surpris d'en trouver dans un pays aussi méridional. »

Pallas a vu plusieurs grands tetras dans ses *Voyages en Sibérie*, tom. I, pag. 198 ; et tom. II, pag. 71 et 72. J. J. VIREY.

s'en est perdue en Irlande (1), où elle existoit autrefois.

On dit que les oiseaux de proie en détruisent beaucoup, soit qu'ils choisissent, pour les attaquer, le tems où l'ivresse de l'amour les rend si faciles à surprendre, soit que, trouvant leur chair de meilleur goût, ils leur donnent la chasse par préférence.

(1) Zoologie britannique, pag. 84.

 LE PETIT TETRAS

O U

COQ DE BRUYÈRE

A QUEUE FOURCHUE (1).

Voyez les planches enluminées, n° 172, le mâle, et n° 175, la femelle; et planche XL de ce volume.

VOICI encore un coq et un faisan, qui n'est ni coq, ni faisan; on l'a appelé *petit coq sauvage*, *coq de bruyère*, *coq de bou-*

(1) *Nota.* Cet article est de Guenau de Montbeillard.

En italien, *gallo apestre*, *fasiano alpestre* *fasan negro*. En allemand, *brom-hahn*, *birg-fasan*. En polonais, *cietrzew*. En suédois, *orre*. En anglais, *heat cock*, *black-grouse*. — *Urogallus minor vel tetraon minor*. Gesner, *Aves*. p. 495. *Urogallus minor*. Aldrovand. *Aves*. tom. II, pag. 67 — Ray, *Synops. av.* p. 55, n° A 2. *Tetrao seu urogallus minor Aldrovandi*. Willulghby, *Ornith.* p. 124. — Rzaczynski, *Hist. nat. pol.* p. 295.

Lagopus nigro violacea (mas) *rufa*, *taniis trans-*

leau, faisan noir, faisan de montagne; on lui a même donné le nom de *perdrix, de gélinotte*; mais, dans le vrai, c'est le petit tetras, c'est le premier tetrao de Pline, c'est le

versis nigris varia (fœmina) maculâ in scapulis albâ, remigibus minoribus albis, apice fuscis (nigro transversim striatis in fœminâ) albo terminatis, caudâ bifurcâ. . . urogallus minor. Brisson, Ornith. gen. 5, sp. 2.

Tetrao, caudâ bifurcatâ, remigibus secundariis, basin versus albis. tetrao tetrax. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 105, sp. 2.

Tetrao nigro violacea, caudâ bifurcâ, remigibus secundariis versus basin albis. tetrao tetrax. Latham, Syst. ornith. gen. 56, sp. 3.

La taille de cet oiseau est de deux pieds quatre pouces; le bec est noir; des reflets violâtres et verdoyans brillent sur un fond noir; un brun terreux recouvre les scapulaires; les quatre premières plumes des ailes sont noires dans leur longueur, blanches vers la base; les plumes secondaires sont blanches aussi jusque vers la moitié; la queue, qui est formée de seize à dix-huit plumes noires, est fourchue; ses plumes intermédiaires, au nombre de huit ou dix, sont obtuses, égales, plus courtes que les couvertures blanches qui sont au dessous; les quatre plumes latérales de la queue sont recourbées en faucille; les pieds bruns ont des doigts dentelés; la femelle est plus petite que le mâle, au contraire des oiseaux de proie, parce qu'elle n'a pas besoin, comme dans ces

tetrao ou l'*urogallus minor* de la plupart des modernes : quelques naturalistes , tels que Rzaczynski , l'ont pris pour le tetrax du poète Nemesianus , mais c'est sans doute faute d'avoir remarqué que la grosseur de ce tetras est , selon Nemesianus même , égale à celle de l'oie et de la grue (1) ; au lieu que , selon Gesner , Schwenckfeld , Aldrovande et quelques autres observateurs qui ont vu par eux-mêmes , le petit tetras n'est guère plus gros qu'un coq ordinaire , mais seulement d'une forme un peu plus allongée , et que sa femelle , selon M. Ray , n'est pas tout à fait aussi grosse que notre poule commune.

Turner, en parlant de sa poule moresque , ainsi appelée , dit-il , non pas à cause de son plumage , qui ressemble à celui de la perdrix , mais à cause de la couleur du mâle , qui est

espèces-ci , de force et de courage pour nourrir de proie animale sa naissante couvée ; elle donne à ses petits des insectes , des grillons , etc. , comme la femelle du tetras. J. J. VIREY.

(1) *Tarpeia est custos Arcis non corpore major nec qui te volucres docuit , Palamede , figuras.*

Vide M. Aurel. Olympii Nemesiani , fragmenta de Aucupio.

noire, lui donne une crête rouge et charnue, et deux espèces de barbillons de même substance et de même couleur (1); en quoi Willulghby prétend qu'il se trompe; mais cela est d'autant plus difficile à croire, que Turner parle d'un oiseau de son pays (*apud nos est*), et qu'il s'agit d'un caractère trop frappant pour que l'on puisse s'y méprendre: or, en supposant que Turner ne s'est point trompé en effet sur cette crête et sur ces barbillons, et d'autre part, considérant qu'il ne dit point que sa poule moresque ait la queue fourchue, je serai porté à la regarder comme une autre espèce, ou, si l'on veut, comme une autre race de petit tetras, semblable à la première par la grosseur, par le différent plumage du mâle et de la femelle, par les mœurs, le naturel, le goût des mêmes nourritures, etc., mais qui s'en distingue par ses barbillons charnus et par sa queue non fourchue; et ce qui me confirme dans cette idée, c'est que je trouve dans Gesner un oiseau sous le nom de *gallus sylvestris* (2), lequel a aussi des barbillons et la queue non fourchue, du reste fort

(1) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 477.

(2) *Ibidem*.

ressemblant au petit tetras ; en sorte qu'on peut, et qu'on doit, ce me semble, le regarder comme un individu de la même espèce que la poule moresque de Turner, d'autant plus que, dans cette espèce, le mâle porte en Ecosse (d'où l'on avoit envoyé à Gesner la figure de l'oiseau) le nom de *coq noir*, et la femelle celui de *poule grise* ; ce qui indique précisément la différence de plumage, qui dans les espèces de tetras se trouve entre les deux sexes.

Le petit tetras dont il s'agit ici, n'est petit que parce qu'on le compare avec le grand tetras ; il pèse trois à quatre livres, et il est encore, après celui-là, le plus grand de tous les oiseaux qu'on appelle *coq de bois* (1).

Il a beaucoup de choses communes avec le grand tetras ; sourcils rouges, pieds pattus et sans éperons, doigts dentelés, tache blanche à l'aile, etc., mais il en diffère par deux caractères très-apparens : il est beaucoup moins gros, et il a la queue fourchue, non seulement parce que les pennes ou grandes plumes du milieu sont plus courtes que les extérieures, mais encore parce que celles-ci se recourbent en dehors : de plus, le mâle de cette petite

(1) Gesner, de Avibus, pag. 495.

espèce a plus de noir, et un noir plus décidé que le mâle de la grande espèce, il a de plus grands sourcils; j'appelle ainsi cette peau rouge et glanduleuse qu'il a au dessus des yeux; mais la grandeur de ces sourcils est sujette à quelque variation dans les mêmes individus en différens tems, comme nous le verrons plus bas (1).

La femelle est une fois plus petite que le mâle (2); elle a la queue moins fourchue, et les couleurs de son plumage sont si différentes, que Gesner s'est cru en droit d'en former une espèce séparée qu'il a désignée par le nom de *grygallus minor*; comme je l'ai remarqué ci-dessus dans l'histoire du grand tetras : au reste, cette différence de plumage entre les deux sexes ne se décide qu'au bout d'un certain tems; les jeunes mâles sont d'abord de la couleur de leur mère, et conservent cette couleur jusqu'à la

(1) Sparrman (Museum carlsonianum, tab. 15.) dépeint un petit tetras, qui est une race bâtarde, dont la queue porte en dessous des taches blanches; c'est sans doute le même que le *tetrao urogallus minor punctatus* de Brisson. Pennant le cite aussi dans sa Zoologie arctique. J. J. VIREY

(2) British zoology.

première automne ; sur la fin de cette saison et pendant l'hiver (1), ils prennent des nuances de plus en plus foncées jusqu'à ce qu'ils soient d'un noir bleuâtre, et ils retiennent cette dernière couleur toute leur vie, sans autres changemens que ceux que je vais indiquer ; 1° ils prennent plus de bleu à mesure qu'ils avancent en âge ; 2° à trois ans et non plus tôt, ils prennent une tache blanche sous le bec ; 3° lorsqu'ils sont très-vieux, il paroît une autre tache d'un noir varié sous la queue, où auparavant les plumes étoient toutes blanches (2) : Charleton et quelques autres ajoutent qu'il y a d'autant moins de taches blanches à la queue, que l'oiseau est plus vieux ; en sorte que le nombre plus ou moins grand de ces taches est un indice pour reconnoître son âge (3).

Les naturalistes, qui ont compté assez unanimement vingt-six pennes dans l'aile

(1) M. Blom, dans les Actes de Stockholm pour l'an 1785, trimestre 5^e, n^o 15, décrit un petit tetras, dont le plumage est d'un blanc assez uniforme. Il paroît que cette couleur est due à la froideur des contrées polaires. J. J. VIREY.

(2) Actes de Breslaw, novembre 1725.

(3) Charleton, Exercit. pag. 82.

du petit tetras, ne s'accordent point entre eux sur le nombre des plumes de la queue et l'on retrouve ici à peu près les mêmes variations dont j'ai parlé au sujet du grand tetras. Schwenckfeld, qui donne dix-huit plumes à la femelle, n'en accorde que douze au mâle. Willulghby, Albin, M. Brisson en assignent seize aux mâles comme aux femelles : les deux mâles que nous conservons au cabinet du roi, en ont tous deux dix-huit ; savoir, sept grandes de chaque côté, et quatre dans le milieu beaucoup plus courtes : ces différences viendroient-elles de ce que le nombre de ces grandes plumes est sujet à varier réellement, ou de ce que ceux qui les ont comptées ont négligé de s'assurer auparavant s'il n'en manquoit aucune dans les sujets soumis à leur observation ? Au reste, le tetras a les ailes courtes, et par conséquent le vol pesant, et on ne le voit jamais s'élever bien haut ni aller bien loin.

Les mâles et les femelles ont l'ouverture des oreilles fort grande, les doigts unis par une membrane jusqu'à la première articulation, et bordés de dentelures (1), la chair

(1) Nota. *Unguis medii digiti ex parte interiore*

blanche et de facile digestion, la langue molle, un peu hérissée de petites pointes, et non divisée; sous la langue, une substance glanduleuse; dans le palais, une cavité qui répond exactement aux dimensions de la langue; le jabot très-grand, le tube intestinal long de cinquante-un pouces (1), et les appendices ou *cæcum* de vingt-quatre; ces appendices sont sillonnées de six stries ou cannelures (2).

La différence qui se trouve entre les femelles et les mâles, ne se borne pas à la superficie; elle pénètre jusqu'à l'organisation

in aciem tenuatus, expression un peu louche de Willulghby; car, si cela signifie que l'ongle du doigt du milieu est tranchant du côté intérieur, nous avons vérifié, sur l'oiseau même, que le côté extérieur et le côté intérieur de cet ongle sont également tranchants; et, de plus, cet ongle ne diffère que très-peu, et même point du tout des autres par ce caractère tranchant: ainsi cette observation de Willulghby nous paroît mal fondée.

(1) Cet oiseau a moins de voracité, pour les insectes, que les espèces précédentes: la conformation de son canal intestinal le démontre. Il faut toujours chercher la cause de l'instinct des animaux dans leur propre organisation; c'est-là qu'on en trouve la raison.

J. J. VIREY.

(2) Willulghby, pag. 124. Schwenckfeld, pag. 575.

intérieure. Le docteur Waigand a observé que l'os du sternum dans les mâles, étant regardé à la lumière, paroissoit semé d'un nombre prodigieux de petites ramifications de couleur rouge, lesquelles, se croisant et recroisant en mille manières, et dans toutes sortes de directions, formoient un réseau très-curieux et très-singulier; au lieu que dans les femelles, le même os n'a que peu ou point de ces ramifications; il est aussi plus petit et d'une couleur blanchâtre (1).

Cet oiseau vole le plus souvent en troupe, et se perche sur les arbres à peu près comme le faisan (2) : il mue en été, et il se cache alors dans les lieux fourrés ou dans des endroits marécageux (3); il se nourrit principalement de feuilles et de boutons de bouleau, et de baies de bruyère, d'où lui est venu son nom français *coq de bruyère*, et son nom allemand *birk-hahn*, qui signifie coq de bouleau; il vit aussi de chatons de coudrier, de blé et d'autres graines : l'automne il se rabat sur les glands, les mûres de ronces, les boutons d'aune, les pommes

(1) Voyez Actes de Breslaw, mois de novemb. 1725.

(2) Britisch zoology.

(3) Actes de Breslaw, *loco citato*.

de pin, les baies de myrtille (*vitis idæa*), de fusain ou bonnet de prêtre : enfin, l'hyver il se réfugie dans les grands bois, où il est réduit aux baies de genièvre, ou à chercher sous la neige celle de l'*oxycoccum* ou *canneberge*, appelée vulgairement *coussinet de marais* (1) : quelquefois même il ne mange rien du tout pendant les deux ou trois mois du plus grand hyver; car on prétend qu'en Norvège, il passe cette saison rigoureuse sous la neige, engourdi (2), sans mouvement et sans prendre aucune nourriture (3),

(1) Voyez Schwenckfeld, *Aviar. Silesiæ*, p. 575. — Rzaczynski, *Auctuarium Polon.*, pag. 422. — Willulghby, pag. 125. — *Britisch zoolog.* pag. 85.

(2) Cet engourdissement n'empêche nullement la circulation du sang; mais la respiration est très-diminuée, et par conséquent la chaleur animale est moindre : toutes les sécrétions se font aussi avec beaucoup de lenteur, et, par cette raison, l'appétit disparaît, puisqu'il ne se fait plus de digestion.

J. J. VIREY.

(3) *Lin. Syst. nat.* edit. 10, pag. 159. — Gesner, de *Avibus*, pag. 495. *Nota.* Les auteurs de la *Zoologie britannique* avoient remarqué que les perdrix blanches, qui passent l'hyver dans la neige, avoient les pieds mieux garnis de plumes que les deux espèces de tetras qui savent se mettre à l'abri dans les forêts épaisses; mais, si les tetras passent aussi l'hyver sous

comme font dans nos pays plus tempérés les chauve-souris, les loirs, les lérots, les muscardins, les hérissons et les marmottes; et (si le fait est vrai) sans doute à peu près pour les mêmes causes (1).

On trouve de ces oiseaux au nord de l'Angleterre et de l'Ecosse, dans les parties montueuses; en Norvège et dans les provinces septentrionales de la Suède (2), aux environs de Cologne, dans les Alpes suisses,

la neige, que devient cette belle cause finale, ou plutôt, que deviennent tous les raisonnemens de ce genre lorsqu'on les examine avec les yeux de la philosophie?

(1) Voyez le volume XXVI de cette Histoire naturelle, article du loir, page 3, où j'indique la vraie cause de l'engourdissement de ces animaux. Celui du tetras, pendant l'hyver, me rappelle ce que l'on trouve dans le livre *de Mirabilibus*, attribué à Aristote, au sujet de certains oiseaux du royaume de Pont, qui étoient en hyver dans un tel état de torpeur, qu'on pouvoit les plumer, les dresser et même les mettre à la broche sans qu'ils le sentissent, et qu'on ne pouvoit les réveiller qu'en les faisant rôtir. En retranchant de ce fait ce qu'on y a ajouté de ridicule pour le rendre merveilleux, il se réduit à un engourdissement semblable à celui des tetras et des marmottes, qui suspend toutes les fonctions des sens externes, et ne cesse que par l'action de la chaleur.

(2) Ces oiseaux habitent aussi dans les vastes

dans le Bugey, où ils s'appellent *grianots*, selon M. Hébert; en Podolie, en Lithuanie, en Samogitie, et sur-tout en Volhinie et dans l'Ukraine, qui comprend les palatinats de Kiovie et de Braslaw, où un noble polonais en prit un jour cent trente paires d'un seul coup de filet, dit Rzaczynski, près du village de Kusmince (1). Nous verrons plus bas la manière dont la chasse du tetras se fait en Courlande : ces oiseaux ne s'accoutument pas facilement à un autre climat, ni à l'état de domesticité; presque tous ceux que M. le maréchal de Saxe avoit fait venir de Suède dans sa ménagerie de Chambord, y sont morts de langueur et sans se perpétuer (2).

Le tetras entre en amour dans le tems où les saules commencent à pousser, c'est-à-dire, sur la fin de l'hyver; ce que les chasseurs savent bien reconnoître à la

déserts de la Sibérie, au sein des bruyères et des bosquets de bouleaux. On tue ces animaux avec des pois ou des noyaux de ecrises, en place de plomb; car leur chair est fort tendre, et se laisse facilement pénétrer.

J. J. VIREY.

(1) Auctuarium. Polon. pag. 422.

(2) Voyez Salerne, Ornithologie, page 157.

liquidité de ses excréments (1); c'est alors qu'on voit chaque jour les mâles se rassembler dès le matin au nombre de cent ou plus, dans quelque lieu élevé, tranquille, environné de marais, couvert de bruyère, etc., qu'ils ont choisi pour le lieu de leur rendez-vous habituel; là ils s'attaquent, ils s'entrebattent avec fureur, jusqu'à ce que les plus foibles aient été mis en fuite; après quoi les vainqueurs se promènent sur un tronc d'arbre, ou sur l'endroit le plus élevé du terrain, l'œil en feu, les sourcils gonflés, les plumes hérissées, la queue étalée en éventail, faisant la roue, battant des ailes, bondissant assez fréquemment (2), et rappelant les femelles par un cri qui s'entend d'un demi-mille : son cri naturel, par lequel il semble articuler le mot allemand *frau* (3), monte de tierce dans cette circonstance, et il y joint un autre cri particulier (4), une espèce

(1) Actes de Breslaw, novembre 1725.

(2) Frisch, pl. cix. — Britisch zoolog., pag. 85.

(3) Ornithologie de Salerne, *loco citato*.

(4) Cet animal produit aussi un murmure guttural qui approche du roucoulement des pigeons, interrompé de fréquens soupirs, qu'on prendroit pour autant d'éruclations. Il pousse aussi des sifflemens fort aigres et éclatans.

de roulement de gosier très-éclatant (1); les femelles qui sont à portée répondent à la voix des mâles, par un cri qui leur est propre; elles se rassemblent autour d'eux, et reviennent très-exactement les jours suivans au même rendez-vous : selon le docteur Waigand, chaque coq a deux ou trois poules, auxquelles il est plus spécialement affectionné (2).

Lorsque les femelles sont fécondées, elles vont chacune de leur côté faire leur ponte dans des taillis épais et un peu élevés; elles pondent par terre et sans se donner beaucoup de peine pour la construction d'un nid, comme font tous les oiseaux pesans : elles pondent six ou sept œufs, selon les uns (3), de douze à seize, selon les autres (4); et de douze à vingt, selon quelques autres (5); les œufs sont moins gros que ceux des poules domestiques, et un peu plus longuets (6).

(1) Frisch, pl. cix. — Britisch zoolog., pag. 85.

(2) Actes de Breslaw, novembre 1725.

(3) Britisch zoology, pag. 85.

(4) Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 373.

(5) Actes de Breslaw, *ibidem*.

(6) La couleur de ces œufs est d'un jaune ochracé sale, avec des panachures de lignes et de points ferrugineux.

M. Linnæus assure que ces poules de bruyère perdent leur fumet dans le tems de l'incubation (1). Schwenckfeld semble insinuer que le tems de leur ponte est dérangé depuis que ces oiseaux ont été tourmentés par les chasseurs, et effrayés par les coups de fusil; et il attribue aux mêmes causes la perte qu'a faite l'Allemagne de plusieurs autres belles espèces d'oiseaux.

Dès que les petits ont douze ou quinze jours, ils commencent déjà à battre des ailes et à s'essayer à voltiger; mais ce n'est qu'au bout de cinq ou six semaines qu'ils sont en état de prendre leur essor, et d'aller se percher sur les arbres avec leurs mères : c'est alors qu'on les attire avec un appeau (2), soit pour les prendre au filet, soit pour les tuer à coups de fusil; la mère prenant le son contrefait de cet appeau pour le piaulement de quelqu'un de ses petits qui s'est égaré, accourt et le rappelle par un cri particulier qu'elle répète souvent, comme

(1) Syst. nat. edit. 10, pag. 159.

(2) Cet appeau se fait avec un os de l'aile de l'autour, qu'on remplit en partie de cire, en ménageant des ouvertures propres à rendre le son demandé. (Voyez Actes de Breslaw, novembre 1725.)

font en pareil cas nos poules domestiques, et elle amène à sa suite le reste de la couvée, qu'elle livre ainsi à la merci des chasseurs.

Quand les jeunes tetras sont un peu plus grands, et qu'ils commencent à prendre du noir dans leur plumage, ils ne se laissent pas amorcer si aisément de cette manière; mais alors, jusqu'à ce qu'ils aient pris la moitié de leur accroissement, on les chasse avec l'oiseau de proie. Le vrai tems de cette chasse est l'arrière saison, lorsque les arbres ont quitté leurs feuilles; dans ce tems, les vieux mâles choisissent un certain endroit où ils se rendent tous les matins, au lever du soleil, en rappelant par un certain cri (sur-tout quand il doit geler ou faire beau tems) tous les autres oiseaux de leur espèce, jeunes et vieux, mâles et femelles: lorsqu'ils sont rassemblés, ils volent en troupes sur les bouleaux, ou bien, s'il n'y a point de neige sur la terre, ils se répandent dans les champs qui ont porté l'été précédent du seigle, de l'avoine ou d'autres grains de ce genre; et c'est alors que les oiseaux de proie, dressés pour cela, ont beau jeu.

On a en Courlande, en Livonie et en Lithuanie, une autre manière de faire cette

chasse ; on se sert d'un tetras empaillé , ou bien on fait un tetras artificiel avec de l'étoffe de couleur convenable , bourrée de foin ou d'étoupe , ce qui s'appelle dans le pays une *balvane* : on attache cette balvane au bout d'un bâton , et l'on fixe ce bâton sur un bouleau , à portée du lieu que ces oiseaux ont choisi pour leur rendez-vous d'amour , car c'est le mois d'avril , c'est-à-dire , le tems où ils sont en amour , que l'on prend pour faire cette chasse ; dès qu'ils aperçoivent la balvane , ils se rassemblent autour d'elle , s'attaquent et se défendent d'abord comme par jeu ; mais bientôt ils s'animent et s'entrebattent réellement , et avec tant de fureur , qu'ils ne voient ni n'entendent plus rien , et que le chasseur qui est caché près de là dans sa hutte , peut aisément les prendre , même sans coup férir ; ceux qu'il a pris ainsi , il les apprivoise (1) dans l'espace de cinq ou six jours , au point

(1) En général , plus un oiseau est granivore ou frugivore , plus il s'apprivoise facilement ; et ceci vient à l'appui de ce que nous avons avancé dans une des notes précédentes , que le petit tetras étoit bien moins avide d'insectes que les espèces qui le précèdent.

de venir manger dans la main (1) : l'année suivante , au printemps , on se sert de ces animaux apprivoisés , au lieu de balvanes , pour attirer les tetras sauvages qui viennent les attaquer , et se battent avec eux avec tant d'acharnement , qu'ils ne s'éloignent point pour un coup de fusil : ils reviennent tous les jours de très-grand matin au lieu du rendez-vous ; ils y restent jusqu'au lever du soleil , après quoi ils s'envolent et se dispersent dans les bois et les bruyères pour chercher leur nourriture ; sur les trois heures après midi , ils reviennent au même lieu , et y restent jusqu'au soir assez tard : ils se rassemblent ainsi tous les jours , sur-tout lorsqu'il fait beau , tant que dure la saison de l'amour , c'est-à-dire , environ trois ou quatre semaines ; mais , lorsqu'il fait mauvais tems , ils sont un peu plus retirés.

Les jeunes tetras ont aussi leur assemblée particulière et leur rendez-vous séparé, où

(1) *Nota.* Le naturel des petits tetras diffère beaucoup , en ce point , de celui des grands tetras , qui , loin de s'apprivoiser , lorsqu'ils sont pris , refusent même de prendre de la nourriture , et s'étouffent quelquefois en avalant leur langue , comme on l'a vu dans leur histoire.

ils se rassemblent par troupes de quarante ou cinquante , et où ils s'exercent à peu près comme les vieux ; seulement ils ont la voix plus grêle , plus enrouée , et le son en est plus coupé ; ils paroissent aussi sauter avec moins de liberté : le tems de leur assemblée ne dure guère que huit jours , après quoi ils vont rejoindre les vieux.

Lorsque la saison de l'amour est passée , comme ils s'assemblent moins régulièrement , il faut une nouvelle industrie pour les diriger du côté de la hutte du tireur de ces balvanes. Plusieurs chasseurs à cheval forment une enceinte plus ou moins étendue , dont cette hutte est le centre ; et en se rapprochant insensiblement , et faisant claquer leur fouet à propos , ils font lever les tetras , et les poussent d'arbre en arbre du côté du tireur , qu'ils avertissent par des coups de voix , s'ils sont loin , ou par un coup de sifflet , s'ils sont plus près. Mais on conçoit bien que cette chasse ne peut réussir qu'autant que le tireur a disposé toutes choses , d'après la connoissance des mœurs et des habitudes de ces oiseaux. Les tetras , en volant d'un arbre sur un autre , choisissent d'un coup d'œil prompt et sûr , les branches assez fortes pour les porter , sans même en excepter

les branches verticales , qu'ils font plier par le poids de leur corps , et ramènent , en se posant dessus , à une situation à peu près horizontale ; en sorte qu'ils peuvent très-bien s'y soutenir , quelque mobiles qu'elles soient : lorsqu'ils sont posés , leur sûreté est leur premier soin ; ils regardent de tous côtés , prêtant l'oreille , alongeant le cou pour reconnoître s'il n'y a point d'ennemis ; et lorsqu'ils se croient bien à l'abri des oiseaux de proie et des chasseurs , ils se mettent à manger les boutons des arbres ; d'après cela un tireur intelligent a soin de placer ses balvanes sur des rameaux flexibles , auxquels il attache un cordon qu'il tire de tems en tems pour faire imiter aux balvanes les mouvemens et les oscillations du tetras sur sa branche.

De plus , il a appris par l'expérience que lorsqu'il fait un vent violent , on peut diriger la tête de ces balvanes contre le vent , mais que , par un tems calme , on doit les mettre les unes vis-à-vis des autres : lorsque les tetras , poussés par les chasseurs de la manière que j'ai dit , viennent droit à la hutte du tireur , celui-ci peut juger par une observation facile s'ils s'y poseront ou non à portée de lui ; si leur vol est inégal , s'ils

s'approchent et s'éloignent alternativement en battant des ailes , il peut compter que , sinon toute la troupe , au moins quelques-uns s'abattront près de lui ; si , au contraire , en prenant leur essor non loin de sa hutte , ils partent d'un vol rapide et soutenu , il peut conclure qu'ils iront en avant sans s'arrêter.

Lorsque les tetras se sont posés à portée du tireur , il en est averti par leurs cris réitérés jusqu'à trois fois , ou même davantage ; alors il se gardera bien de les tirer trop brusquement ; au contraire , il se tiendra immobile et sans faire le moindre bruit dans sa hutte , pour leur donner le tems de faire toutes leurs observations et la reconnoissance du terrain ; après quoi , lorsqu'ils se seront établis sur leurs branches , et qu'ils commenceront à manger , il les tirera et les choisira à son aise ; mais , quelque nombreuse que soit la troupe , fût-elle de cinquante , et même de cent , on ne peut guère espérer d'en tuer plus d'un ou deux d'un seul coup ; car ces oiseaux se séparent en se perchant , et chacun choisit ordinairement son arbre pour se poser : les arbres isolés sont plus avantageux qu'une forêt pleine , et cette chasse est beaucoup plus facile lors-

qu'ils se perchent que lorsqu'ils se tiennent à terre ; cependant , quand il n'y a point de neige , on établit quelquefois les balvanes et la hutte dans les champs qui ont porté la même année de l'avoine , du seigle , du blé sarrasin , ou on couvre la hutte de paille , et on fait d'assez bonnes chasses , pourvu toutefois que le tems soit au beau , car le mauvais tems disperse ces oiseaux , les oblige à se cacher , et en rend la chasse impossible ; mais le premier beau jour qui succède la rend d'autant plus facile , et un tircur bien posté les rassemble aisément avec ses seuls appeaux , et sans qu'il soit besoin de chasseurs pour les pousser du côté de la hutte.

On prétend que lorsque ces oiseaux volent en troupes , ils ont à leur tête un vieux coq qui les mène en chef expérimenté , et qui leur fait éviter tous les pièges des chasseurs ; en sorte qu'il est fort difficile , dans ce cas , de les pousser vers la balvane , et que l'on n'a d'autres ressources que de détourner quelques traîneurs.

L'heure de cette chasse est chaque jour depuis le soleil levant jusqu'à dix heures ; et l'après-midi , depuis une heure jusqu'à quatre : mais en automne , lorsque le tems est calme et couvert , la chasse dure toute

la

la journée sans interruption, parce que, dans ce cas, les tetras ne changent guère de lieu : on peut les chasser de cette manière, c'est-à-dire, en les poussant d'arbre en arbre jusqu'aux environs du solstice d'hiver; mais après ce tems ils deviennent plus sauvages, plus défiants, plus rusés; ils changent même leur demeure accoutumée, à moins qu'ils n'y soient retenus par la rigueur du froid ou par l'abondance des neiges.

On prétend avoir remarqué que, lorsque les tetras se posent sur la cime des arbres et sur leurs nouvelles pousses, c'est signe de beau tems; mais que, lorsqu'on les voit se rabattre sur les branches inférieures et s'y tapir, c'est un signe de mauvais tems. Je ne ferois pas mention de ces remarques des chasseurs, si elles ne s'accordoient avec le naturel de ces oiseaux, qui, selon ce que nous avons vu ci-dessus, paroissent fort susceptibles des influences du beau et du mauvais tems, et dont la grande sensibilité, à cet égard, pourroit être supposée, sans blesser la vraisemblance, au degré nécessaire pour leur faire pressentir la température du lendemain (1).

(1) Cette sensibilité est commune à beaucoup

Dans les tems de grande pluie, ils se retirent dans les forêts les plus touffues pour y chercher un abri; et comme ils sont alors fort pesans et qu'ils volent difficilement, on peut les chasser avec des chiens courans, qui les forcent souvent et les prennent même à la course (1).

Dans d'autres pays on prend les tetras au lacet, selon Aldrovande (2); on les prend aussi au filet, comme nous l'avons vu ci-dessus; mais il seroit curieux de savoir quelles étoient la forme, l'étendue et la disposition de ce filet, sous lequel le noble polonais dont parle Rzaczynski, en prit un jour deux cents soixante à la fois.

d'autres oiseaux : tous les villageois la reconnoissent dans les oies, les canards, et même dans l'hirondelle; c'est le baromètre vivant des gens de campagne. On retrouve encore cette sensibilité dans les raines, les poissons, les sang-sucs, les oursins, etc. J. J. VIREY.

(1) Actes de Breslaw, novembre 1725, pag. 527 et suivantes, et pag. 558 et suivantes. *Nota.* Cette pesanteur des tetrasa été remarquée par Plin; il est vrai qu'il paroît l'attribuer à la grande espèce, et je ne doute pas qu'elle ne lui convienne aussi bien qu'à la petite.

(2) Aldrov. de Avibus, tom. II, pag. 69.

LE PETIT TETRAS

A QUEUE PLEINE, etc. (1).

J'AI exposé à l'article précédent, les raisons que j'avois de faire de ce petit tetras une espèce ou plutôt une race séparée : Gesner

(1) *Nota.* Cet article est de Guenau de Montbeillard.

C'est peut-être à cette race qu'il faut rapporter celle qui est décrite par Scopoli dans ses Ann. hist. nat., tom. I, pag. 119, n° 172, et qui est l'*urogallus minor* d'Aldrovande, lib. 13, cap. 9. Cet oiseau est d'une couleur noire, avec quelques taches brunes. Le bec, les pieds et la queue sont noirs; mais cette dernière porte, en outre, des taches très-noires transversales; le croupion est blanchâtre avec des rayures noires; la poitrine est cendrée; le bout des ailes est blanc; on ne voit pas de peau rouge vers les sourcils.

Tetrao, caudâ nigrâ, maculis nigris transversis variâ, uropygio albido nigro fasciato tetrao betulinus. Lin. Syst. nat. ed. 13, gen. 103, sp. 22, d'après Scopoli.

Tetrao, caudâ nigrâ, maculis rufis transversis variâ, uropygio albido nigro fasciato tetras betulinus. Latham, Syst. ornith. gen. 56, sp. 5.

J. J. VIREY.

A a 2

en parle sous le nom de *coq de bois* (*gallus sylvestris*) (1), comme d'un oiseau qui a des barbillons rouges, et une queue pleine et non fourchue; il ajoute que le mâle s'appelle *coq noir* en Ecosse, et la femelle *poule grise* (*greyhen*). Il est vrai que cet auteur, prévenu de l'idée que le mâle et la femelle ne devoient pas différer, à un certain point, pour la couleur des plumes, traduit ici le *greyhen* par *gallina fusca*, poule rembrunie, afin de rapprocher de son mieux la couleur des plumages, et qu'ensuite il se prévaut de sa version infidelle, pour établir que cette espèce est toute autre que celle de la poule moresque de Turner (2), par la raison que le plumage de cette poule moresque diffère tellement de celui du mâle, qu'une personne peu au fait pourroit s'y méprendre, et regarder ce mâle et cette femelle comme appartenans à deux espèces différentes. En effet, le mâle est presque tout noir, et la femelle de la même couleur à peu près que la perdrix grise; mais, au fond, c'est un nouveau trait de conformité qui rend plus complète la ressemblance de

(1) Gesner, de Avibus, pag. 477.

(2) *Idem*.

cette espèce avec celle du coq noir d'Ecosse ; car Gesner prétend en effet que ces deux espèces se ressemblent dans tout le reste. Pour moi, la seule différence que j'y trouve, c'est que le coq noir d'Ecosse a de petites taches rouges sur la poitrine, les ailes et les cuisses ; mais nous avons vu dans l'histoire du petit tetras à queue fourchue, que, dans les six premiers mois, les jeunes mâles, qui doivent devenir tout noirs dans la suite, ont le plumage de leurs mères, c'est-à-dire, de la femelle ; et il pourroit se faire que les petites taches rouges, dont parle Gesner, ne fussent qu'un reste de cette première livrée, avant qu'elle se fût changée entièrement en un noir pur et sans mélange.

Je ne sais pourquoi M. Brisson confond cette race ou variété, comme il l'appelle, avec le tetrao pointillé de blanc de M. Linnæus (1), puisqu'un des caractères de ce tetrao, nommé en suédois *racklehane*, est d'avoir la queue fourchue, et que d'ailleurs M. Linnæus ne lui attribue point de barbillons, tandis que le tetras dont il s'agit ici a la queue pleine, selon la figure donnée

(1) Lin., Fauna Suecica, n° 167.

par Gesner, et que, selon sa description, il a des barbillons rouges à côté du bec.

Je ne vois pas non plus pourquoi M. Brisson, confondant ces deux races en une seule, n'en fait qu'une variété du petit tetras à queue fourchue, puisqu'indépendamment des deux différences que je viens d'indiquer, M. Linnæus dit positivement que son tetras pointillé de blanc est plus rare, plus sauvage, et qu'il a un cri tout autre; ce qui suppose, ce me semble, des différences plus caractérisées, plus profondes que celles qui d'ordinaire constituent une simple variété (1).

Il me paroîtroit plus raisonnable de séparer ces deux races ou espèces de petit tetras, dont l'une, caractérisée par la queue pleine et les barbillons rouges, comprend le coq noir d'Ecosse et la poule moresque de Turner, et l'autre, ayant pour attributs ses petites taches blanches sur la poitrine, et son cri différent, seroit formée du racklehane des suédois.

(1) Comme les habitudes sont fondées sur l'organisation elle-même, il me paroît que, lorsque deux oiseaux, ou autres animaux diffèrent constamment par le naturel, il faut en faire, non seulement deux races distinctes, mais même deux espèces particulières.

Ainsi l'on doit compter, ce me semble, quatre espèces différentes dans le genre des tetras ou coqs de bruyère; 1° le grand tetras ou grand coq de bruyère; 2° le petit tetras ou coq de bruyère à queue fourchue; 3° le racklan ou racklehane de Suède indiqué par M. Linnæus; 4° la poule moresque de Turner ou coq noir d'Ecosse, avec des barbillons charnus des deux côtés du bec, et la queue pleine.

Et ces quatre espèces sont toutes originaires et naturelles aux climats du nord, et habitent également dans les forêts de pins et de bouleaux; il n'y a que la troisième, c'est-à-dire, le racklehane de Suède, qu'on pourroit regarder comme une variété du petit tetras, si M. Linnæus n'assuroit pas qu'il jette un cri tout différent.

LE PETIT TETRAS
A PLUMAGE VARIABLE (1).

LES grands tetras sont communs en Laponie , sur-tout lorsque la disette des fruits dont ils se nourrissent , ou bien l'excessive multiplication de l'espèce, les oblige de quitter les forêts de la Suède et de la Scandinavie , pour se réfugier vers le Nord (2) : cependant on n'a jamais dit qu'on eût vu , dans ces climats glacés , de grands tetras blancs ; les couleurs de leur plumage sont , par leur fixité et leur consistance , à l'épreuve de la rigueur du froid (3) : il en est de même des petits

(1) *Nota.* Cet article est de Guenau de Montbcillard. J. J. VIREY.

(2) Klein , Hist. avi. pag. 173.

(3) Il ne faut pas croire que tout animal qui a des couleurs foncées soit susceptible de blanchir dans les climats froids ; il faut qu'il y soit disposé , soit par son tempérament , soit par la conformation originelle de sa race. Ce sont sur-tout les individus foibles qui

tetras noirs , qui sont aussi communs en Courlande et dans le nord de la Pologne , que les grands le sont en Laponie ; mais le docteur Waigand (1), le jésuite Rzaczynski (2) et M. Klein (3), assurent qu'il y a en Courlande une autre espèce de petits tetras , qu'ils appellent *tetras blancs* , quoiqu'ils ne soient blancs qu'en hyver , et dont le plumage devient , tous les ans en été , d'un brun rougeâtre , selon le docteur Waigand (4), et d'un gris bleuâtre , selon Rzaczynski (5). Ces variations ont lieu pour les mâles comme pour les femelles ; en sorte que , dans tous les tems , les individus des deux sexes ont exactement les mêmes couleurs : ils ne se perchent point

sont susceptibles de cette dégénérescence , ou les jeunes , les vieux et les femelles. Dans la force de l'âge , on remarque bien moins fréquemment cet effet , qui a beaucoup d'analogie avec une maladie particulière de la peau. J. J. VIREY.

(1) Waigand , Actes de Breslaw , mois de novembre , année 1725.

(2) Rzaczynski , Auctuarium , Hist. nat. Polon. pag. 422.

(3) Klein , Hist. avium prodromus , pag. 173.

(4) Waigand *loco citato*.

(5) Rzaczynski , *loco citato*.

sur les arbres comme les autres tetras , et ils se plaisent sur-tout dans les taillis épais et les bruyères , où ils ont coutume de choisir chaque année un certain espace de terrain , où ils s'assemblent ordinairement , s'ils ont été dispersés par les chasseurs , ou par l'oiseau de proie , ou par un orage ; c'est-là qu'ils se réunissent bientôt après , en se rappelant les uns les autres. Si on leur donne la chasse , il faut , la première fois qu'on les fait partir , remarquer soigneusement la remise ; car ce sera , à coup sûr , le lieu de leur rendez-vous de l'année , et ils ne partiront pas si facilement une seconde fois , sur-tout s'ils aperçoivent les chasseurs ; au contraire , ils se tapiront contre terre , et se cacheront de leur mieux ; mais c'est alors qu'il est facile de les tirer.

On voit qu'ils diffèrent des tetras noirs , non seulement par la couleur et par l'uniformité de plumage du mâle et de la femelle , mais encore par les habitudes , puisqu'ils ne se perchent point : ils diffèrent aussi des lagopèdes , vulgairement perdrix blanches , en ce qu'ils se tiennent non sur les hautes montagnes , mais dans les bois et les bruyères ; d'ailleurs , on ne dit point qu'ils aient les pieds velus jusque sous les

doigts , comme les lagopèdes ; et j'avoue que je les aurois rangés plus volontiers parmi les francolins ou attagas , que parmi les tetras , si je n'avois cru devoir soumettre mes cōjectures à l'autorité de trois écrivains instruits , et parlans d'un oiseau de leur pays.

LA GÉLINOTTE (1) (2).

Voyez les planches enluminées, n° 474, le mâle, et 475, la femelle; et pl. XLI de ce volume.

Nous avons vu ci-dessus, que dans toutes les espèces de tetras, la femelle différoit du mâle par les couleurs du plumage, au

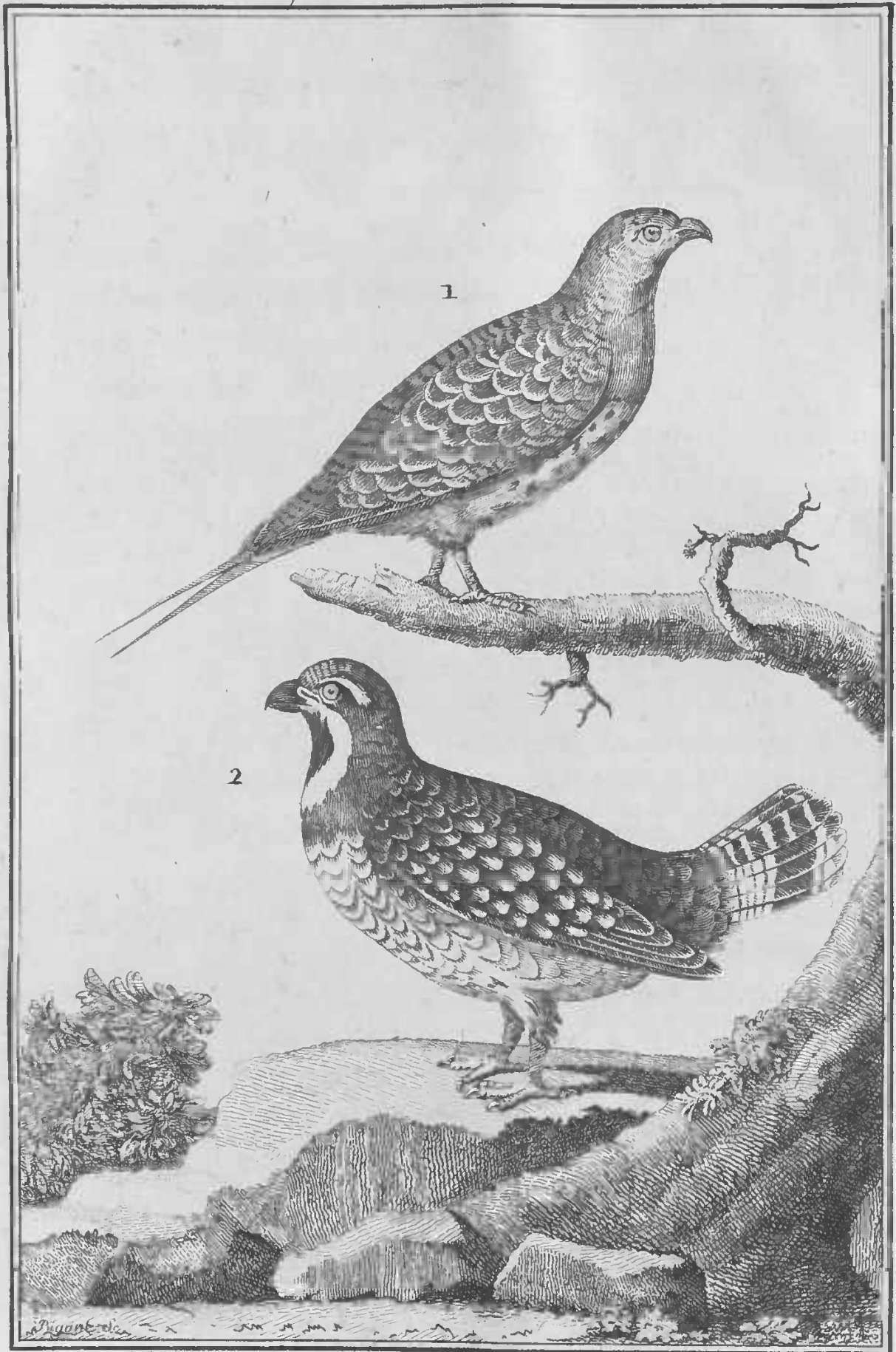
(1) Gélinotte. En latin, *gallina corylorum*, *gallina silvatica*; et de même en vieux français, *gélinotte des bois*. En allemand, *hasel hun*, *hasel henne*. En anglais, *hasel-hen*. En suédois, *hierpe*. En polonais, *jarzabek*. — *Gallina corylorum seu bonosa Alberto dicta*. Gesner, *Avi.* pag. 228.

(2) *Nota*. Cet article est de Guenau de Montbeillard.

La gélinotte. *Lagopus supernè cinerea*, *fusco et rufescente varia*; *remigibus griseo-fuscis*, *exteriùs et apice rufescente variis*; *rectricibus lateralibus fusco et cinereo-albo variis*; *fasciâ transversâ nigricante versùs apicem donatis*. *lagopus bonasia*. Brisson, *Ornith. gen.* 5, sp. 3.

Tetrao, *rectricibus cinereis punctis nigris*, *fasciâ nigrâ*, *exceptis intermediis duabus*. . . *tetrao bonasia*. Lin. *Syst. nat. edit.* 13, gen. 103, sp. 9.

Tetrao rufescens fusco maculatus, *rectricibus*



Barraband del

Bigant sc.

1. LA GÉLINOTTE

2. LE GANGA OU GÉLINOTTE des pyrénées

point que plusieurs naturalistes n'ont pu croire qu'ils fussent oiseaux de la même espèce. Schwenckfeld (1) , et d'après lui

cinereis punctis nigris , fasciâ nigrâ , exceptis intermediis duabus. . . tetrao bonasia. Latham , Syst. ornith. gen. 56 , sp. 14,

La taille de cet oiseau est d'un pied deux ou trois pouces; son bec est court et noir; une espèce d'aigrette peu sensible couronne sa tête; un cercle écarlate et d'une peau rugueuse entoure les yeux; des plumes à la racine du bec supérieur sont noires; tout le corps est traversé de stries transversales rousses, brunes et cendrées; les ailes et le ventre sont d'un gris brunâtre, mais ce dernier porte en outre des taches noires en forme de croissant. Les pieds et leurs ongles sont gris. Cet oiseau a beaucoup d'analogie avec la perdrix.

Lorsque cet animal est étonné, ses plumes occipitales se redressent; il lève sa tête avec l'air de la surprise; mais il tombe facilement dans les pièges que lui tend l'oiseleur. La chair de la gélinotte est très-estimée sur nos tables, ainsi que celle de tous les gallinacés; elle est même beaucoup plus nourrissante que celle des autres animaux. Il paroît que plus un animal respire, plus ses organes sont animalisés; c'est pourquoi ils fournissent plus de substance alimentaire, comme je l'ai montré dans un mémoire inséré dans le Journal de médecine, année 1780.

J. J. VIREY.

(1) Schwenckfeld, *Aviarum Silesiæ*, pag. 279.

Rzaczyński (1), est tombé dans un défaut tout opposé, en confondant, dans une seule et même espèce, la gélinotte ou poule des coudriers, et le francolin, ce qu'il n'a pu faire que par une induction forcée et mal entendue, vu les nombreuses différences qui se trouvent entre ces deux espèces. Frisch est tombé dans une méprise de même genre, en ne faisant qu'un seul oiseau de l'*attagen* et de l'*hascl-huhn*, qui est la poule des coudriers ou gélinottes, et en ne donnant, sous cette double dénomination, que l'histoire de la gélinotte, tirée, presque mot à mot, de Gesner; erreur dont il auroit dû, ce me semble, être préservé par une autre qui lui avoit fait confondre, d'après Charleton (2), le petit tetras avec la gélinotte, laquelle n'est autre que cette même poule des coudriers: à l'égard du francolin, nous verrons, à son article, à quelle autre espèce il pourroit se rapporter beaucoup plus naturellement.

Tout ce que dit Varron de sa poule rustique ou sauvage (3), convient très-bien à

(1) Rzaczyński, *Auctuarium Poloniae*, pag. 366.

(2) Charleton, *Exercit.* pag. 82, n° 7.

(3) Varron, de *Re Rusticâ*, lib. 3, chap. 9.

la gélinotte, et Belon ne doute pas que ce ne soit la même espèce (1) ; c'étoit, selon Varron, un oiseau d'une très-grande rareté à Rome, qu'on ne pouvoit élever que dans des cages, tant il étoit difficile à apprivoiser, et qu'il ne pondoit presque jamais dans l'état de captivité ; et c'est ce que Belon et Schwenckfeld disent de la gélinotte ; le premier donne en deux mots une idée fort juste de cet oiseau, et plus complete qu'on ne pourroit faire par la description la plus détaillée. « Qui se feindra, dit-il, voir quelque espèce de perdrix métive entre la rouge et la grise, et tenir je ne sais quoi des plumes du faisan, aura la perspective de la gélinotte de bois (2) ».

Le mâle se distingue de la femelle par une tache noire très-marquée qu'il a sous la gorge, et par ses flammes ou sourcils, qui sont d'un rouge beaucoup plus vif : la grosseur de ces oiseaux est celle d'une bartavelle ; ils ont environ vingt-un pouces d'envergure, les ailes courtes, et par conséquent le vol pesant, et ce n'est qu'avec beaucoup d'effort et de bruit qu'ils prennent

(1) Belon, Nature des oiseaux, pag. 253.

(2) *Idem, ibidem.*

leur volée ; en récompense ils courent très-vîte (1). Il y a dans chaque aile vingt-quatre pennes presque toutes égales, et seize à la queue. Schwenckfeld dit quinze (2) ; mais c'est une erreur d'autant plus grossière, qu'il n'est peut-être pas un seul oiseau qui ait le nombre des pennes de la queue impair ; celle de la gélinotte est traversée vers son extrémité par une large bande noirâtre, interrompue seulement par les deux pennes du milieu : je n'insiste sur cette circonstance que parce que, selon la remarque de Willulghby, dans la plupart des oiseaux, ces deux mêmes pennes du milieu n'observent point l'éloignement des pennes latérales, et sortent un peu plus haut ou un peu plus bas (3) ; en sorte qu'ici la différente couleur de ces pennes sembleroit dépendre de la différence de leur position : les gélinottes ont, comme les tetras, les sourcils rouges, les doigts bordés de petites dentelures, mais plus courtes ; l'ongle du doigt du milieu tranchant, et les pieds garnis

(1) Voyez Gesner pag. 229.

(2) Schwenckfeld, Aviarum Silesiæ, pag. 273.

(3) Willulghby, Ornithol. pag. 3.

de plumes par devant, mais seulement jusqu'au milieu du tarse; le ventricule ou gésier musculueux; le tube intestinal long de trente et quelques pouces; les appendices ou *cæcum* de treize à quatorze, et sillonnés par des cannelures (1); leur chair est blanche (2) lorsqu'elle est cuite, mais cependant plus au dedans qu'au dehors; et ceux qui l'ont examinée de plus près, prétendent y avoir reconnu quatre couleurs différentes, comme on a trouvé trois goûts différens dans celle des outardes et des tetras. Quoi qu'il en soit, celle des gélinottes est exquise, et c'est de là que lui vient, dit-on, son nom latin *bonasa*, et son nom hongrois *tschasarmadar*, qui veut dire *oiseau de César*, comme si un si bon morceau devoit être réservé exclusivement pour l'empereur: c'est en effet un morceau fort estimé; et Gesner remarque

(1) Willulghby, Ornithol., pag. 126.

(2) Toutes les espèces de gallinacés ont la chair plus ou moins blanche, mais aucun autre oiseau ne l'a d'une couleur aussi pâle qu'eux. Ceci dépend de la nature de l'aliment dont les animaux font usage. La chair des oiseaux insectivores et carnivores est beaucoup plus colorée que celle des frugivores; elle est aussi bien moins agréable au goût.

J. J. VIREY.

que c'est le seul qu'on se permettoit de faire reparoître deux fois sur la table des princes (1).

Dans le royaume de Bohême(2) on en mange beaucoup au tems de Pâques, comme on mange de l'agneau en France, et l'on s'en envoie en présent les uns aux autres (5).

Leur nourriture, soit en été, soit en hyver, est à peu près la même que celle des tetras : on trouve en été dans leur ventricule des baies de sorbier, de myrtille et de bruyère, des mûres de ronces, des graines de sureau des Alpes, des siliques de *saltarella*, des chatons de bouleau et de coudrier, etc., et en hyver, des baies de genièvre (4), des bou-

(1) Gesner, Ornithologia, pag. 251.

(2) Cet oiseau se trouve aussi sur la côte de Barbarie, selon Poiret, Voyage en Barbarie, t. I, p. 269; et dans plusieurs autres contrées d'Afrique, suivant Levillant, Deuxième Voyage en Afrique, tom. I, pag. 296, et tom. II, pag. 147. Pallas a rencontré aussi cet oiseau en Sibérie, Voyage en Sibérie, tom. I, pag. 198, et tom. III, pag. 411. J. J. VIREY.

(3) Schwenckfeld, Aviarium, pag. 279.

(4) Les bourgeons des arbustes, les baies, les fruits pulpeux, sont pour ces oiseaux un manger délicat. Aussi, comme ils en trouvent beaucoup dans l'automne, c'est à cette époque que les oiseaux granivores s'en-

tons de bouleau, des sommités de bruyère, de sapin, de genévrier et de quelques autres plantes toujours vertes (1); on nourrit aussi les gélinottes qu'on tient captives dans les volières, avec du blé, de l'orge, d'autres grains; mais elles ont encore cela de commun avec les tetras, qu'elles ne survivent pas long-tems à la perte de leur liberté (2), soit qu'on les renferme dans des prisons trop étroites et peu convenables, soit que leur naturel sauvage, ou plutôt généreux, ne puisse s'accoutumer à aucune sorte de prison.

La chasse s'en fait en deux tems de l'année, au printems et en automne; mais elle réussit sur-tout dans cette dernière saison. Les oiseleurs, et même les chasseurs, les attirent avec des appeaux qui imitent leur cri, et ils ne manquent pas d'amener des chevaux avec eux, parce que c'est une opinion commune, que les gélinottes aiment

graissent. Les oiseaux carnivores n'ont pas ainsi des tems d'abondance; aussi ne sont-ils jamais bien gras.

J. J. VIREY.

(1) Voyez Ray, *Sinopsis avium*, p. 55; Schwenckfeld, p. 278; et Rzaczynski, *Auctuarium*, p. 366.

(2) Gesner, Schwenckfeld, etc., aux endroits cités.

beaucoup ces sortes d'animaux (1). Autre remarque de chasseurs : si l'on prend d'abord un mâle, la femelle, qui le cherche constamment, revient plusieurs fois, amenant d'autres mâles à sa suite; au lieu que si c'est la femelle qui est prise la première, le mâle s'attache tout de suite à une autre femelle, et ne reparoît plus (2) : ce qu'il y a de certain, c'est que, si on surprend un de ces oiseaux, mâle ou femelle, et qu'on le fasse lever, c'est toujours avec grand bruit qu'il part, et son instinct le porte à se jeter dans un sapin touffu, où il reste immobile, avec une patience singulière, pendant tout le tems que le chasseur le guette : ordinairement ces oiseaux ne se posent qu'au centre de l'arbre, c'est-à-dire, dans l'endroit où les branches sortent du tronc.

Comme on a beaucoup parlé de la gélinotte, on a aussi débité beaucoup de fables à son sujet; et les plus absurdes sont celles qui ont rapport à la façon dont elle se perpétue. Encelius et quelques autres ont avancé que ces oiseaux s'accoupleroient par le bec, que les coqs eux-mêmes pondoient, lorsqu'ils étoient

(1) Gesner, pag. 230.

(2) *Idem.*

vieux, des œufs qui, étant couvés par des crapauds, produisoient des basilics sauvages; de même que les œufs de nos coqs de basse cours, couvés aussi par des crapauds, produisent, selon les mêmes auteurs, des basilics domestiques; et de peur qu'on ne doutât de ces basilics, Encelius en décrit un qu'il avoit vu (1); mais heureusement il ne dit pas qu'il l'eût vu sortir d'un œuf de gélinotte, ni qu'il eût vu un mâle de cette espèce pondre cet œuf; et l'on sait à quoi s'en tenir sur ces prétendus œufs de coq; mais, comme les contes les plus ridicules sont souvent fondés sur une vérité mal vue ou mal rendue, il pourroit se faire que des ignorans, toujours amis du merveilleux, ayant vu les gélinottes en amour faire de leur bec le même usage qu'en font d'autres oiseaux en pareil cas, et préluder au véritable accouplement par des baisers de tourterelles, aient cru de bonne foi les avoir vu s'accoupler par le bec. Il y a dans l'Histoire naturelle beaucoup de faits de ce genre qui paroissent ridiculement absurdes, et qui cependant renferment une vérité cachée: il ne faut,

(1) Gesner Ornithologia, pag. 250.

pour la dégager, que savoir distinguer ce que l'homme a vu de ce qu'il a cru.

Selon l'opinion des chasseurs, les gélinottes entrent en amour et se couplent dès les mois d'octobre et de novembre; et il est vrai que dans ce tems l'on ne tue que des mâles qu'on appelle avec une espèce de sifflet qui imite le cri très-aigu de la femelle (1); les mâles arrivent à l'appeau en agitant les ailes d'une façon fort bruyante, et on les tire dès qu'ils se sont posés.

Les gélinottes femelles, en leur qualité d'oiseaux pesans, font leur nid à terre, et le cache d'ordinaire sous des coudriers ou sous la grande fougère des montagnes: elles pondent ordinairement douze ou quinze œufs, et même jusqu'à vingt, un peu plus gros que des œufs de pigeons (2); elles les couvrent pendant trois semaines, et n'amènent guère à bien que sept ou huit

(1) Le sifflement de la gélinotte est assez doux, excepté dans le tems de l'amour, qui, exaspérant toutes les passions, porte à l'excès tous les accens qui les témoignent. Au reste, la plupart des oiseaux frugivores ont une voix plus sonore et plus éclatante que celle des oiseaux insectivores. Cela tient-il à la différence de nourriture? J. J. VIREY.

(2) Schwenckfeld, pag. 278.

pétits (1), qui courent dès qu'ils sont éclos, comme font la plupart des oiseaux *brachyptères* ou à *ailes courtes* (2).

Dès que ces petits sont élevés, et qu'ils se trouvent en état de voler (3), les père et mère les éloignent du canton qu'ils se sont approprié, et ces petits, s'assortissant par paires, vont chercher chacun de leur côté un asile où ils puissent former leur

(1) Léonard Frisch, planche cxii.

(2) M. de Bomare, qui d'ailleurs extrait et copie si fidèlement, dit que les gélinottes ne font que deux petits, l'un mâle, et l'autre femelle. Voyez le Dictionnaire d'histoire naturelle, à l'article *gélinotte*. Rien n'est moins vrai, ni même moins vraisemblable; cette erreur ne peut venir que de celle des nomenclateurs peu instruits, qui ont confondu la gélinotte avec l'oiseau *œnas* d'Aristote (*vinago* de Gaza), quoique ce soient des espèces très-éloignées, l'*œnas* étant du genre des pigeons, et ne pondant en effet que deux œufs.

(3) Il arrive assez rarement aux gélinottes, comme à tous les gallinacés, de se mettre à voler, à moins que le péril extrême ne les y force. En revanche, ces oiseaux courent fort vite; car nous avons vu ailleurs, que plus l'organe du vol étoit foible dans les oiseaux, plus l'organe de progression avoit de force, et réciproquement.

établissement (1), pondre, couvrir et élever aussi des petits qu'ils traiteront ensuite de la même manière.

Les gélinottes se plaisent dans les forêts où elles trouvent une nourriture convenable et leur sûreté contre les oiseaux de proie qu'elles redoutent extrêmement, et dont elles se garantissent en se perchent sur les basses branches (2) : quelques-uns ont dit qu'elles préféreroient les forêts en montagnes ; mais elles habitent aussi les forêts en plaines, puisqu'on en voit beaucoup aux environs de Nuremberg : elles abondent aussi dans les bois qui sont aux pieds des Alpes, de l'Apennin et de la montagne des Géants en Silésie, en Pologne, etc. Autrefois elles étoient en si grande quantité, selon Varron, dans une petite île de la mer Ligustique, aujourd'hui le golfe de Gènes, qu'on l'appeloit pour cette raison l'*Ile aux gélinottes* (1).

(1) Gesner, Ornithologia, pag. 23.

(2) *Idem*, *ibidem*, pag. 229 et 230.

(3) Cet oiseau ne se trouve pas seulement dans nos contrées européennes ; sa demeure s'étend dans la vaste étendue de la Sibérie, et vers le pôle arctique. Pennant le cite dans sa Zoologie arctique ; peut-être

DE LA GÉLINOTTE. 393

même doit-on soupçonner qu'on le découvrira dans ces immenses déserts de l'Amérique septentrionale, que l'homme dédaigne d'habiter, et que l'européen n'a point encore parcourus. En effet, on trouve des espèces particulières de gélinottes à la baie d'Hudson et au Canada. J. J. VIREY.

LA GÉLINOTTE D'ÉCOSSE (1).

SI cet oiseau est le même que le *gallus palustris* de Gesner, comme le croit M. Brisson, on peut assurer que la figure qu'en donne Gesner, n'est rien moins qu'exacte, puisqu'on n'y voit point de plumes sur les pieds, et qu'on y voit au contraire des barbillons rouges sous le bec ; mais aussi ne seroit-il pas plus naturel de soupçonner que cette figure est celle d'un autre oiseau ?

(1) *Nota.* Cet article est de Guenau de Montbeillard.

La gélinotte d'Ecosse. *Lagopus rufo et nigricante transversim striata ; remigibus majoribus fuscis ; re-
triticibus quatuor utrinque extimis nigricantibus. . . .
bonasias cotica.* Brisson, Ornith. gen. 5, sp. 5.

*Tetrao, corpore cano fusco undulato, rostro pedi-
busque nigris . . . tetrao canus?* Lin., Syst. nat.
edit. 15, gen. 103, sp. 26. D'après Sparrman, *Museum
carlsonianum*, tab. xvi.

Gmelin rapporte la gélinotte d'Ecosse de Buffon à l'espèce du lagopède et de l'attagas, dont il ne fait que des variétés du lagopède. — Latham, Syst. ornith. gen. 56, sp. 15. J. J. VIREY.

Quoi qu'il en soit, ce *gallus palustris* ou coq de marais est un excellent manger ; et tout ce qu'on sait de son histoire, c'est qu'il se plaît dans les lieux marécageux, comme son nom de coq de marais le fait assez entendre (1). Les auteurs de la Zoologie britannique prétendent que la gélinotte d'Ecosse de M. Brisson n'est autre que le ptarmigan dans son habit d'été, et que son plumage devient presque tout blanc en hyver (2) ; mais il faut qu'il perde aussi en été les plumes qui lui couvrent les doigts ; car M. Brisson dit positivement qu'elle n'a de plumes que jusqu'à l'origine des doigts, et le ptarmigan de la Zoologie britannique en a jusqu'aux ongles ; d'ailleurs ces deux animaux, tels qu'ils sont représentés dans la Zoologie de M. Brisson, ne se ressemblent ni par le port, ni par la physionomie, ni par la conformation totale : quoi qu'il en soit (3), la gélinotte d'Ecosse

(1) Gesner, de Naturâ avium, pag. 23.

(2) British zoology, pag. 86.

(3) Si cet oiseau est le même que celui décrit par Sparrman, comme il me paroît vraisemblable, tout son plumage est cendré, avec des taches brunâtres au bout de chaque plume. Le croupion est blanc ; des

de M. Brisson est un peu plus grosse que la nôtre , et a la queue plus courte ; elle tient de la gélinotte des Pyrénées par la longueur de ses ailes , par ses pieds garnis antérieurement de plumes jusqu'à l'origine des doigts , par la longueur du doigt du milieu , relativement aux deux latéraux , et par la brièveté du doigt de derrière ; elle diffère en ce que ses doigts sont sans dentelures , et sa queue sans ses deux plumes longues et étroites , qui sont le caractère le plus frappant de la gélinotte des Pyrénées. Je ne dis rien des couleurs du plumage ; les figures les représenteront plus exactement aux yeux que ma description ne pourroit les peindre à l'esprit : d'ailleurs , rien de plus incertain ici pour caractériser les es-

nuages blanchâtres , brunâtres et gris se remarquent sur la queue. Les côtés sont teints en brun , avec des taches blanchâtres triangulaires. Ces couleurs , au reste , sont fort variables , parce qu'il paroît qu'elles éprouvent des changemens par la froideur. C'est ainsi qu'on forme souvent différentes races d'une seule espèce ; mais puisqu'il vaut mieux connoître plus que moins en ornithologie , nous plaçons des pierres d'attente que , dans la suite des tems , viendront mettre en œuvre des observateurs plus riches en faits que nous le sommes maintenant. J. J. VIREY.

pièces , que les couleurs du plumage , puisque ces couleurs varient considérablement d'une saison à l'autre dans le même individu (1).

(1) Cette espèce , ou peut - être seulement cette variété , qui doit , selon moi , se rapporter au *tetrao canus* de Sparrman , habite vers Helsingor , en Suède , et probablement aussi dans divers autres pays septentrionaux. Sa forme est très-approchante de celle de la gélinotte ordinaire. Leurs mœurs doivent être aussi fort analogues. J. J. VIREY.

Fin du quarante-unième Volume.

T A B L E

De ce qui est contenu dans ce
quarante-unième Volume.

<i>L'OUTARDE, planche XXXIV, Page 1</i>	
<i>La petite Outarde, vulgairement la Canepetière, idem,</i>	55
<i>Oiseaux étrangers qui ont rapport aux Outardes,</i>	75
<i>Le Lohong, ou l'Outarde huppée d'Arabie,</i>	ibid
<i>L'Outarde de l'île de Luçon, par Sonnini,</i>	77
<i>L'Outarde d'Afrique,</i>	79
<i>Le Charge, ou l'Outarde moyenne des Indes,</i>	83
<i>Le Passarage, par Sonnini,</i>	88
<i>L'Outarde à gorge blanche, par Sonnini,</i>	90
<i>Le Houbara, ou petite Outarde huppée d'Afrique, pl. XXXV,</i>	92
<i>Le Rhaad, ou petite Outarde huppée d'Afrique,</i>	95
<i>L'Outarde bleuâtre, par Sonnini,</i>	100
<i>Le Piouquen, par Sonnini,</i>	102
<i>Le Coq, pl. XXXV,</i>	104

<i>Pl. XXXVI, le coq huppé et la poule du Japon,</i>	
	page 279
<i>Le Coq et la Poule sauvages, par Sonnini,</i>	
	206
<i>Pl. XXXVII, le Coq et la Poule sau-</i>	
<i>vages,</i>	216
<i>Le Dindon, pl. XXXVIII,</i>	228
<i>La Peintade, pl. idem,</i>	270
<i>La Peintade mitrée, par Virey,</i>	311
<i>La Peintade à crête, par Virey,</i>	315
<i>Le Tetras, ou le grand Coq de bruyère,</i>	
<i>pl. XXXIX,</i>	315
<i>Le petit Tetras, ou Coq de bruyère à queue</i>	
<i>fourchue, pl. XL.</i>	346
<i>Le petit Tetras à queue pleine, etc.,</i>	371
<i>Le petit Tetras à plumage variable,</i>	376
<i>La Gêlinotte,</i>	380
<i>La Gêlinotte d'Ecosse,</i>	394

Fin de la Table.



ORIENTAÇÕES PARA O USO

Esta é uma cópia digital de um documento (ou parte dele) que pertence a um dos acervos que fazem parte da Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP. Trata-se de uma referência a um documento original. Neste sentido, procuramos manter a integridade e a autenticidade da fonte, não realizando alterações no ambiente digital – com exceção de ajustes de cor, contraste e definição.

1. Você apenas deve utilizar esta obra para fins não comerciais. Os livros, textos e imagens que publicamos na Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP são de domínio público, no entanto, é proibido o uso comercial das nossas imagens.

2. Atribuição. Quando utilizar este documento em outro contexto, você deve dar crédito ao autor (ou autores), à Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP e ao acervo original, da forma como aparece na ficha catalográfica (metadados) do repositório digital. Pedimos que você não republique este conteúdo na rede mundial de computadores (internet) sem a nossa expressa autorização.

3. Direitos do autor. No Brasil, os direitos do autor são regulados pela Lei n.º 9.610, de 19 de Fevereiro de 1998. Os direitos do autor estão também respaldados na Convenção de Berna, de 1971. Sabemos das dificuldades existentes para a verificação se uma obra realmente encontra-se em domínio público. Neste sentido, se você acreditar que algum documento publicado na Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP esteja violando direitos autorais de tradução, versão, exibição, reprodução ou quaisquer outros, solicitamos que nos informe imediatamente (dtsibi@usp.br).